Opr. „Starodruk" 1957 r.

9288
III

A la nation, en Deuil
poème Lyrique
Qui a obtenu le prix de poésie à l'académie
de La Rochelle — 1867

---

Un peuple s'est levé de la tombe sanglante
Où cent ans ses bourreaux l'ont regardé
Il a fait reculer la mort obscure et lente ; il souffrit
Il a crié : Je vis ! et ne veux pas mourir !
Il a pris à témoin de sa douleur profonde
Et la terre et le ciel ; et, dans sa majesté
On l'a vu réclamer à la face du monde
La patrie et sa liberté

La fortune, ô Pologne, enfin semblait sourire
Ton royal gardien tremblait pour son repos
Des rois glorifiaient ton sublime martyre
Et l'Europe étonnée acclamait tes héros.
Mais tes amis sont morts avec ton espérance
On oublia bientôt un peuple agonisant.
Aujourd'hui de ta tombe un dernier cri s'élance
Et c'est le cri vengeur du sang.

Ô noble sang versé pour la sainte justice
Faillis en gémissant vers les voûtes du ciel
La terre ne hait pas le sang du sacrifice !
Il consacre à jamais et le prêtre et l'autel.
Fais retentir les cieux de ta voix solennelle !

De nos cœurs suppliants emporte la moitié,
Et fais descendre enfin la justice éternelle.
Avec l'éternelle pitié.

Ô peuples, l'abandon des vaincus est un crime!
L'homme antique donnait le pain aux suppliants
Qu'avons-nous fait de plus pour la sainte victime?
Nous, chrétiens, nous du droit les défenseurs bruyants
Le droit moderne absout le despotique empire
Qui viole les droits d'un peuple respecté
Qu'on jeta, noble proie, aux griffes d'un vampire
Après mille ans de liberté!

Liberté, liberté, dont l'amour nous enivre
Qu'as-tu fait pour ce peuple expirant à la voix
Au monde il demandait la liberté de vivre
Il demandait à Dieu de vaincre sous tes lois!
Et tes héros voués à cette cause auguste
Sont morts en combattant pour le droit et l'honneur
Ah! qu'est-il donc ce siècle où la cause du juste
Ne trouve pas un défenseur?

L'Europe s'arme un jour contre le moscovite
Pour conserver au monde un empire ottoman;
Et cent mille français que le péril excite
Mêlent leur sang chrétien au sang du musulman
Et notre sœur du nord, la nation vaillante
Qui défendait l'Europe à son premier signal

Et qui seule sauva la chrétienté tremblante
Du despotisme oriental :

La Pologne se meurt, trahie abandonnée,
Et ceux qu'elle a sauvé, ne la sauveront pas.
France, t'en souvient-il ? par ta voix entraînée
Le cœur plein d'espérance elle suivit tes pas !
Et fidèle toujours aux revers comme aux gloires
Waterloo, tu la vis et combattre et souffrir !...
Soulevez-vous drapeaux témoins de ses victoires
Car la Pologne va mourir.

Quelle est grande ! voyez : son histoire est
Jamais son cœur ne trompe et sa lèvre ne meurt sans tache
Elle n'a point porté les stigmates des lâches,
Et ne s'enrichit point de son abaissement !
Sa liberté jamais n'a fait une victime ;
Son âme fut toujours au dessus du malheur ;
Elle n'abdiqua point, pour s'asservir au crime
La conscience et son honneur.

Vois : peuple de progrès qu'on nomme un peuple sage
Tandisque ton cœur bat dans la fièvre de l'or !
Tandisque le plaisir énerve ton courage !
Qu'à l'autel des faux dieux ton encens fume encore
La Pologne, le front couvert d'un deuil immense
Méprise un or impur, dédaigne le bonheur,

Et, confondant ses fils dans la même souffrance
Semble éterniser la douleur.

Vaincue, elle descend dans la sublime arène
Où l'on fait mieux que vaincre alors qu'on sait mourir;
Où l'on peut défier les tyrans et la haine
Où tout homme est soldat et tout soldat martyr.
Le nom de J.C. est son cri d'espérance;
L'amour grandit ses fils jusque dans le tombeau
Et, victime toujours, on la voit sans défense
Lasser la rage du bourreau.

Dame atroce, rempli de spectacles sublimes!
Ils sont là, tous en deuil, debout et désarmés
Les vingt mille chrétiens, innocentes victimes
Qui pour armes n'ont plus que leurs chants bien aimés.
Les cosaques en vain chargent avec furie
De ces milliers de cœurs, comme un torrent de l'échappe avec transport l'hymne de la patrie
Cri suppliant poussé vers Dieu.

Et qui saura l'horreur de ces nuits d'épouvante
Où la horde sauvage, une torche à la main
Dans les murs d'un château surgissait menaçante
L'ouvrant par l'incendie un horrible chemin?
Le fils est égorgé dans les bras de sa mère
Et leur râle s'éteint dans un cri triomphant.

Monstres ! portez vos mains du cadavre du père
au front profané de l'enfant.

Où vont ces déportés se soutenant à peine ?
Dans ce terrestre enfer d'où l'on ne revient pas
Femmes, enfants, vieillards, sont rivés à la chaîne
Dans l'ignoble capote ils gémissent tout bas !
Leurs yeux ont pour jamais vu s'enfuir l'espérance
Nul ne les voit partir et Dieu seul les entend
Mais de leur lèvre encor la prière s'élance !
Ils vont au martyre en chantant.

Vieillards que l'on déporte et femmes qu'on outrage
Avez vous entendu ces insultants accords ?
Votre persécuteur a suspendu sa rage
Et pour vous avilir redouble ses efforts.
La Russie aujourd'hui donne un bal de victimes
Ô femmes, vos bourreaux vont traverser vos rangs !
Riez, cachez vos pleurs et vos pâleurs sublimes
Faites honneur à vos tyrans !

Quoi ! vous pleurez toujours femmes audacieuses
Qui donc à votre époux mort, vos enfants déportés
Un père qui succombe aux luttes glorieuses
La liberté trahie et vos champs dévastés ?...
Mais ce deuil ces douleurs vous condamnent d'avance
Les pleurs de la victime offensent le bourreau.

Tous ceux que vous aimez sont morts sans espérance
Dansez, ce soir sur leur tombeau !

Ô Czar, la voilà donc ta victime immortelle !
Pour la dompter ton bras veut en vain la flétrir.
Au cœur des nations la vie est éternelle ;
Invente des tourments, l'âme ne peut mourir.
Va, renverse à ton gré les hommes et les choses ;
Ton bras ne peut atteindre au ciel la liberté.
Nul tyran n'arrêta, dans ses apothéoses
La marche de la vérité.

N'as-tu pas entendu ces silences terribles ?
Czar, ils te défiaient ces vainqueurs désarmés.
Forts de leur seul mépris, ils semblaient invincibles ;
Et n'enviais-tu pas le sort des opprimés ;
Quand ce chant surhumain, ce souffle de ses pères
Malgré toi s'exhalait des lèvres d'un enfant
Et faisait reculer ces hordes sanguinaires
Devant cet amour triomphant ;

Mais tu ne sais donc pas, colosse aux pieds d'argile
Que l'amour du pays est plus puissant que toi,
Que le sang des martyrs rend la terre fertile ;
Que l'éternel levier du monde, c'est la foi !
Que ces tourments rêvés par Néron et Phèdre
Ces crimes sans pareil, ces profanations,

Au Dieu des malheureux rendent encor plus cher
La Niobé des nations.

Tu fis couler le sang des enfants et des femmes,
Malheur à toi ! leurs cris touchent le cœur de Dieu !
Tu n'as rien respecté, ni le deuil de leurs âmes,
Ni l'amour du foyer, ni l'autel du St lieu !
Une nuit, au chevet de ta couche sanglante,
Tu verras apparaître un fantôme irrité
Qui dira : « te montrant une torche brûlante
« Tremble ! je suis la liberté ! »

Et maintenant, salut, grande âme Polonaise !
Aigle, qui vers les cieux brule de s'envoler
Puis, soulève le monde et que rien ne t'apaise
Mais souris à la voix qui vient te consoler.
De ton espoir trahi ravive encor la flamme
Ce trésor des vaincus qui rend l'amour si doux !
Va, lorsque les liens n'enchaînent pas son âme
L'homme est libre sous les verrous !

Ô grand peuple chrétien, souffre encor, mais espère
Presse en tes bras meurtris le martyr de l'autel !
Ton front de la vertu porte le signe austère
Et tes âpres sommets te rapprochent du ciel !
Grandis dans la douleur tes forces éternelles
Par le Christ tu seras un jour ressuscité.
Meurs ! pour voir triompher tes amours immortelles
Dieu, le pays, la liberté !

Nathalie Blanchet

Pacierz litteracko-chrzesciański na tułactwie w Paryżu,
10. Czerwca. 1866. roku.

Oycze nasz,

Créateur des humains des mondes et des cieux,
Ta divine bonté soit louée en tous lieux!
Sur terre comme au ciel ta volonté soit faite!
Tous les hommes s'aimant en famille parfaite,
Sous tes yeux paternels que le bled dans nos champs
Multiplie, et suffise à nos besoins pressants!
Dans nos coeurs ta justice a placé la clémence:
Nous pardonnons, grand Dieu, pardonne à qui t'offense!
Epargne la faiblesse, et fais grâce à l'erreur!
De nos maux passagers allège la souffrance!
Que le juste, ou pécheur s'imposant pénitence,
Après sa rude épreuve ait part à ton bonheur!

Zdrowaś Maria.

Humble salut à toi, vierge Marie,
La merveille et l'amour du Tout-puissant!
Parmi toutes les femmes soit bénie,
Ainsi que Jésus ton divin enfant!
Du juge futur mère la plus sainte,
Intercède pour nous pauvres pécheurs:
Présente lui notre dernière plainte!
Assiste-nous dans nos présents malheurs!

Xawery Stanisław Budobolski.

No. 49. bis na ulicy Chevallier, w Levallois.

# Hymny Adama Celińskiego.

I

Śpiewajmy! śpiewajmy! niech przy Boga tronie
Orszak Cherubów, pieśń Nowego Synów
Powtórzy w czystym i nabożnym tonie,
Niech z harmonijnych prośba zlana płynów
Będzie jak perła śród pustyni piasku
Jak cząstka słońca w pierworodnym brzasku.

Śpiewajmy! śpiewajmy! Ręce sługi wysłucha
Uradzi szatan w pokusy potędze
I do wieczności wskrzeszona otucha
Jak ros spłynie nam po tęczy wstędze
Zbrodniarz w bezdennej niepamięci lęgnie
Ani nas ręka zatracenia sięgnie.

Śpiewajmy! śpiewajmy! Brońmy światłem wiary
Ciemnością błędów otoczone łono!
Szczęśliwy w czyjem sercu zapałowo
Lampę pamiątek Chrystusa ofiary
Szczęśliwy! komu pośród myśli dzieży
Mojżesza laska i słup przewodniczy.

II.

Chwała tobie niepojęty
Duchu! Panie przyrodzenia!
Oto świat widny stworzeni
Czcią twą przejęty
Zabrzmiała Święty! święty! święty!

Kto kiedy w oka promienia
Wszech światów objął krawędzie?
Kto kiedy w całem stworzeniu
Obecnym będzie,
I myśl serc wszystkich posiędzie

Kto na srebrnem Niebios łonie
Tyle promieni rozniecił?
Kto w błogiej ojca koronie
Światom zaświecił?
Kto tak ukocha swe dzieci?

O Panie niewysłowiony,
Kto jesteś? Królu wieczności!
Niepoczęty nieskończony
Światło światłości!
Morze dobroci litości

Chwała tobie niepojęty
Duchu! Panie i Pa...

Album A. Przezdzieckiego

# Jesteś Ty!

Jesteś Ty, jesteś o Stwórco wszech rzeczy
Panie Boże wszechmogący!
Jak w siebie w Ciebie wierzy syn człowieczy
I całego serca wierzący.
Jesteś! mówią mu niebiosy
Jesteś! z gwiazd wołają głosy,
Jesteś! ziemia wykrzykiwa i
Z ziemią każda fala głosi
Każdy szum wiatru roznosi
Wszystko co jest wyśpiewywa
Jesteś! jesteś! jesteś!

Lecz nad ziemią, nad niebiosy,
Nad wszystkie wszystkiego głosy
I w głębi jestem najlepiej się czuję.
Tu cię najjawniej widzę, pojmuję,
Tu twoja Istność tak niepowątpliwa,
Niechby upadły ziemia i niebiosy
I wszystkie zamilkły głosy
Niechby zarazem wszystko skonało
I nic więcej nie zostało
Tylko ta co mnie porusza
Ta sama co teraz dusza —
Jesteś! wołałbym w nicestwie
Jesteś! wołałbym w chaosie,
Jesteś! — ażby w mém jestestwie
Ażby w wierzącego głosie

Nowe powstały ziemia i niebiosy
I znowu wszystkie ozwały się głosy
Jesteś! Jesteś! Jesteś!

## Arfo Dawida!

Arfo Dawida! arfo świątobliwa
O kniej się podziwa anielskie tony
Niechaj będzie uwielbiony
Jehowah, światłość, Synu żywa.

Bóg bogów, Stwórca wszech rzeczy
On jest niebiosów niebiosem,
Jego to synu człowieczy
Głos ludu ludów jest głosem
Jemu to duchy milczenne
Dzień i noc biją pokłonne
A z nimi wiatry morskie odmęty,
Niebieskie i ziemskiego światy,
Niezmierzonemi grzmią laty
Święty! święty! święty!
Jehowa! Tobie chwała!
Tobie chwała! — grzmią świątynie
Tobie chwała! — grzmią pustynie
Jehowa! Tobie chwała!

Słońce zgasnie świeci, gwiazdy świecą
Tobie chwała!
Słońce zgaśnie, gwiazdy zlecą
Tobie chwała!
Obieki wieczne Tobie chwała.

Lecz oto wielka zbliża się godzina
Wielmożnego wyroku
Ziemio! zobaczysz światłości syna,
Gdy ujrzał gwiazdę w tajemnicy obłoku:
Rozwiąż mi usta o Panie,
Wołał prorok w zachwyceniu
A będę śpiewał twemu Imieniu
Ile głosu w piersiach stanie;
Głosem mym wzruszą otchłanie
I duszą wyleję w pieśniach.

I śpiewał prorok — gromy milczały
Niebiosa w ciszy słuchały,
Samym niebiosom straszna ofiara!
Słuchał padł na twarz i wołał lud
Nad rozum wiara! nad rozum wiara!
Nad cudy cud, nad cudy cud

Spełnił się wyrok — niebo zagrzmiało
Prysnął obłok tajemnicy.
Anioł zwiastował Dziewicy
I słowo ciałem się stało.

I Imię pańskie ode dni stworzenia
Czterdzieści wieków do dni wybawienia
Uchwalebniwszy w starym testamencie
Mojżeszowego ludu monumencie
Przydało do nich cztery wieczne wieki
Czasu nowego — cztery główne rzeki
Mogące wielkim czwartkiem być nazwane
Z wiela wezwanych wybrane
Ewangielji świętej księgi
Podstawy przyszłej Kościoła potęgi

od którym

W którym zamieszkał Duch zielonych świątek
Zielonym latom na dobry początek
I pismo święte
Apokalipsą zamknięte.

Krzyż powstał — piekło skruszone
Arfo nowego zakonu.
Niechaj będzie uwielbione
Troiste światło Syonu.

Katolik.

Stworzony wielbię w Duchu Stworzyciela,
Zbawiony wielbię w prawdzie Zbawiciela.
A poświęcony przez Ducha świętego
Wielbię go w Jego
Kościach i ciele
w Kościele.

Wielbię opatrzność której Oko patrzy
Przez trzy źrenice i wszystko patrzy.
Pierwszą wieńcą stwarza, drugą zbawia,
Trzecią odnawia
Trzy słońca piękne
Uklękną.

Człowiek uderzę czołem Bogu memu,
A Syn człowieczy Synowi bożemu
A Synoje ziemi Synojcowi nieba.
Synojcem trzeba
zwać współpoczęty
Duch święty.

Napoleon Bonaparte.

Razum Mądrości potężniejszy, prawdziwy,
Potężniejsza Ruska starożytność
Starożytności jego nowszy,
Na grobie średnich odtworzony wieków
Nowego świata, sfery wszystkowa,
Na stanowe nasze przeistoczony wieście
Polaka w Moskwicza, Francja w Lafajecie
Posłał na obraz swój Napoleona
Bonapartego.

Nie obejrzeli imię i nazwisko
Nie obejrzały same dzieje urodzenia
Jego całowiekla, który jako zjawisko
Zjawisk przejmanych w Chrystusa objawieniu
Aczkolwiek z nocą w nadzmysłowym czasie
O jakiem powszech nie słyszały wieki
Spłynione w niego jako w morza wielki
I w najburzliwszym ujął skład zapasie
Zasad potężnych.

Wybudzone Boskie prawo wyzwalowiony
Stanął – rozjaśnił – rozniecił – pobudził –
Jedno w piastowskim swoim sobolu
Już Miasto! – grombligonat i Kamak Kamandi.
Już się w nim Gianjues Francji oblaczenia
Po starożytnej światobudowniej barwy,
Kładzi się Prologe wiązej nim prologowy
Rozwinął bezmiar i żyć będzie wiązenia
W Imieniu jego.

Już w nim publiczna osiadło zbawienia.
Co wzniosłego bystre w Rzeczpospolitej
To w zdrowej ciała jego Kunst leżeli
Pod drzewiej duszy przeszło rozszerzenie
Ujął to wszystko w dziejowej woli klamby
Pobudził dzieje tego bunefata
Pod którym różnia od stuletu zadrzeta.
Bóg stworzył jeźdźca i dzieć jego chluby
Przeniósł nad własny.

Piersia Miłosz słowo: lud! wyzwolona,
Ach! trzeba było widzieć go i słyszeć,

Już w łonia jego chciało się wcielona
Aby z poszczęścia przyszłości słowiańszczyzn.
Już on jest chrztu słowiańskiej Kościołem
Domem wybranym wojowniczej Jeloty,
Całodziecku wolność lysiej gumi wzdaw
Wyjeżdżej na wszystko Europy złoto, cnoty,
Napoleonidom.

Już on jest ludem francuskiego ludu
Już on jest jego chwały chwilą,
Już on jest jego Wawiny Wawica
Lud w nim on w ludzie lud do lotów on cudu
Przerzucił na ludziach wyprawia
Majaw przed sobą wojny na wojnami
Potrzebował majaj nad majami
Wiązy znalazł – wiódł z nimi jakna
. . . . . Imperatorialna.

Już Duch wolności w Polsce zbudzony
Padni go do stopu. Już mąż Józefiny
Trójkolorowem drapie przepasany
Ujął zawsze w miarę dobrej słowiny
Miarę proporcji, miarę wolności najszczęścia
Zachodnia – wschodniej wytworzonej tęczowy
Jak oczy konia arabskiego lśniącej
Jak miodowska a gromowładnej głowy
Improwizacja.

Już armii zbudzonej najazd rozmarzyła.
Nie nie najazdowe do straty próżny żyła
Majątku zato wszystko do nabycia
Progu dostatków i stawy u barycia.
Jasne za górami i doły jak ulewa
Jak pożoga z szczytów Apenińskich spada
Na Austrijaki i na bark nie siada
Harmii Tabuzja, nagła przygodziowa
Ojcom swe dzieci.

Wojna u niego już jest sprawą bohatyr:
Jaki woli swojej wszczął w akt wprowadzenia
Na ich stopniach bohatyra Kasadzić,
Rozpatrzyć bystro: co tu? gdzie tu? jak tu?

Rozpoczął tu wśród bytności spojrzenia
Schwycił punkt główny i to mógł wytężył
Stanowczy atak: przyjść, zobaczyć, zwyciężyć
A wierzyć w gwiazdę swego przeznaczenia
To Bonapartka!

Także on piękny na ziemi Scypionów
Ziemi Brutusów, tej ziemi klasycznej.
Ziemi stolicą wiary niebotycznej
Na tej pogrobią kolebce Legionów!
Także wał pyszny w ręku dział bijących
Koncert Europie! już i my śpiewamy
Że nas nauczył jak zwyciężać mamy
Nas, strasznych dzidą mężnych, [illegible]
Antiquam matrem.

Też w nim dwóch Mazurów namiętności
Gwałt — lecz długie że ziemi włoskiej wrzosy
Tak prostopadła jak jesienna wrzosy
Lubiąca śpiewów ossjańskich smętności
Kiedy twarz ~~[illegible]~~
Niepostrzeżone jeszcze do korony
Kiedy twarz smagłą i ... wojak głowy
Która zmieniła świat stary i nowy
Zwróciła nas się i ludy [illegible]
Józefiny bożej

Już on [illegible] w solio [illegible] Imperatorem
I Francja [illegible]
Chciał [illegible]
I nad [illegible] jego [illegible]
Trójkolorna barwa [illegible]
[illegible]
Choćby się [illegible] żaden Mahomet-Ali
Wspomnieć i przypomnieć mu [illegible] lata
Czasy dziewiętnaste.

Rozwiń żagle! Gwiazdo ziemi włoskiej
Wiedź do egipskiej, do domu niewoli.
Ach! tam Jabłonowski młodzian nasz sokoli
Poległ — snać wola opatrzności boskiej,
Chciała z czasem, gdy tu ziemi wolności
[illegible] Kazimierz śni o swoim Barze
Z Beniowskim gdzieś tam na Madagaskarze
w [illegible] były także kości
na polskim kościele.

Wiek osiemnasty co się nieba nie bał
Wiek od potopu jakiego nie było
Nasz [illegible] w Egipcie pogrzebał
Osiemnaście wieków na pogrzeb przybyło —
Klękniemy się jemu na piaski z Kleberem
O Jerozolimie! wielkie jak świat — sława!
Osiemnaście wieków [illegible]
Jak grzyby. Biblia przed swoim Homerem
Alkoranowym

Ale czas nagli — St Jean d'Acre się [illegible] —
A do Francji [illegible]
Wróć dla ojczyzny swojej ratowania
Jak nasz Czarnecki [illegible] się przez morze —
Dziewiętnastego Brumaire już [illegible]
Rady pięciuset — miała pierwsza przed słońcem —
Nie porównania co dziejach nie wytrzyma
Stając w wieku obliczem końcem
Osiemnastego.

A Rycerskości świętego Bernarda
Stawa na górze a droga [illegible]
Droga tak stroma, tak śliska, tak twarda —
Hannibalowych [illegible] cudów
[illegible] ducha swojego potęga
Dziewiętnastemu wieku na świtania
Przed i po bitwie sławnej pod Marengo
Był raz [illegible] Te Deum w Milanie
Lombardzkim grodzie.

I Konkordatem za świętej pamięci
Piusem siódmym [illegible] wiek wiekiem
Który [illegible] po nim w [illegible]
Religia wzięła [illegible] tej chwili

. . . . . .

Porównuje Russo nad miarą się [illegible]
Porównał on dziwnie że tu wyspa mała
Korsyka wyspa coś takiego [illegible]
Co [illegible] w [illegible] Europę całą,
Więc [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] był Napoleon
Bonapartego
Russo zaiste Russo był prorokiem
Tego człowieka i obywatela

[illegible] Słońca [illegible]
[illegible] jak słońca potęga [illegible]
Cisnął swój promień między chmurami ziemskie
I Bonaparte - Arab wytrzymuje -
Cisnął swój promień między [illegible]
I Polak rąca na piersiach [illegible]

[illegible]

Tój kolosowy w [illegible]
Zabiera nabiastem ziemia wszkó z ruchodem
wielkiem i po wodzie na północ [illegible]
Ukona orzeł wrona a biegiem wrogiem zgrozy.
Zamiast na Tuja błękit rozpostarła i
całe chłopięcia [illegible] opiera w [illegible]
a błękit [illegible] wojny pokrzyż w dwie i
[illegible] za tego całego chłopięcia

Polska jest Kluczem.

Za cóż się dusza mocarz niewiadoma
Legiony nasze pięknem swój niedaleki
Dokładnie [illegible] na murowanie piaski
Za Litwą ziemią [illegible] przyjaciół?
Przy [illegible] widziałeś w podaniu jakiego
Syna [illegible] w stroju legionisty
Tego [illegible] [illegible] [illegible]
Tej [illegible] [illegible]

Syna południa?

Na cóż nas bogaci Włochowie ziemia
Goście [illegible] Litwie wyciągnął ramiona
I Włochom [illegible] ziemia Palemona?
Przy stronie gwiazdy Pawła Pistoia ciemna
Jasno po niebie złej krwi dowodzącej
Mieszkania w Polsce na zawsze niewoli
Tej myśli korzeń nas wstrząsa dzisiaj
Stan wojska [illegible] ziemia sokoli.

O skarg na Pawła!

Lecz wpatrz się Litwo w swego arbenistę
On w jego bystrzu i położeniu oku
Jedna jak błyskawica w Historii mogoła
Jaśniejąca wiosna dwunastego roku
I nad Krainy dostatków i krasy
Nad wieńców, laurów i cyprysów gaje,

Nad wszystkie stronami przyszłości [illegible]
podziwiony [illegible] [illegible] [illegible]
swojskiego.

Tamten, Konsul, Cesarz samowładca, [illegible]
czyli nie [illegible] to Rewolucja [illegible]
[illegible] w ziemiach by w nim [illegible] sprawia
[illegible] na pola aby w nim [illegible]
dał podniosłe głowę w [illegible]
Tamten wojak chodzący głowa, wielka, mocna,
Dokładny [illegible] [illegible] w [illegible]
I Konfederacji [illegible] [illegible]
Piórem Puliana

Hoc [illegible] jedno było [illegible]
Lecz [illegible] [illegible] [illegible]
Hasłowaną [illegible] [illegible]
I [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
Ukona orzeł wrona z wiatrem [illegible]
Ręka [illegible] [illegible] [illegible]

Rękę [illegible]

Równego [illegible] [illegible]
Wrócił się [illegible] [illegible]
Stanęły się w chwale [illegible] Bonaparte
Wyrósł [illegible] [illegible]
Jak [illegible] [illegible]
I [illegible] [illegible]
Ustawiający [illegible]
Jeden [illegible]
Tam [illegible] [illegible]
W zapasach [illegible]
W [illegible] [illegible]
Lubo [illegible] [illegible]
Tym [illegible]

Że by mógł jednej wielkiej [illegible]
[illegible] [illegible]
nasby

## Rozum polski

O mój narodzie poznaj się na sobie
Wołał z Brodzińskim który się na tobie
Poznał i dziś ci z niebios błogosławi –
Co on powtarzać zwykł nieraz
Że polskę tylko rozum polski zbawi
Słowo to ziści się teraz.

Słowo to Fredry przysłownego wieszcze
Za czasów Jana Kazimierza jeszcze
Gdy on upadek wróżył po łacinie
Po polsku się wysłowiło,
Aby gdy Polska łacińska zaginie
Polskę polską wybawiło.

Aby wyrzekło: stań się polsko polska!
Tak że Kamieniec stolica podolska
Gdy Kraków zagrzmi: nie sam ty o Rzymie
Znaj szlachcica na zagrodzie,
Odgrzmi z meczetu w panny Marji imię
Nie sam ty o Carogrodzie. (1)

Co naród Rozumu. Polska ma swój polski,
Rozum po szczerbcu rzymsko-apostolski
Którego ojciec na Kijowie zgwałcił
Normando-ruską iścizną,
I miecza swego kalectwo ukształcił
Przez najchwalebniejszą bliznę.

Wszystko krwi losza rzuć się do tej blizny
Do tej najdroższej po ojcu pościzny

Kraśnie się

(1) W Kamieńcu stoi meczet pamiątka turecka – nasi postawili na Księżycu postać niepokalanej w koronie z dwunastu gwiazd a podole ma za herb słońce – Konfedr. barska i wszystkie wojny i turkom stałem za zdobyciem Kamieńca wjechał na koniu do Katedry jak Mahomet 2gi za zdobyciem Konstantynopola do cerkwi sofijskiej dając tam do poznania jaką wagę przywięzywał do Kamieńca ruch Mahometa –

Rzucić się rodu mężnego ostatki
Do pamiątki ojczenesza,
Jak się przedmessjasz rzucił w łonie matki
Na powitanie messjasza.

Przed przyjacielem świętego wojciecha
Którego imię znaczy wójsk pociecha
Przed wojującym zachodnim kościołem
W Dąbrówki syna osobie,
Upaść musiała wschodnia cerkiew czołem
Bolesław znał się na sobie.

Uledz musiała harda Carogrodu
Córa, wielkiego siostra nowogrodu,
I chrobrym nazwać niemiłego Rusom
Piasta, po-Lacha, Polaka,
Cesarskim niemcom i pogańskim prusom
Nienawistnego słowaka.

Widzę go widzę — piorun jego ramię,
Piorun uderzył w złotéj wschodu bramie
Piorunu tego błyskawica błysła
Pod wiedniem w Boga-rodzicy,
A dniepr i Dunaj osłupiła Wisła
Słupami grom-błyskawicy

—

Ułamek szczerbca ten płód poroniony
W śnie Giedymina w Wilka przewierzgniony
W herb Batorego — nie gardźmy drobiazgą
Nie gardźmy wymową znaków,
Ten to ułamek jest istotną miazgą
Narodowości Polaków.

To rozum polski większy niż umieniacie
Wy starsi bracia co się oglądacie
Na Królów — przebóg porządek w Warszawie —
To nie są polscy Królowie
To ludobójcy przecie naszéj sprawie
Przeciw Sławie Bogu w zmowie
Z odwiecznym a rogiem polskiego imienia
Wystawionego na wszystkie cierpienia
Za straż téj sławy, na wszystkie zniewagi
Na wszystkie złego zamachy,
Na wszystkie zgrozy światoburczéj flagi
Na wszystkie strachy na lachy.
Wznioślejszy rozum polski niż myślicie
Wy młodsi bracia co się uwodzicie
Ludami skrzywdą własnego narodu
Skrzywdą tego wielkoludu,
Spokrewnionego wschodu i zachodu
Urodzonego na cuda

—

Starsi i młodsi nie tą bracia drogą
Króla i ludy nie nam nie pomogą
Wznieśmy się wyżéj — przez mocne poznanie
Nad Królmi nad ludami
Nad złem i dobrem weźmy panowanie —
Wznieśmy się wyżéj: Bóg z nami.

—

Mieć w sercu tego od którego wszelka
Władza pochodzi — polityka wielka
Jest to mieć w sercu źródło władzy wszelkiéj
Być Rzeczpospolitą zbożną,
Politykujmyż w polityce wielkiéj
Wierzącemu wszystko można.

Wierzący jest to wszechmogący w miarę
Jak wielką, większą największą ma wiarę
W sercu, ognisko nadziei, miłości
Rozu gorejącym do góry
Do głowy, do tej stolicy Mądrości
Modrookiej niebios cory.

Wierzący skruszy najjaśniejsze pany
Jak Mąż Dąbrówki pokruszył bałwany
I z Ewangielją tę Ewę Anielską
Odnowi przymierze chrobre;
Zabłyśnie z ciała duszą zbawicielską
I natchnie nią ludy dobre.

Jak Jagiellona ~~[illegible]~~ odownie natchnęła
I całą Litwę za nim pociągnęła
Do wiary świętej rzymsko-apostolskiej
Jadwiga orzeł płci białej,
Magnesem sprawy Sława Bogu polskiej
Z Wołynia dziś rozwidniałej

[illegible]

Dumka Ukraińska Starego Ojca - po stracie Córki swojej Teofili z Chałowskiej Czarkowskiej - nad kolebką wnucząt swojej - dnia 15 Lipca 1838 Roku.

Za wodamy, za skałamy
Biłyj domyk z woritciamy
Alde buwało szczaścia mnoho
Teper hrim udaryw w nioho.

Pokynuła zinka myła
Aldeś tam w nebo ułetiła
Pokynuła wsiu rodynu
Batka, muża i dotynu

Szczo my pocznem zditoczkamy
Peczal nasza ditky zwamy
Dni i nocy perepłaczem
A wże mamy nepobaczem.

Jaż tebe nosyw małenku
Wodyw na drebnu ruczenku
Tyż mała kołyś dizdaty
Starist moju utiszaty.

Ty czasto swoji Sestryci
Prynimała u switłyci
Wy jak razom, chuc bez mamy
Kazałyś ne Saprotamy

Odna drukyj pomahała
Odna druku utiszała
Wy buły Sestra z Sestroju
Wsi try odnoju duszoju

Brity twoji na czużyni
Jak orłycia na pustyni
Posyłały na ukrainu
Dumku do Sestry w hostynu.

Mylon

My wsi tiszytyś toboju
Tok perwym kwitom wesnoju
Ty buła wsim ludiam myl
I wsich wzaimno lubyła.

Ałe pryjszła wyższa wola
Pobyła nas łycha dola
Boh wneszczasnoju hodynu
Zabraw myłuju detynu

Hde ty żyła, puste pole
Burjan rozte, teren kołe
Wicher zwijaw slidy twoje
Tuman zakryw oczy moje

Hde pidu, i hde powernusia
Z peczalu ne rozstanusia
Swit temnyj jak czorne more
Duszi tiażko, serciu horę

Sestry jakby sama maty
Koło małoho dytiaty
Poswiatyły wsi mynuty
Szczob z nym neotłuczno buty

Ony joho zabawlajut,
Pisenkamy zabawlajut
Tam czasto zbratcem zydutsia
Tam im krwawi slozy llutsia.

I ja staryj pobywajuś
Pry mohyłacy pochylajuś
I płaczu hde doczka myła
Hołowku swoju złożyła

Ruky w nebo prostyraju
Tebe do nim pryzywaju
Spustyś po nebesnyj łani
Do Gustawka i Olani /a/

/: Dwoje wnucząt Gustaw i Alexandra.

Pochytaj:

Pochytaj ich kołysoczku
Prykłony knyrn hołowoczku
Poczujut szczo pry nych maty
Spokojniejsze budut spaty.

I ja usnu chot czrez syłu
Poki ne znijdu w mohyłu
Szczob tam tebe powytaty
O Ditoczrach rozkazaty.

„ Oby wieszcze naszej Ukrainy Bohdan albo Seweryn
„ zechcieli to przystroić w właściwszą i smętniejszą barwę
„ i uwiecznić pamiątkę swej przyjaciołki — Hélia — —

Adress. Zeno Chaborski. Meung-sur-Loire — Dt du Loiret —

Poczytaj.

(Gaszyńskiego oryginał) 15

# Oda
## do Geniuszu

Geniuszu! ty jeden nie opuść mnie w życiu
Skrzydłem twém boskiém ~~srebrnem~~ obwiewaj mą duszę
A śpiewać będę! i śpiewem poruszę,
Siły tajemne choć w piekła ukryciu!

Kiedy chmury jak duchy powietrznego gmachu,
W olbrzymich kształtach odzieniem ciemnoty
Niebo zakryją — zadrży świat w przestrachu —
Niechaj mnie wzniosą skrzydeł twoich poloty —

Tam w chmury czarne
Pieśń i tam zadzwięczy
A okiem tęczy
Chmury w krąg ogarnę!

Geniuszu! kiedy burza ześle wiatry mściwe
I Niebo morzem ognia się zapali,
Chcę jak rumaka uchwycić fali grzywę,
I twoim skrzydłem popędzić nad fali! —

Niechaj nad powietrzne żagle
Serce moje, duszę wzmogą
Wiatry zgniotę moją nogą
I do jarzma wiatry znaglę.

Geniuszu! kiedy ludzie uśpieni bezwładnie
Od burzy legną, co zmysły ich głuszy
Śpiew ty mój natchnij! a z duszy do duszy
Jak słońce w oko śpiew mój błyszcząc wpadnie
Wszystkie siły wzruszy na dnie
Wstrząśnie cały świat uśpiony
Jako lutni, mojej strony.
Kiedy niemi ręka władnie!

Geniuszu! ty i piersi natchniesz zemsty pieśnią
I śpiew mój będzie czuły jak płacz matki,
Mściwy - jak w piekle żadnej zemsty nie śnią;
I ludzie - i niebo - staną mu na świadki!
Jako sercu - myśl wysoka
Jako duszy - czynów dzielność
Jako czas - pieśniom proroka.
Jako prawdzie - nieśmiertelność!

A gdy przyjdzie godzina, wieszcz słaby zaginie,
Geniuszu! ty i w śmierci bądź moim aniołem
Niech życie kończę jak życie zacząłem,
Życie i śpiew mój ach w jednej godzinie

Niech ostatnie głosy moje
Jak dźwięk lutni w echa brzmienia
We śnie miłym tam dostroję
Tam dosłyszę w przypomnieniu!

Prostowanie

w teczce 7 Autograf

Obwoluta druga

„Gaszyński Konstanty"

Jest to wiersz Stefana Garczyńskiego.

Czyje pismo, trzeba by sprawdzić przez porównanie autografów

(Skąd Gaszyński przepisywałby wiersz Garczyńskiego)

LP

Wiersz znajduje się w „Warszawa chciejach" (5 G. Poezje Paryż 1833. t. 1. „Widocznie stąd odpisane!! Oryginał wiersza w Bib. Kostrzyńskich. Może z oryginału?
Zdzisław Szeląg.

....Bryła lodu zdaje się stopiłbym przy mém sercu – a taki dumny smutek obwiewa mi skronie... jest że to miłość owa miłość niemieckiego ludu? albo jest że to choroba? Dusza moja rozstrojona, drżąca, w gorączce i ... mi błyszczy w źrenicy... Ach takowy stan niedobry jest dla pisarza – który w pokoju i w ładzie panować powinien nad sobą i nad przedmiotem: – bo tego wymaga sztuka i tak czynił Göthe. Göthe tym sposobem dożył 80 lat a jest i ministrem i możnym! – Biedny niemiecki ludu!.. a przecież to twój największy, najznakomitszy mąż! –

Zostaje mi jeszcze kilka stronic książki – i dla tego umieszczę tu powieść historyczną powieść... krąży mi się już od wczoraj po głowie... powieść z żywota Karola V. Wszelako niewyraźnie dowiedziałem się o niej.. dawno o dawno czytałem... niektóre już szczegóły pomieszały się w pamięci. i niewiem czy wszystkie okoliczności ~~przypomnę~~ potoczą się na nowo. I nie dziw!.. niedyś kto z urzędu niejest obowiązany powtarzać dawne dzieje co potrzeba i dzień po dniu z szesnastego i na katedrze... I nie dziw. – A potem umiejszą omylić się co do miejsca lub daty, byle zapamiętać co najważniejszego t.j. wewnętrzną moralną treść powieści. Ach! tam mi wciąż dzwoni w uszach – aż mi się w oczach... dalibóg! boję się zakochać! –

Otóż biedny Cesarz wzięty został do niewoli przez nieprzyjaciół – i osadzony w ciężkiem więzieniu. Zdaje mi się że to było w Tyrolu. I tak opuszczony od całego świata siedział sam, smutny, tęskniący – a żaden ani z mnogich rycerzy, ani dworaków nieprzyszedł mu na pomoc. Niewiem czy Karol miał już wtedy tę cerę twarzy, podobną do sera jaka tak odraża na portrecie Holbina. Ale to pewna że wzgardliwe wargi zaciśnięte były gwałtowniej niż nawet na owym słynnym obrazie. Musiał bowiem nienawidzić gardzić ludźmi, którzy za dni pogodnych, tak tłumnie i na klęczkach kołowali przy ukoronowanej jego osobie; a w niedoli w ciemnicy razem i tak haniebnie pierzchnęli... Kiedy tak przegryzał usta – aż znienacka i pocichu otwierają się drzwi więzienia i wchodzi ktoś całkiem zakryty w płaszczu – A gdy uchylił nieco poły od czoła, wnet poznał Cesarz swego wiernego Kuntza v Rosen – nadwornego błazna. Kuntz go uczcił, pozdrowił, przyniósł pocieszenie i rad był sobie nadworny błazen. –

O Ojczyzno niemiecka! kochany niemiecki ludu! jam jest twój Kuntz v Rosen. Człowiek, któremu właściwem powołaniem i urzędem było przedrwiwać ze świata, który miał cię rozweselać w szczęściu, przedziera się oto do twego więzienia w godzinie biedy: tu pod płaszczem przynoszę ci twoje potężne berło i piękną koronę – czy mię nie poznajesz mój Cesarzu? – Jeśli cię oswobodzić niezdołam chcę przynajmniej pocieszać... bo trzeba abyś miał kogoś przy sobie coby cię umacniał w najsroższym ucisku, żywił otuchą i odwagą coby cię kochał – i wszystko co najbystrzejszy dowcip – wszystką serdeczną krew swoją

poświęci

przyjęć na twej usługi. Ty bowiem mój dziecko! jesteś prawdziwym bratem
serzem prawdziwym Panem mej ziemi: twoja wola jest najwyższa
świętą - i daleko świętsza niż wola królewskie Filipa mon plaisir - od
wołuje się za przykład boskie bez żadnej innej rękojmi: owoc czy
bierstwa bezczelnych kuglarzy. Twoja wola mój Pan! jest jedy nym
sprawiedliwem źródłem wszelakiej roboty. Ludzie dziś jeszcze w oko=
wach ale ostatecznie świętą prawo twoje odniesie zwycięstwo - zbliża się
chwila oswobodzenia czas też za pilnuje ... Mój Cesarzu! czy widzisz
mroźne mgły nadą i zorza rumiana zorza wieczorna -
— Kuntz v Rosen czy się tybro nie mylę? Może błyszczący topór świeci za
słońcu - ato co nazywasz rumianą zorzą jest zapewne krew...
— Nie mój Cesarzu! to jest słońce chowiące się od zachodzie... Bóg
sześć tysięcy lat zawsze dzień podzielił ustawiało słońce na wschodzie - czas
też aby raz przecie zmieniło zwyczajną drogę w swoim obiegu. —
— Kuntz v Rosen! przy twej czerwonej czapce pogubiłeś dzwonki - i dziwno
na twarzy mimo ta twoja czerwona czapka.
— Ach najjaśniejszy Panie w niedoli naszej tak mocno i rozpaczliwie niosła
łem głowa. że same dzwonki poruszyły się od czapki. - nieszczęsny głoda je=
dnak gorzej - i sadzę że mi tak do twarzy.
— Kuntz v Rosen co to tam słuchać i trzeszczy na dworze? ...
— Cyt! to pila i siekiera robotnicza - wkrótce odrazu runą wrota więzie
nia i będziesz wolny — wolny mój Cesarzu! —
— Jesteście istotnie Cesarzem? ach! to są słowa Błazna.
— O nie wzdychaj drogi mój Panie! pewnie to więzienia tak cię odra=
dziło. ale skoro odzyskasz twoją potęgę wejdziesz znowu w życiu wrzaw,
krew cesarza - i będziesz spaniałomyślny jak Cesarz. i pyszny: i tak mocny
i niesprawiedliwy, i szyderski i niewdzięczny jak za cesarzowie książę
ta tej ziemi. —
— Kuntz v Rosen. jak będę wolny co rozkażę przywieźć ty z sobą?
— Przypnę nowe dzwonki do czapki.
— Tjaxa! nowiedz za twoją wierność mam nagrodzić?
— Ach! kochany Panie! oto pozwól mieć śmierć naturalną śmierzią.

Henryk Heine

# RZECZ
# do Braci

NA WYGNANIU ZABŁĄKANÉJ,

z powodu V^tej Rocznicy Listopadowej.

W Paryżu,
29. Listopada, 1835.

Przeczże tym więcéj przyczyniacie przestępstwa im więcéj was biją? Wszystka głowa chora, i wszystko serce mdłe?

Od stopy nogi aż do wierzchu głowy niemasz na nim nic całego: rana i siność, i razy zagniłe, nie są wyciśnione ani zawiązane, ani olejkiem odmiękczone.

Ziemia wasza spustoszona: miasta wasze popalone ogniem. Ziemię waszę cudzoziemcy przed wami pożyrają i pustoszą: jako zwykli cudzoziemcy.

By nam był PAN ZASTĘPÓW niezostawił trochy ostatków: bylibyśmy jako Sodoma, stalibyśmy się byli Gomorze podobni.

**Izajasz pror. I, 5, 6, 8, 9.**

# Rzecz

## DO BRACI NA WYGNANIU ZABŁĄKANÉJ,

*z powodu V. Rocznicy Listopadowéj.*

---

W Imie Ojca i Syna i Świętego Ducha.
Chwała, chwała wiecznemu Panu na Syonie,
Na ziemi pokój ludziom chodzącym w zakonie;
Kto ma uszy łaskawe niech cierpliwie słucha:
Wiedzcież że człowiekjco te składał wiersze,
O łaskę sobie tę błagał najpierwszę
Aby, Duchem w górę od ziemi wzniesiony,
Poznać na oślep walczące mógł strony
Chłodną źrenicą, — iżprawdy językiem
Mężem pośród nich stanął pośrednikiem. —
PANIE MÓJ JEZU! jeślim kiedy szczerze
Bywał przy świętéj mszy TWOJEJ ofierze,
Jeżelim nieraz gorzko siebie winił
Gdym zapominał siostry mie, Rodzice,
I pacierz winny za dusze czyscowe,
O błagał byś się do Ojca przyczynił
Za tę tak miłą moją natrętnicę,
Polską Ojczyznę i Syny Lechowe:
Czystkę mi tylko racz języka spuścić
Którymeś sługi udarował Twoje,
A usta względem wymowy rozżarzę,
A braci błędnych w Twe święte podwoje
Zwołam, by Ojców obległi ołtarze
Które, nieszczęśni, zdołali opuścić! —

✠ ✠ ✠

Gdyśmy rzucali biedną onę wdowę,
A Matkę naszą, bez berła Królowę,

Dłońmi trzymając nam szyje objęte
Tak przez łzy pławi zwolna słowa święte:
„Za Ren idziecie, tam lepsza od wielu
„Mieszka ma siostra starsza w zbawicielu,
„Dawno dwa serca przylipły chrześciańskie,
„Gdy społem szyki gniotliśmy pogańskie;
„Jak Archanioła dwa miecze w prawicach
„Dwóch Namiestnika Pana w błyskawicach
„Ona z dwusieczną klingą na zachodzie,
„Ja konno z krzywą szablicą na wschodzie,
„Aż stary on smok rudy, się ukorzyć
„Musiał, zduszony, któryby chciał włożyć
„Na głowę święte znamie pół-księżyca,
„Na którym stoi przeczysta Dziewica.
„Więc pilno wszędzie módlcie się do owéj
„Orędowniczki naszéj, i Królowéj
„Dziedzicznéj, — która świeci w Częstochowie
„Staréj Koronie, Rusi w Poczajowie,
„A w Ostréj Bramie i Litwie i Żmudzi;
„Od Niéj zbawienia czekać, nie od ludzi.
„W końcu zaklinam was na Boską mękę
„Byście świętego Ducha przyzywali
„Pletli ramiona, podawali rękę,
„Bratniém kochaniem siebie miłowali. —
„Zaprawdę, mili, Bóg wam nieprzebaczy
„Jeśli nienawiść pośród was obaczy. —
„A choć zdaleka, wszystkie wasze czyny
„Żywo czuć będzie mój żywot matczyny,
„Możecie łzy me pociechą obcierać,
„Lub konającéj serce mi rozdzierać!”

Jakście Rodzicę zrazu ucieszyli
Kiedyście sławę Polski prowadzili

Przez liczne kraje, — jak was podziwiali,
Jak was z tryumfem wszędzie przyjmowali;
Wasze muzyki, wasze wykrzykali śpiewy
I w waszych tanach wysuwały dziewy. —
Każdy was ciągnął do zamku, do chaty,
I na pamiątkę kraj urywał szaty:
Jak gdyś Ty, przebacz, o Jehowy Synie
Chodził od grodu do wsi w Palestynie
A nawet w świeckiéj mądrości uczone,
Z ludzkiéj wolności dumą opojone,
Greki dzisiejsze, patrzyły z uwagą
Na twarze wasze odziane powagą,
I wdzięk i siłę wrożące postacie
W niestrojnéj nieraz utulone szacie
Szepcąc: „a co zacz dziwny mąż za mężem,
„Jak duże w ręku, jak władną orężem,
„W wszelkie umienie głowa ich bogata,
„Z ust ich wymowa jak płomień wylata
„I światło dziwne w oczach połyskuje
„I przyszłość świetną tym ludom zwiastuje.
„Zaprawdę, ktoby sądził że ta Wdowa
„Polska tak zacne potomki wychowa?
„Czy barbarzyńcom tak wystąpić godzi?
„Albo już słońce na północy wschodzi?"
A więc na miejscu pierwszem was w biesiadzie
Sadzali każdéj, i na każdéj radzie;
Jedni się bali, a drudzy kochali,
Ci niecierpieli: — wszyscy powrażali.

Lecz gwar was z komnat wywołał uliczny,
I plac za Kościół wzięliście publiczny;
Potem, przykładem Chama przeklęteje,
Nuż odkryć nagość Ojca nietrzeźwego,

I śród przekupniów nuż błotem brukowym
Walać się; — Polskę, jak przed Salomonowym
Sądem dziecinę, drąc każdy ku sobie:
A że krew ciecze z martwych ran jéj w grobie.
Szatan przewieszon nad waszemi słuchy
Szepce wam słowa pochwały, potuchy,
I za kołnierzem siedząc w łapy bije,
Śmiechem duszonym jak ropucha tyje; —
Stróże Anieli nad brzegiem sumienia
Siedzą, słuchając gwarów potępienia,
Lica żałosne okrywszy skrzydłami,
Jeszcze się modlą do Boga za nami:
Choć już Pan gniewny chce swoje wysłańce
Tak poniżane w górne zwołać krańce. —
Boście i Jego wyzwali na duszę:
Jakby z złym sługą On wchodził w sojusze.
I mózg wam wyschnie, i krew z żył wyciecze,
A z was praw Jego żaden niedociecze!
Więc ci się w głupstwie swojem rozkochali,
I mówiąc: niemasz Boga, żyć przestali;
Drudzy, na przekor, w skryte synagogi
Szatańskie spieszą ciemne wielbić bogi.
Czciciele cielców, złe żydy w pustyni!
Upadnie na was on krzyż Zbawiciela;
Przez Boga klnę się, że z wędrówców wiela
Maluczka strasznie garstka się uczyni,
I kto do Pana niewróci się wprzody
Do obiecanéj nie wejdzie zagrody.

✠ ✠ ✠

Bo jak téj zacnéj Matki niemiłować
Co tyle troski miała was hodować,

Tej sławy w świecie uczciwéj i staréj,
I téj nad wszystko świętéj naszéj Wiary:
Podań domowych, Sławian gościnności,
Matron powagi i Dziewic czystości; —
Czego w zgrzybiałym tym choć umnym świecie
Trudno, a pono całe nieznajdziecie.
Zachod zachodzi, my wejdziem ze Wschodem,
My zdrowym, silnym mamy być Narodem;
Więc serca chować: — niech hurtem do głowy
Rzucany rozum niedusi książkowy. —
Raz dusza wyschła z pożywnemi soki,
Wmiast ciało tuczyć sztucznemi obroki,
Zgniłe niestrawnie w truciznę się mienią
Długą zarazę z nas wiejąc przestrzenią.
Nie żadna obca nas zbawi Doktryna,
Lecz miłość Polski i Boskiego Syna.

✠ ✠ ✠

A więc porzućcie Penelopy tkanie,
I bezrozumne Babelu wołanie:
Choć późno, jeszcze czas Pana przebłagać
On pokutników rad zawsze spomagać.
Niech każdy stopy w jego drogach kładzie,
A mądrze siądzie małomownym w radzie;
Myśl jedna w mężach bojących się Boga,
I duch jeden i łatwa u nich zgody droga.
Wówczas i Polskę trąba Archanioła
Głosem straszliwym z grobowisk wywoła;
I jak mąż jeden jeden okrzyk wyda: —
Miecz Gedeona i procę Dawida
Porwie do walki — jak jednem ramieniem.
Swiat znów wytęży oczy z zadumieniem:

A PAN ZASTĘPÓW, przed szyki wasze mi,
Jak szum wód wiela z wichury potężnemi
Pójdzie, i wrogi jak trzcinę obali,
I Antychrysta na czele Moskali;
A Polska straszniej w PANU się rozmoże
Z całą słowiańską bracią, co daj Boże

AMEN.

J. H. KAJSIEWICZ.

---

W Drukarni P. Dufour, passage Dauphy. 7.

USTĘP Z POEMATU

pod tytułem:

# FORNARINA.

przez

**Władysława Syrokomlę.**

I.

Rzym, to potężny, to słaby z kolei,
Zostawał panem świata po dwa razy:
Jeden raz w imie człowieczych idei,
Drugi raz w imie Baranka bez zmazy.
Z gór Kapitolskich tryumfator młody
Pierwszy raz spojrzał i pogroził światu,
I schylił wszystkie znajome narody
Do stóp swojego ludu i senatu.
W jego orężu, w obyczajach, w słowie
Była najwyższa potęga człowiecza:
Wojował mieczem — i zginął od miecza;
W potężnych murach zaległo pustkowie.
Starego świata ten co był wyrazem
Ze starym światem dogorywał razem.
Lecz kiedy zrzucił staréj myśli szczęty,
Gdy nad nim śmierci ciemności zaległy,
Przyszedł duch Boży młodociany, święty,
Tchnął nowem życiem w strupieszałe cegły.
I poczuł olbrzym, że mu bije łono,
Powstał z grobowca i czoło odsłania,
Włożył koronę swego panowania,
Krzyż był nad jego królewską koroną.
Na siedmiu górach siadł na tronie ducha
Sługa sług Bożych, rybak Pańskiéj łodzi;
A świat z ochotą jego woli słucha:
Bo jego władza z wysoka pochodzi.
Pewien swojego w niebiesiech obrońcy,
Dzierżąc klucz niebios i wyroków szalę,
Niejedną burzę na Piotrowéj skale
Mężnie wytrzymał kościół wojujący.
Próżno na niego swe pociski miota
Namiętność ludzka i wieków ciemnota.
Bo w miarę tego jak z postępu prawa
Ludzkość mknie naprzód, albo wstecz się cofa,
Bóg nowy oręż kościołowi dawa:
Jużto zwycięzkie pióro filozofa,
Jużto grom klątwy, jużto cudu dziwo,
Już świętą miłość, najlepsze z narzędzi—
Aby przynaglić, co idzie leniwo,
Aby powstrzymać, co się zbyt rozpędzi.
Dopóki ludzkość w barbarzyńskie wieki
Ciemno i straszno pojmowała Boga,
Potrzeba było rzucać grom daleki,
Lub przekonywać piórem teologa.
Lecz kiedy jutrznia zabłysnęła światu
I człek cielesny stał się człekiem ducha,
Już go niezwalczać sofizmem dogmatu,
Już on Piotrowych klątew nieposłucha.
Kiedy uznali najsłabsi i prości,
Że Pan zastępów jest ojcem miłości,
Wtedy już miłość krzewić należało
I uszlachetniać chrześcijańskie dusze:
Światło zabłysło nad Piotrową skałą,
I przyszli na świat — sztuki genijusze.

Nie poraz pierwszy Bóg sztukę udziela,
By przyszła na świat uszlachetniać ludzi:
Marmur rzeźbiony ręką Praxytela
Jeszcze z przed wieków podziwienie budzi:
I farba ziemna roztarta na płótnie
Kréśliła twarze bogów i rycerzy;
A kiedy w strony Orfeusz uderzy
Trzęsły się skały na dźwięk jego lutnie.

Lecz sztuka dawnych miała ziemskie cele:
Odbijać twarze lub dusze człowieka;
Dzisiaj ją Chrystus namaszcza w kościele,
Dzisiaj w kapłaństwa szatę przyobleka:
Ażeby w formach, co człek pojąć może,
Postać i myśli odbijała Boże.

Tak namaszczona u Rzymskich ołtarzy,
Poszła po świecie dopełniać swe czyny.
Organ dotknięty ręką Palestriny
W muzyce niebo i ziemię kojarzy.
Takiego dźwięku u mszalnéj ofiary
Jeszcze w kościele niesłyszał Rzym stary.
Nie dziw, że wtedy serc tysiące jękło,
Że znów odżyły wiara i otucha,
Że tysiąc ludów na kolana klękło
Rzym uznawając za królowę ducha.

Insi mistrzowie kolory rozetrą,
Ujęli pędzle, i obraz się tworzy;
Nad ich głowami i nad ich paletrą
Duch namaszczenia unosi się Boży.
I w dawną sztukę tak ziemską, tak twardą,
Patrzcie, jak ogień i życie przenika!
Oto natchniony z Vińczy Leonardo
Kréśli Pańskiego wnętrze wieczornika:
Patrzcie, jak zgadnął apostołów dusze,
Ich słowa, twarze, ich dzieje żywota!
Oto Piotr, Andrzéj, dwaj Zebedeusze,
A nawet niecny Judasz Iskarjota;
A wszyscy w świetle tak żywem, uroczem,
Każdego zgadniesz i sam niewiesz po czem!
Dopieroż Chrystus!!! Jakie widmo z nieba
Dało odgadnąć twarz Odkupiciela?...

O! Ten, co w drobną okruszynę chleba
Z ciałem i z duszą i z bóztwem się wciela,
Co odbił w chustce Weroniki świętéj
Bozkie oblicze zadumane smutnie,
Sam błogosławiąc pracy rozpoczętéj,
Wcielił się, odbił w Leonarda płótnie:
Ażeby ludziom dać wzór choć zdaleka,
Na co ich stworzył i czego w nich szuka,
Jaka jest piękność w ubóztwieniu człeka,
Jak jest potężną ubóztwiona sztuka!...

Sztuka zakwitła w wielkie arcydzieła:
Bo miała spełnić wiekowe zadanie.
Gromada mistrzów na jéj powołanie
Pomiędzy niebem i ziemią stanęła.
Pałace możnych i nawa kościelna
Codzień się w skarby malarstwa bogacą,
I rąk śmiertelnych czarodziejską pracą
Wyszła na płótno piękność nieśmiertelna.
Klękają przed nią gromady czcicieli:
Bo takie cuda w snach tylko widzieli.

Tam Buonarotti silnemi konturny
Pokréślił mury Syxtyńskiéj kaplicy;
Tam Leonarda szkoły zwolennicy
Widzą niebiosa z poza mgły pochmurnéj.
A co ich oko w niebiosach podpatrzy
Pędzel natchniony wykréśla dla ziemian:
Patrz, jak ten Chrystus na ziemię upadłszy
To krwią się poci, to płacze na przemian!
Patrz na proroków Michała Anioła,
Jak Jeremijasz pogląda boleśnie,
Jak Ezechijel w zachwyceniu woła,
Jak Dawid śpiewa przebolałą pieśnię!
Patrz na postaci niebian i niebianek,
Gdy je Luvino na płótno sprowadzi,
Oto Jan święty, a oto Baranek
Baranek Boży, który grzechy gładzi!
Uklęknij przed nim — i spytaj w pokorze:
Jak człowiek odkrył tajemnice Boże?
Gdzie on podpatrzył grę myśli, blask oka,
W twarzy Chrystusa, wyznawcy, proroka?

Jednego tylko świętego oblicza
Ręka człowieka nakreślić niezdoła:
Jakaś zasłona mglista, tajemnicza
Matkę-Dziewicę otacza dokoła.
Napróżno malarz spowiedzią i postem
Naprzód oczyszcza swojéj duszy plamy;
Napróżno płótno rozbiwszy na ramy
Czyni znak krzyża na farby z pokostem;
Próżno dni całe duma nad stalugą,

Upada na twarz i modli się długo,
Natęża myśli ile starczy siła,
I oczy duszy do niebios posyła.
Zda się przeczucie na chwilę zobaczy,
Duszę Marji już chce ubrać w ciało;
Lecz święte widmo jak cień uleciało,
I malarz ręce załamał w rozpaczy.
Bo jak tu jednym nakreślić wyrazem
I Matkę Boga i najczystszą Pannę,
Królowę niebios i ziemiankę razem,
Chmurę boleści i światło zaranne?
Łzę, która mieści miłość i nadzieje,
Gniew, kiedy depce po piekielnéj żmii,
Któż ze śmiertelnych na płótno przeleje?
Kto jest dostojnym malarzem Maryi?
Któż ją odczuje? któż się niezatrwoży
Śmiertelną ręką i barwianną gliną
Wydać jéj postać?... Przemówił Duch Boży—
I przyszedł na świat Rafael z Urbino.

II.

O nieśmiertelna duszo Rafaela!
Czemu Bóg w tobie tyle sił kojarzy?
Kapłanie sztuki, patronie malarzy,
Za cóż ci niebo tyle łask udziela?
Za cóż przed tobą odrazu na jawie
Piękność odkryła swą oponę świętą?
O! piękna duszo, dla któréj łaskawie
Wszystkie tajniki nieba odsłonięto!
Czemu ci dano potęgę i wolę
I miłość w sercu i oko sokole?
Bo temi środki chciał Pan Bóg przez ciebie
Uzacnić sztukę promieńmi świętemi,
Uczynić jasną dla pojęcia ziemi
I podobniejszą pierwowzorom w niebie.
Którego ręką ubarwione róże,
Tęcza niebieska i motyl skrzydlaty,
Ten który łąkę umalował w kwiaty
I roztarł złoto w jutrznianym lazurze
Wielki Mistrz mistrzów sam nadawał życie
W twoim rysunku, w twoim kolorycie.
Błogosławiony trzykroć Rafaelu!
Któryś uwieńczył twą sztukę mozolną,
Byłeś narzędziem nieziemskiego celu,
Który nam ledwie odgadywać wolno.

III.

Natchnionéj sztuki zwiastuni poznani
Już ozdabiali piętnaste stólecie;
A ojciec mistrzów Sanzio Giovanni
Z barwą i pędzlem obeznał swe dziecię.
Po śmierci ojca, Rafael młodzieniec
Opuścił miasto rodzinne Urbino,
Poszedł do szkoły, gdzie Piotr Peruggino
Uczył jak sztuki zdobywa się wieniec,
Jak z marnéj gliny na płótnie lub ścianie
Postać człowiecza jak żywa powstanie.
W uroku piękna wyższym niż na jawie,
Z myślą w spojrzeniu i z prawdą na czole,
Rafael słuchał, uczył się ciekawie,
I był najpierwszym w Peruggina szkole.
Pierwsze obrazy młodociane jeszcze
Już tchnęły siłą i męztwem szlachetnem;
Mogłeś w nich czytać przepowiednie wieszcze
O Rafaela posłannictwie świetnem.
Postać młodzieńca piękna, jasnowłosa,
Była obrazem piękności człowieka;
W błękitnych oczach odbijał niebiosa,
Była w nich jakaś tęsknota daleka,
Ku wyższym celom, ku natchnieniom łaski,
Ku ideałom piękności i cnoty...
Promień słoneczny, promień szczerozłoty
Rzucał mu z serca na twarz swe odblaski.
Twarz jego była ruchoma jak fala,
Co wszystko wiernie na sobie powtórzy:
Czy błyskawica zamigoce zdala,
Czy niebo jasne, albo się zachmurzy,

Czy wiatr zaszumi, czy pogoda cicha,
Wszystko jezioro w falach wykołycha,
Wszystko odbije barwami swéj wody;
Tak i oblicze Rafaela było,
Bo wszystko na nim wypisał Jehowa:
Ciszéj lub silniéj serce uderzyło,
Wolniéj — szaleniéj zamarzyła głowa;
Wszystko jak słońce, lub chmura w jeziorze,
Na jego twarzy odbija się szczerze.
Oblicza jego nie szpeci grymasem
Gniew albo zazdrość, łakomstwo lub pycha;
Zawsze spokojem pierś jego oddycha,
Twarz świętym ogniem zamigoce czasem;
Rzewliwą dumką, uśmiechem wesela
Grało i serce i twarz Rafaela.
W obrazach jego znać serca odbicie
I czego sztuka spodziewa się po nim:
Jestto marzenie, co przeczuwa życie,
A święci Pańscy Józef, czy Hieronim,
Czy to Jan święty, czy święty Antoni,
Czy Piotr apostoł schylony i stary,
Albo Jan Chrzciciel z krucyfixem w dłoni,
Wszyscy z wyrazem młodocianéj wiary;
Na każdéj twarzy — dumka marzyciela
Czystość dziewicy — zapał Rafaela!
Pod jego pędzlem każda postać żyje,
Każda, prócz jednéj: — najpierwszy z malarzy
Stokroć malował Dziewicę Marję,
Lecz jeszcze świętéj nieodgadnął twarzy.
Gdy świat podziwiał oblicze i szaty,
On niespokojny, z rozmarzoną głową,
Chciał swe obrazy rozdzierać na szmaty
I Matkę Bożą malować na nowo.
Padał na ziemię i przepraszał Boga,
Że śmiał ją kreślić sił nie obliczywszy,
Błagał natchnienia i chwili szczęśliwszéj,
I znowu kreślił — i brała go trwoga,
Że się wymyka przed nim święta postać,
Że on niegodzien Jéj malarzem zostać.
Przeczuwał Pannę i Bogarodzicę;
Lecz ją nakreślić — jakie rysów mnóztwo!!
Piękność i Miłość — Cierpienie i Bóztwo...
Jak temi barwy tchnąć na jedno lice??
Jéj świętych rysów Rafael nareszcie
Z ziemskiego wzoru malowałby ślady;
Ale gdzie znaleźć na ziemskiéj niewieście
Twarzy Marji choćby odcień blady?
Na każdą z niewiast, co spotka, przydyba,
Rafael wlepiał swój wzrok nieustanny;
Lecz w ich obliczach świętokradca chyba
Znalazłby obraz Przenajświętszéj Panny.
Włochy oddawna słynęły i słyną,
Że pięknych niewiast mają rój uroczy:
Wszędy spotykał Rafael Urbino
Prześliczne twarze i namiętne oczy;
Słyszał, jak nieraz tęskniący kochanek
Panią swéj myśli równał do anioła;
On tylko jeden wyszukać niezdoła
Wyrazu nieba na twarzy ziemianek.
Na tamtych uściech jest dobroć w uśmiechu,
Z tych oczu miłość płomienna się żarzy;
Łacno się przy nich młodzieniec rozmarzy,
Ale rozmarzy — upojeniem grzechu.
Rafael Sanzio niespotkał ni razu
Co go zachwyci, co mu serce wzruszy:
On pragnął czystszych marzeń dla swéj duszy
I świętszych wzorów dla swego obrazu.
Tęskno szukając świętych snów na jawie,
Na każdą z niewiast poglądał ciekawie.
A niemal każdą, chełpliwą z urody,
Na którą spojrzał, lub popatrzał trocha,
Już była pewną, że Rafael młody
Do niéj się wdzięczy, nad życie ją kocha;
Gdy on nieświadom namiętnego szału,
Obcy złudzeniom pospolitéj młodzi,
Szukał na ziemi swego ideału,
I łamał ręce, że go nieznachodzi.

—

Na zgon Adama Mickiewicza
p. Syrokomlę. —

Po nad Bosforem kędyś daleko,
Czudzy mężowie stoją boleśnie,
A to zapadło grobowe wieko,
Po nad olbrzymem Sarmackiej pieśni!
Gdy po nim Franków boleją łona,
Turczyn go liczy w proroki Boże;
A jego Litwa, Litwa rodzona,
Nawet łzy głośnej wylać nie może! —
Nie jeden z synów dumnych Zachodu
Zazdrośną skargę posłał do Boga,
Że nie jest ~~tem~~ dzieckiem naszego Narodu
Kędyś z pobliża góry Mendoga. —
A nasze serca żal tłoczy niemy,
Łzy mimowolne z oczu nam biegą,
Chcemy się modlić ale nie wiemy
Modlić się za Nim czyli do Niego?
On prorok pieśni godzien modlitwy,
Wyznawca swobód, on w Niebo wzięty,
Męczennik krajów, miłości świętej.
On patron Litwy! —
Na kolana, ziomkowie! przed wyrokiem Bożym
Uchylemy oblicza, serca swe ukorzym,
On wie co lepsze dla Nas i w jakiej potrzebie
Swe proroki posyła, lub woła do Siebie.

Sam Chrystus kiedy ludzkość chciał wyrwać
Krzyż i śmierć dopełniły dzieła (zienia) odkupienia
I Więc z trumny Adama dziś Bóg może czyni
Jakiś węgielny kamień do przyszłej świątyni,
Gdzie męczennicy swobód i Ojczystej ziemi
Wolni modlić się będą hymny dziękczynnemi!
Dziś może dusza Jego poszła do otchłani
Kędy Ojcowie łzami pokutnemi zlani,
Opłakując swe winy, męczą się boleśnie,
Teraz może wieszcz Litwy śpiewa dla nich pieśnie,
(Na które krwawych piekieł drżą duchowie czarni)
O bliskiem zmartwychwstaniu i końcu męczarni.
Módlmy się! bo w tej chwili najpierwszy z tułaczy
Fortuny swego kraju przed Bogiem tłomaczy,
Tłomaczy w pieśni Bożkiej i w tak silnej treści
Że z oczu Chrystusowych tryska łza boleści. –
I tym tysiącem bolów Jego serce boli,
Niema dla Niego Nieba, póki kraj w Niewoli
Bóg wie czém wy nagrodzić tak potężnej duszy,
Może dla zasług Jego nasze więzy skruszy,
A widząc w jednem sercu bólów tak obficie,
Miłosiernie posłucha naszych serc bicie;
I z gorzkniałe łzy nasze zmieni na słodsze
Zdejmie z nas wianek zcierni i łzy nasze otrze.
O gdybym w grzesznej piersi czuł zasługi dosyć
O jednobym Niebios odważył się prosić,
Aby duszę Adama, jego myśli wnęce
Bóg rozdzielił na jasnych promyków tysiące
A każdy z tych promyków prosto z rąk Jehowy
Spadał na nasze serca i na nasze głowy. –

Przy basztach Nowogrodzkich, w grobu Mendoga,
Jego ziemia rodzinna, Jego ziemica droga
Gdzie biją siwe Niemna i Świtezy fale,
Niechby najpierwszy promyk dostał się w udziele
I rozpalił powietrze zapałem swobody,
Którym jeszcze w kolebce oddychał wieszcz młody,
Gdzie zamieszkało plemię najpoczciwsze w świecie
Gdzie zaścianki szlacheckie albo sioła kmiece
U Pana Tadeusza domowej kolébki
Budziły z dawnych wieków lud dzielny i krzepki
Boże! tam światła nieco, Twego ciepła nieco
A dziś jeszcze te dusze kiedyś się podniecą,
Ojczyzna Adamowa wskrześnie w swej ozdobie
Z korzyścią służyć będzie krajowi i Tobie.
Drugi promyk spuść Boże! nagród Gedymina,
Gdzie olbrzym mężnie już kroki stawiać zaczyna,
Kędy serca poczciwe, kędy myśli zdrowe,
Dotknięte, lada iskrą wybuchnąć gotowe.
Gdzie na wieszcza spłynęły promienie oświaty
Gdzie przyjął chrzest boleści, kajdany i kraty!
Gdzie Mu nie pękło serce, chrobre do ostatka,
Gdzie cierpiawszy za Matkę, poczuł co to Matka.
On tutaj był młodzianem, więc duch Jego świeży
Niech płynie w krwi gorącej tutejszej młodzieży.
Oni są dziś godni, choć nowo zaciężni
Niech się wzrok ich rozjaśni, serca umężni.
Płomyk z pieśni Adama, spuść jeszcze o Boże
Na starą Żmudź gdzie mieszkał na odwieczne kroże
Tam rodzina Kiejstuta, syny Żmudzkiej ziemi,
Niegdyś wolni, i dziś ważci być wolnemi.

Sam przed dwoma wiekami, posłannik Niebieski,
Na górach między Kolnej śpiewał hymn Sarbiewski,
Leciał wiatrem tutejszym jego głos rozwiany
Pośpiesznie starym Grekom rozwiązań kajdany.
Na tych samych pagórkach i nad temi wody,
Takie same jęczenia wydawał wieszcz młody;
Lecz mu gorętsze jeszcze płynęły modlitwy
Bo o zbawienie Polski i Żmudzi i Litwy.
Ziść Panie! modły wieszczów, oni słudzy Twoi!
Pierś Żmudzka, niechaj nowem hasłem się napoi,
A z tamecznych ołtarzy, z pobożnego ducha,
Pozwól, niech Ci dziękczynne kadzidło wybucha.
Jeszcze z piersi Adama, niechaj promyk spłynie
Ku zwanej Jego mieniem Kowieńskiej dolinie!
Niechaj oświetli krańce koronnych wybrzeży,
Niechaj się wstecz po Wilii, po Niemnie rozbieży.
I nadbrzeżnych mieszkańców tejże Matki dzieci,
Swemi iskry ociepli, promieńmi oświeci!
Niech dzielną swoją treścią wleje siłę nową
I ukrzepi pierś zawsze do boju gotową.
Niech zamięszka w krynicy, w strumieniu, w jeziorze,
Niech Litwa z niego napój, niech swój pokarm bierze;
A ten napój ten pokarm przyjąwszy do łona,
Na ciężkie bojowanie, będzie pokrzepiona.

Jeszcze prośba o Boże! czyżmy prości godni?
O jedną tylko iskrę z tej świętej pochodni,
Coś zapalił swą ręką, we Adamowém łonie;
Co jak iskra elektryczna drgała mu —
Panie! jego płomieniem niechaj się zapłoniem,
Niech nie gnie to światło co zostało po Nim,
Pozwól by jego ognie, w nas się rozgościły
Choć trochę takich tonów! trochę takiej siły!
Do wytrwania do końca w godzinę ucisku.
I taką śmierć szlachetną na tém stanowisku,
Naucz jak naszych braci wyprowadzić z oków,
I uczyń nas wieszczami, boś ty Bóg proroków,
Niech jak on, jeśli z Twym wyrokiem Bożym,
Do wyzwolenia światła i my się przyłożym.
Ty coś uczył Adama, jak ma składać pieśnie,
Naucz nas śpiewać hymny, kiedy kraj nasz wskrześnie —

# Wiersz na śmierć Dominika Słowiańskiego

przez Juljana Korsaka

Jak wielki wieszcz, bohater z chaty do mogiły
Prosty naród w ślad idzie za swoim nagrobnym
Naród gdy go jak niemiot niemowlę nakryty
Utraty zagasłych świateł na tym padole ziemnym
Ludy pytają w trwodze, jeszcze je wzdycha
(„Po wschodzie słońca ileż dzień – ile jutro będzie!“)
Wielcy ludzie jak ziarna zorzy dni niezmierzą;
Tylko wzgórze wiekami na ziemi przy nadziei.
Tak i śmierć przyjaciela żal w nas ruiny budzi
Widzimy go wierzyli dni najlepszym z ludzi
Dominika. Choć zgon duży tłumnych łez nie wzrusza
Cichu przyjaźni przed światem może płakać śmiało
Drzewko piękna jak twoja, tak przeczysta dusza
Co to ziemskie skazitelne oblekła ciało.
Ty tam wiesz kto szczęście drugich swego szczęścia żądał
Kto ludzi jak kochanek na piękności zaglądał
Filozofii myśliciel, choć w księgi nie wcielał
O których prawi, rad ich drugim w rozmowach udzielał.
On był sam żywa księga, z której to spomnień mało.
Tyle się nacyzało tyle nauczyło!
Nauka jego formowa była księgi karta
Czytanie i dalszego rozmyślania warta
Nie było to wszystko, okamnało krzemienie
Słów rzeczpos, co tylko obłud dzieła oznacza
I jego słów jak zagniska wieść były promienie
I słyszeli, którymi dusza rozgrzewał słuchacza
Chociaż w publicznych rzadko ludzi nie zabłysnął rzędzie
Chociaż nad państwami snuł jak król nie władał
Z trudnej kapiszych skały by szukał prawdy wzrdzeni
I do ich hieroglifów klucz pośiadał
Ach! coś pewnie wojskiem będzie mędrca dała
Jak meteor samochwa co w płodnych ok.
Nagle nam za świata dniem nie szkło świata
I nim ozwała błysnęło! już w przepaść wołtaru
Tak błysnął i zgasłeś przed oczyma nami

Jak na wzgórzu, z którego świecą ziarna zorzy dalej
Wielkopolanom miejsca zostawia rzeczpospolita
O, niech śmierć pod stopy strzępia nikłą skałę stromą
Z krakowskiego cmentarza wieńca wiosennego
Odrzucimy, kto dawno zamarł, zamknęły zgrabiałe
Kogo zaś nie zmyliły kłamstwa, ten przyjaciel.
Oprócz tych, co wiekuistej pamięci.

## Malarze.

Dway portretów Malarze słyneli przed laty
Piotr dobry, a ubogi, Jan zły a bogaty.
Piotr malował wybornie, a głod go uciskał.
Jan mało i źle robił, więcey iednak zyskał.

## Worki.

Worek piękny a pusty spotkał się w podróży
Z niepięknym ale pełnym, kto u kogo służy?
Pierwsze było pytanie. Według mego stanu
Rzekł piękny usługuię wspaniałemu Panu:
A ia u bogatego, rzekł worek skurzany
Żal mi cię, rzekł mu piękny, wziąś służbę oddany.
Mnie ciebie rzekł skorzany żeś piękny, a głupi.
Nie ten dobry co błyszczy, ale ten co kupi.

# Jodła i Jabłoń.

Jabłoń rzekła sąsiadce, o ponura Jodło.
Pocóż blisko mnie wzrastasz, gdy iesteś tak podła
Patrz do moich owoców iak się każdy śpieszy.
Spadły kwiaty za czasem, owoce zerwano,
Spadły liścia, a zatym o Jabłoń niedbano.
Widząc to rzekła iodła: Sąsiadko zbyt harda
Osądź teraz czy słuszna była twoia wzgarda.
O tym, co było zewnątrz trzymałaś wysoce,
Nie ciebie ludzie czcili, lecz twoie owoce.

Przez Lafontaine tłomaczenie przez Trembeckiego

Wystawiono malowanie
Gdzie magister nad mniemanie
Lwa z byt wielkiego wyrażał
A mały go człek porażał,
Patrzący się ztąd chlubili,
Lecz Lew przechodząc pochwili
Z tłumił radość (rzekł) iak widzę
Z tego dzieła, Malarzowi
Wszak wolno iest dać przym fałszowi,
Wprawdzie byśmy zwyciężali,
Gdyby to Lwi malowali.

# Nierowność

Źle to gdy się podli szczycą
Zeszła się raz Swinia z Kwicą
Więc w dyskursa, w tym przewlekła
Z żalem swinia lwicy rzekła
Żal mi ciebie luboś godna
Luboś zacna żeś mniey płodna
Patrzay na tę zgraię świnków,
Co tu córek, co tu synków!
A wszystkie iednym pomiotem
Rzekła Lwica: wiem ia o tem
Rodź ty dziesięć, cztery, dwa,
Ja iednego, ale Lwa.

## Słońce, obłoki, Ziemia.

Skarżyła się przed słońcem, ziemia na obłoki
Coż potym, że po świecie lot niedzisz wysoki?
Kiedy cię obłok kryje, i niebo zachmurza.
Dopiero kiedy z niego uczyni się burza
Noc ze dnia. Słońce rzekło, darmo się rozwodzisz
Niskari się na obłoki ty ie jasna rodzisz.

## Podróżny

Arab iaden gdy go noc w podróży zapadła
A był dwa dni wszrzód stepu bez wody bez iadła
Postrzegł worek na drodze wziął rozweselony
A w blasku gwiazd chciał wiedzieć czy był napełniony
Jęknął i rzekł niezmierną boleścią przeżęty
Tam rozumiał że kasza, a to są dyamenty.

# A ceux qui doivent sortir du tombeau.

Par Sigismond Krasinski.

---

Au milieu de cette fange pétrie de larmes et de sang qu'on appelle le monde, où nul n'évite son Golgotha, en vain notre esprit s'agite dans la douleur: contre les orages de cette vie, il n'est ici-bas aucun port de refuge.

A chaque instant la destinée nous raille, elle précipite les vaillants dans le gouffre; les saints et les bien-aimés périssent, les détestés restent vivants. Tout se confond dans une mêlée sans issue, et à peine dans le lointain, sur les flots tardifs des siècles futurs, point la résurrection.

Il faut donc demeurer inerte, insensible, et faire taire sa conscience? parmi les assassins se faire assassin, parmi les criminels se faire criminel?... maudire, haïr, blasphémer et tuer? — rendre au monde le mal qu'il nous

a fait : à ce prix nous aurons la jouissance, sinon rien ! Mangeons et buvons, engraissons notre corps, et chassant les tristes pensées de notre cœur, allons grossir le nombre des heureux et des insensés !

Oh ! non ! arrête, arrête-toi, Ô mon âme ! ce n'est point avec des armes pareilles que ceux qui gardent l'honneur de l'humanité doivent combattre le mal. Il n'y a ici-bas que la force du sacrifice qui soit capable d'écraser le sort qui nous écrase. Dans l'histoire du monde, le sacrifice est le lion invincible de la tribu de Juda : quant à la bassesse et à l'orgueil, ce sont autant de balayures que le moindre souffle emporte dans le néant.

Oh ! apprends à te connaître ! ne cherche point à devenir tout-puissant comme Celui qui est dans les cieux ; ni ne consens point à croupir comme une brute dans un gras pâturage.

De ce côté de la tombe, avant l'aurore de la résurrection, sois la volonté inébranlable, la patience qui dans l'infortune parvient à bâtir de rien un édifice, et qui, indomptée

par les défaites prépare la victoire future et définitive.

Sois la tranquillité au milieu des orages, sois l'ordre dans le chaos, l'harmonie dans la discordance, sois le beau éternel dans l'éternel combat de la vie.

Parmi les pharisiens et les lâches, sois la menace ou le silence du dédain ; pour tous les autres hommes, fais-toi l'inspiration angélique et la nourriture qui nourrit les cœurs ! Sois pour eux une larme de sœur, lorsqu'ils sont malheureux, et la voix virile d'un frère, lorsque leur courage chancelle ; pour les exilés sois la maison paternelle, pour tous les désespérés sois l'espérance, et pour tous ceux qui s'endorment d'un sommeil de mort, sois la foudre du réveil ! sois toujours et partout la force du dévouement, plus puissante que la mort, et dans cette lutte contre l'enfer d'un monde glacé et en démence, sois l'enfer de l'amour qui éclaire et réchauffe !

Distribue-toi sans cesse à tes frères par l'enseignement et par l'exemple ; multiplie-toi par des actes vivants, et toi seule tu vaudras des milliers d'hommes. Même dans les fers, ne

cesse point d'agir, sache supporter la plus poignante douleur, sois toute la nation vivante dans ta seule poitrine, sois le miracle qui unit le ciel à la terre, sois le saint labarum dans l'esclavage!

Mais lorsque le tocsin des évènement, gémissant au loin et aux alentours te donnera le signal de l'holocauste, alors seulement à cet appel de la patrie agenouillée sur le seuil de l'éternité, quand au fond de ton coeur plein de contrition et de douleur, se fera entendre la voix venant de Dieu, alors lève-toi, et comme un athlète arrive au but, et secoue de tes pieds la poussière de ce monde!... lève-toi, et, rempli d'un amour infini, étends les bras vers le ciel!... lève-toi, et sans bruit, sans deuil, sans amertume, marche à la rencontre des bourreaux, les saluant du regard miséricordieux de ton immortalité! Alors ton sacrifice sera un temoignage second pour l'avenir, et ta mort deviendra le germe de la vie pour les fils de ta patrie.

Ce que le monde appelait les rêves et les folies de ton espérance, change-le en realité change-le en foi, change-le en Droit, en

quelque chose de palpable qui, comme un stylet, s'enfonce profondément dans les cœurs, quoi qu'ils le touchent à peine d'un souffle et d'un soupir!... Et ton meurtrier tombera lui-même à genoux, reconnaissant que la force brutale est impuissante à effacer Dieu et la patrie dans la conscience des nations....

Car le sang qui aura jailli de ton cœur ayant sanctifié ton idée, cette idée secouera d'en haut la lumière éclatante des jugements de Dieu sur la foule des impies. Et ni les soldats, ni les baïonettes, ni les mensonges, ni les séductions, ni les rois, ni les peuples ne prévaudront contre cette idée. Et le troisième jour, au dessus du gouffre des misères passées, sur la tombe de ton martyre, naîtra ce que ta nation attend ..... la Justice !!!

## Kreuzpatay

Od Jerozolimskiej bramy,
W pośród łąk skropionych rosą
Spłakane niewiasty niosą
Wonne zioła i balsamy.
Przy odblasku zorzy białej,
Widząc grobowiec w oddali,
Niespokojne zapytały:
„Któż nam kamień ten odwali?
Czas o dziwy! coż się stało?
Grób otwarty – znikło ciało...
Tylko w świetle, dwaj anieli,
Zbłyskiem w oku, z szatą w bieli;
Przed niewiastami stanęli;
Kamień zwalony na ziemi...
A niebianie co go strugą,
Szeptną: „Czemuż żyjącego
„Szukacie między zmarłemi?

Tam od wschodu, czy widzicie
Rubinowy [illegible] o świcie
Czy widzicie z nad ogrodów
Co miotane [illegible] kwiatami
Ten minaret co z nad grodów
Strzela w Niebiór [illegible]?
Lecz coż to za brzask zawzięty
Wciemnościach zachodniej strony,
Jakby z drugich zorz ogniska,
Krwawą łuną się rozbłyska?
Jakrzą się mieczów tysiące,
Tarcze w złocie [illegible],
Błyszczą jeźdźce i rumaki
A czerwone na nich znaki
Każden swoją
Miga zbroją,
Białą chorągiew ma [illegible]
Twarz pod osłoną, że woli,
A na piersiach krzyż się płoni,
A w sercu wiara się pali...
Gdzież wśród tej światła powodzi,
Chcą biedź Ci rycerze młodzi?

Czy chcą zatknąć te sztandary
Uwieńczone godłem wiary,
Gdzie słoty połączyć wschodu?
Gdzie pędzicie? Gdzie pędzimy
„Na wschód do Jerozolimy."

Któż święte męstwo oni,
Jakiem pałali rycerze
Co w zamorza poniesieni,
Dla wiary żyli w ofierze.
Żyli w czynie, — lecz jeśli
Zbawiciela znaleźć chcieli,
Aby ludy Jego siłą
Oświecić wprawdy zaraniu
Czyliż Go po zmartwychwstaniu
W grobie znaleźć można było.

W wszystkich erach chrześcijan świata
W cyrku wśród ofiar tysiąca
W wśród wypraw w Palestynie
W każdej myśli, w każdym czynie,
Co ratuje życie brata
Gdzie tylko cnota walcząca
Dla miłości Krzyża ginie
Wieczna w duchu trwa Krucyata!
Każden wiek swoją ofiarę,
Składa u stóp Zbawiciela
W bohatyrskiej czyn się wciela
Ma swą poezyą i wiarę.
Czy widzicie przyszłe lata,
A w nich przyszły Krzyżowników?
Kiedyś powstanie Krucyata
Lecz bez wodza ani szyków
Każden nowym apostołem
Bez broni spokojnym czołem
Bezpośredniem zlaniem ducha
Mistrza z Nazaretu słucha.
Wiara i przykład ich mową
Jak orężem prawdy słowo,

a łańcuchem z żywej stali,
W który więźniów swych spętali,
Miłość braterska dla świata,
Co go w łańcuch sera oplata,
Myślą co ich wiarę święci,
Celem pałających chęci,
Już nie jeden grób, — Kraina,
Ale każden błąd lub zbrodnia,
Co mękę Bożego Syna
Krwawo odnawiają co dnia! . . .
Dziś cały świat w swym ogromie,
Stoi jak grobowce ściany,
Gdzie Chrystus ukrzyżowany
Wciąż spoczywa niewidomie . . .
Lecz hufiec przyszłych rycerzy,
Jak biały anioł przybieży,
I kamień strąci na grobie
Aby w trzeciej wieków dobie,
Jako trzecie prawdy zorze
Zmartwychwstało słowo Boże! — —

Deotyma

# Hymn do Najświętszej Panny

Jaźni z mojej duszy nad zorzami!
Kwiaty barwna wieńca twego....
Czy dosięgnie tknąć jabłuszka Maryi
Czy widzieć spojrzenie Boga?....

Czy spomnienie drżącą myślą
I krajkat czystej duszy płotu —
Wniknie widzieć granda złota!
Ach! to spojrzenie oko!....

Czy w przyglądasz z przestworzu
Przez pokolenia bryłki blaski,
W tak zbawienia [illegible]
Twój ojciec Boga —

Lub o pokolenia drzenia
Która błękit rozjaśniała,
Zmienia [illegible] jak Konad pnia
Jej wdzięki kochaj zachwyca!
Wszystkie dzieci drżą agnieszce ...
W wosku z bryłek tych się rumienią ...
Kwiaty mogą bryłaja się liście;
Ach! bajest Matki Boża róża!

Czarodziejka, Maryja, wniebo błękitna,
Z pieśni o arkadzie,
Bo w niej jest nieziemskie piękno!
Oto wśród dzieci jak wśród lilii
Chodzisz wszystkich z lekka czystością,
Ty wiesz im zwierzyć tajemnice ...
Lub gdy pierś niewia oddycha
Ty wiesz natchnienia błagać,
Ha dziecię swoje kolebka
W ubóstwie się wdzięczyć nie mogą ...
Lilka wniebo barwa różowa;
Wszystkie błądzą i biegają;
Odrywają się kolejno,
Jeden za drugi się chowa,
Tam ruch ale rozkład przemienia,
Blask przezrocznej jabłuszka ...
Co wzięte z słonowej kości.
O Maryjo! Twoja czystka
Jest uwarowania miłością

Twoje usta jak liść świeży ...
Twój cudny skrzydły zwierzy,

Ja za tobą nikomu myślą ... Hoda ...
Ty [illegible] Ty [illegible] dziewicy
Złoty dziewicy miłością Ojca —
Z arką błękitem obleczona —
Wśród lazurowej krainy
Dawna dziewicy Syberyjskiej Boga
Cudna arko Chwiebalny
Oczami skrzydłami obleczona —
Od przybycia Ubawienia —
Pod błogosławionym Jehowa ...
Świata Boga Jezusa ....

Maryja chwalebnie błogosławiona
Tyś odpad Arkor duchowa
Co przyniosłaś Ducha Boga

Nie wśród chłopa arka złota;
Twój zbawienia wielki lud nakłania
Jesteś wspaniała zaranie
Jakby apalowa wrota

Maryja Tyś Bramo zaświtała;
Boży [illegible] przez Ciebie!

Kiedy świata bryłka z dorzy,
Siedzący winnowe mikanie w [illegible]
Wtedy na błękitnej się kwiaty;
Jakby odwiedzają z pierwszej.

Pozwalają te aureole
Te się tysiącem pustaci,
Co odmienne w kadzidle koło,
Płyniesz w dwój odmienny drogi;
Kiedy z nich się da się [illegible]
Wolelie [illegible]

Najmilszej pory widmo kwiatu
[illegible] duszy bogaty Boga;
Niosą różnobarwne kwiaty —
Rwami z Edenskich ogrodów;
Mają tęczowe kraty;
Cudowne [illegible]

Drugi krąg w niebo dzwoni,
Srebrnym bryłka w ton błękitnej,
To dziewic dają w bicie.

133. Corso

Monsieur le Baron
Torlonia
Brugnier
par Vienne à Rome

[illegible] Madame Darius [illegible]

# WIDOK POMNIKA WZNIESIONEGO PRZEZ POLAKÓW

« KRÓLOWI WŁADYSŁAWOWI III Z JAGIELLONÓW I RYCERZOM POLSKIM POLEGŁYM POD WARNA

« **dnia 10 Listopada 1444 roku.**

« DYWIZYA POLSKA POD DOWÓDZTWEM WŁADYSŁAWA HRABIEGO ZAMOYSKIEGO

« dnia 3 Maja 1856 roku (*). »

« Budował i rył na kamieniu Stanisław Julian Hr. Ostroróg, kapitan 5go pułku ułanów polskich. »

. Niedaleko od Warny, gdzie dziś pusto, głucho,
Leżą pola bagniste, ciche, opuszczone,
A na nich cztery wieki dumne wznosząc czoła,
Poglądają poważnie — dwa kopce zielone.

Czarne morze oblewa brzegi téj równiny,
Słychać niekiedy z dala głuchy jęk bałwanów,
Na wschód Warna swe baszty wznosi z półksiężycem,
Na zachód w mglistéj dali czarny szczyt Bałkanów.

A w łonie tych dwóch kopców, zdala od Ojczyzny,
Spoczywa dzielna garstka — rycerzy Polaków,
Którzy w obronie Krzyża z królem swym polegli,
Krzyża — który był zawsze godłem dla naszych Rodaków.

Cztery wieki minęły od pamiętnéj bitwy,
Gdy dziwnym zbiegiem losów, obok mogił dawnych,
Stanął hufiec Polaków z Zamoyskim na czele,
Jak gdyby uczcić pamięć przodków swoich sławnych

I wdowim groszem garstki żołnierzy, tułaczy,
Stanął pomnik na kopcu Warneńskiéj mogiły,
Który swą siwą głowę wznosząc, jakby woła:
Sprawiedliwy Stwórco, aby losy Polski się zmieniły!

I wrogi co zdradziecko drapieżnemi szpony,
Rozdarli nam Ojczyznę, sądząc że zabiją
Myśl, serca, imię Polski — mają dowód nowy,
W pomniku Legii naszéj — że Polacy żyją!...

Paryż, dnia 3 Stycznia 1857 roku.

S. J. Ostroróg.

(*) Napisy cudzysłowem oznaczone, wyryte są w języku Polskim i łacińskim na czterech stronach obelisku.

Paryż. — W drukarni L. MARTINET, przy ulicy Mignon, 2

Karta z albumu nie zszytego jeszcze

W. T.

Która godzina i kto trzyma straże
Która godzina na światów zegarze?
Ta biła taka – co nie biła jeszcze
Odkąd zegary i chodzą i biją.
Przepowiedziana przez natchnienia wieszcze
Godzina życia – żyją! żyją! żyją!...
I gdy z godziną oną się oblicza
Sztandar Chrystusów podniosą przed dziczą
I dźwigną słowo Boże śród otchłani.
Która godzina na zegarze świata?
A ta wybiła co niewolę kończy.
W której brat poczci we krwi własnej brata,
I krew ofiarną dla ziemi wyrączy.
Która godzina?– biła mówić biła
W których się rodzi w sercach boża siła.
Godzina wielkich, ostatnich zapałów
Godzina w dziejach dopełnienia czasów
Która godzina na świata zegarze?
Ta w której się krzywdy dopełniła miara
A za świętości zastawia się wiara
Godzina wielka, gdzie Bóg rozbrojone
Przeciw przemocy, bierze pod obronę
Godzina której policzyć nie umie–

Ani samolub, ni grzeszny, ni dumny.
Którą pojmuje naród w swem rozumie
I człowiek prosty – a w Panie rozumny.
Która godzina? ta której potrzeba,
Aby wejść w siebie cicho i pokornie
Więc i niezmarnić wielkiey łaski nieba
I z prądem dziejów iść orężno, kornie.
Owo godzina Pańskiey obietnicy
I pracownicy tej Pańskiey winnicy;
W zgodzie się mają stawić do roboty
I dźwignąć stare Machabeja młoty.
Gołębim sercem i mądrością węży
I z chwałą Boga i z chwałą oręży
Stanąć jak Mojżesz na tej równej ziemi
Między obcemi i między Swojemi...
– Taka godzina na zegarze świata
Sześćdziesiątego i trzeciego lata
Biła dla wiary w onej ziemi Piasta
I naród z niebem sojusz znów odnowił
Pokorny w sercu znowu z niebem zrasta
I będzie znowu o sobie stanowił
Nie własną wolą – ale Bożą wolą
Bożym pragnieniem i mądrości solą –

## POEZYA.

Nim zdamy obszerniejszy rachunek z *Obrazów z Życia i z Podróży*, nowych poezyi autora *Pieśni Janusza* i *Pieśni o Ziemi Naszéj*, udzielamy naszym czytelnikom wiersza którym poeta zamyka swą xiążkę.

**X.**

« Ból się nie śni!
Łzy i pieśni. »

Jako świat stary, narody dzierżą :
Pieśń jest dziecięciem natchnienia ;
A od kolebki ludzie w to wierzą,
Że łza opływa cierpienia.

Lecz kędy życie cierpień nie zmieści,
Cierpienie w pieśń się przelewa ;
Wieszcze natchnienia rodzą boleści,
I co ma płakać, to śpiewa!

Niechaj więc lecą, kędy łzy padły,
Te pieśni nasze w czas Boży,
Smutnego czoła, twarzy pobladłéj,
Piosnka się nasza nie strwoży.

My do boleści duszą przymarli,
I serce z nią się tak zlało,
Iż, gdyby boleść z serca wydarli,
Toby żywota nie stało.....

Bo gdyśmy z Bogiem jedynie sami,
To już nie wiedzieć bez mała,
Czy *łza* jest pieśnią, czy *pieśni* łzami,
Tak się *łza* z *pieśnią* już zlała.

Niechaj więc razem przed Wami staną,
Niech Was owioną westchnieniem ;
Pieśń ma, jak Naród, twarz zapłakaną,
A Naród mówi — milczeni[illegible]—

*Posła*

pociągnął na granicę Krakowską. W Warsz[illegible]
z 2 na 3 Marca wiele aresztowań nastąpiło.

— *Le Constitutionnel* z 16 b. m. donosi, że na Białéj Rusi, w Gubernii Mihilewskiéj między chłopami panuje wzburzenie podobne do galicyjskiego i że zaszły sceny takież same jak w Tarnowskiém. Tenże dziennik pisze, iż w jedném z miast białoruskich, oficerowie opuszczając garnizon podochociwszy się na pożegnanie, wznosili toasty liberalne i bardzo nie przychylne osobiście Mikołajowi. Rząd dowiedziawszy się o tém, kazał aresztować delikwentów, z których wielu już zostało zdegradowanych na prostych żołnierzy.

— *Le Journal des Débats* z 16 b. m. — Piszą z Pizy (W. Xięztwo Toskańskie) iż mieszkańcy tego miasta dowiedziawszy się że w mury ich przybył Arcyxiąże Ferdynand Estski, były Wielkorządca Galicyi, w czasie mordów, zebrali się tłumnie dla dania mu szarywarów (dla wygwizdania). Wojsko rozpędziło tłumy, lecz potrafiono podłożyć pod dom jego racę, któréj wybuch jeśli domu nie obalił, to sprawił takie wstrząśnienie, iż wszystkie zeń powypadały okna.

— *Gazeta Akwizgrańska*, z Krakowa 12 Lutego.— Pomimo wszystkich zaprzeczeń czynionych po gazetach krajowych i zagranicznych, (niewiadomo w jakim celu) że wojsk rossyjskich nie ma w okolicach Krakowa, wojska wszakże te są liczne i rozłożone są wskróś granicy pruskiéj aż do Baltyku. Mówią że mają na celu utrzymanie w obowiązku chłopów którzy odmawiają robienia pańszczyzny. Wiadomo jest (jak utrzymują) że liczne bandy chłopów z Galicyi przeszły granicę królestwa, dla szerzenia rozruchów w tym kraju.

---

Dnia 23 b. m., w przyszły wtorek, odbędzie się w kościele Śgo Rocha, o godzinie 10éj żałobne nabożeństwo za duszę ś. p. Hrabiny Platerowéj, zmarłéj w Wilnie z 14 na 15 Stycznia b. r., na które synowie nieboszczki, Władysław i Cezary Platerowie, znajdujący się na wygnaniu, ziomków swych zapraszają.

---

W dzień Zwiastowania, 25go b[illegible]j. w przyszły czwartek, o godzinie 10téj, o[illegible]wieszeni Obrazu Matki

# Majowy wschód słońca
## na ukraińskim Stepie

Świta ranek wiosenny – Słońce z za Kurhanów
Dobroczynnem wejrzeniem pozdrawia przyrodę.
Kwitną gaje, a kłosy rozbujałych łanów
Wonny wiatrzyk podmuchem faluje jak wodę.

Śnieżny tuman już ściąga swe festony mgliste
I odsłania powoli krasne morze kwiatów.
Step płonie barw tysiącem – Dniepru nurty szkliste,
Błyszczą modrą przepaską, na tem tle szkarłatów.

Między stepem a łanem jezioro rozlane,
Niby srebrne zwierciadło w ramach szmaragdowych
Błękitem i farbami wiosny malowane,
Skrzy się i mieni drganiem blasków coraz nowych.

Stepowych ptaków roje krążą tak, jak chmurki.
W gajach gwiżdżą wilgi i turkawki jęczą –
Dzwonek hymn swój dzwoni – wabią się przepiórki.
W chmurach mewą żurawie – W kwiatach przejółki brzęczą.

Każdy śpiewak skrzydlaty swoją nutę dzwoni.
Te jednak różne tonem i dźwiękami głosy,
Jak brzmienia arf Eolskich, strojami harmonji,
Niby chorał stworzenia wznoszą się w niebiosy

O. Ziemio Ukraińska, wspomnień moich raju
Do którego wciąż dusza ucieka stęskniona....
Czy odetchnie znów kiedy, o mój drogi Kraju?
Wonią twojego stepu moja pierś spragniona.

A. Bończa Kutkowski

d. 29go Lipca 1861. Vichy

Byłem świadkiem wczoray Toty:
Vichy całe oświecone
A mężczyzni czy Kobiety
Jak do Balu postroione

* * *

Ostatnia to bo Niedziela
Cesarskiego tu pobytu!
Każdy by chciał o niewiela,
Nieba mogiąć czcić do syta..

* * *

Bo Go wybrał z własney woli
Więc i całą Duszą kocha..
I wcale się niemożeli
Że niechętnych brzydzi trocha

* * *

Z dwóch Linii Ród Barbonów!
Zdala na to patrzy z wstrętem!
Drwi z nich większe z ich salonów!
Wstęp im w wuki — już zamknięte,

* * *

Ludu szczęście

Do Leduchowskiego wiersz Franciszka
Trzcińskiego z Wichy 1861.

Tak mi wierzaj jak zawiszy
Że te wody sławne wichy
W których człek się ciągle pluszcze
A Knot których nie wyłuszcze;
Tak ich wiele na karb Boży
Nagłosili tu doktorzy
By dać spis ich, lba nie smaże
Niech wyręczą aptekarze
Smakiem wszakże cię zatrudnić,
Pijąc w ustach masz paskudnie
A dzban musisz wlać do flaków
Nie uleczy to Polaków
Kordjałów nam potrzeba
Rodzinnego spożyć chleba
Powietrzem odetchnąć polskim
Z Carem rozstać się Mągolskim
A z krynicy wodę czystą
Ta uzdrowi to Ojczystą

Lecz gdy tego dobić trudno
Gdy dnie nocy trawim nudno
I od swojch odłączeni
Toż człek życie mało ceni
Gdy do tego słabną siły
Przyznaj koniec był by miły.
Nie skarżę się na cierpienia
Żalu w sercu nie masz cienia
To com zrobił mam za święte
A wyroki nie pojęte
Co mnie w poczet zapisały
Abym w sferze chociaż mały
Był przykładem jak jest wielu
Błogosławię przyjacielu
Niech się z biedy wróg najgrawa
Jemu hańba a nam sława
I ten przecież co dziś dusi
Nie uniknie umrzeć musi.
Jemu rzuci świat przekleństwo
Nam cześć przyzna za męczeństwo

Zawszem marzył zdrowy chory
Dulce pro patria mori...

„Do moich dziewczynek"

wiersz napisany przez Narcyzę Żmichowską

Dziewczynki moje, wy się śpieszycie —
Każda z was myśli, że dalsze życie
Oddać jej musi jak płatnik wierny,
Ze skarbów świata procent niezmierny.
A starcy na to kiwają głową,
Dla starców szczęście, to kłamstwa słowo!
Lecz ja wam powiem, jest szczęście przecie,
Jest nawet wiele szczęścia na świecie.
Szczęściem są wasze lata niewinne,
W pół młodociane a w pół dziecinne;
Bez doświadczenia lecz bez kłopotów,
Czy chleb powszedni na jutro gotów?
Czy w zdrojach uciech nie wyschła woda?
Czy do wieczora wytrwa pogoda?
Błogosławione pierwsze dni wiosny!
Błogosławionyś wieku radośny!
Słowik ci kwili, wonieją drzewa,
O tobie Bogdan poeta śpiewa:
„Żeś sen na kwiatach, żeś sen nasz złoty,
Żeś ideałem wiary i cnoty."
Lecz od tych marzeń, od tej swobody,
Jest większe szczęście, o wieku młody!
Jest większe szczęście — jest głos ponętny,
Głos cichy, miękki a nie namiętny,
Głos, co tak szczerze, jak Bogu w niebie,
Wymodli kiedyś: „Ja kocham ciebie."
A niż głos taki, niż ta zyskana,
Większem jest szczęściem miłość doznana.
Gdy własne serce silniej uderzy,
Gdy czuje, że mu cieplej i szerzej,
Że się w niem jakby ze snu zbudziły
Nowe zdolności i nowe siły...
A większem szczęściem od tej miłości,
Jest wielkie szczęście ludu całego:
Prawo Chrystusa w rzeczywistości;
Ze słowem Bożem, chleb dla każdego;
Z życiem na ziemi, miejsce wśród tłumu;
Ze światłem słońca, światło rozumu;
Z pamięcią przodków win odpuszczenie,
I z pracą wszystkich — wszystkich zbawienie!
Dziewczynki moje! niech każda wierzy,
Że jej się takie szczęście należy;
Niech za niem goni, niechaj go szuka;

Piękność, cierpienie, radość, nauka,
To w pomoc tylko danem wam było,
Aby się takie szczęście ziściło.

Wypis d. 11 Stycznia 1877.
dla Bożki.

Arystotel i Cicero, po nich Schopenhauer postawili twierdzenie
że geniusz każdy mniej lub więcej skłania się do melancholii
sprawdza się to i na Grottgerze.

Pieśn poranna

# Pieśń Poranna.

Kiedy ranne wstają zorze;
Tobie, Ziemia, Tobie morze,
Tobie śpiewa żywioł wszelki:
Bądź pochwalon, Boże wielki!

A człowiek, który bez miary,
Obsypany Twemi dary,
Coś go stworzył i ocalił,
A iakżeby Cię nie chwalił?
Ledwie oczy przetrzeć zdołam,
Wnet do mego Pana wołam,
Do mego Pana na Niebie;
I szukam Go koło siebie.

Wielu snem śmierci popadli,
Co się wczoray spać układli,
My się jeszcze obudzili,
Byśmy Cię Boże, chwalili.

# Pieśń Wieczorna.

Wszystkie nasze dzienne sprawy,
Przyjm litośnie, Boże prawy,
A gdy będziem zasypiali,
Niech Cię nawet sen nasz chwali.

Twoje oczy obrócone
Dzień i noc patrzą w tę stronę,
Gdzie niedołężność człowieka
Twojego ratunku czeka.

Odwracay zgubne przygody,
Od wszelakiey broń nas szkody,
Miey nas wiecznie w Twojey pieczy,
Stróżu i Sędzio człowieczy.

Karpiński

Kto się w opiekę poda Panu swemu,
A całem prawie sercem ufa Jemu,
Śmiele rzec może, mam obrońcę Boga
Nie przyjdzie na mnie żadna straszna trwo=ga,
Ciebie On z łowczych obierzy wyzuie,
Jw zaraźliwem powietrzu ratuje,

W cieniu swych skrzydeł zachowa cię wie-
Pod Jego pióry ulężesz bezpiecznie, czuie
Stateczność Jego, tarcz i puklerz mocny,
Za którym stojąc, na żaden strach nocny,
Na żadną trwogę, ani dbay na strzały
Któremi sieje przygoda w dzień biały.
Z tąd wiele ciebie tysiąc głów polęże,
Z tąd drugi tysiąc ciebie niedosięże;
Miecz nieuchronny, aty przed się swemi
Oczyma uyrzysz pomstę nad grzesznemi.
Jżeś rzekł Panu: Tyś nadzieja moja,
Jż Bóg naywyższy jest ucieczka twoja,
Niedostąpi cię żadna zła przygoda,
Ani się znaydzie w domu twoim szkoda.
Aniołom swoim każe cię pilnować
Gdzie tylko stąpisz, którzy cię piastować
Na rękach będą, abyś idąc drogą,
Na ostry kamień nieugodził nogą.
Będziesz bezpiecznie po zmijach gniewliwych
J po padalcach deptał niecierpliwych.

Na twa srogiego bez obrazy wsiędziesz,
I na ogromnym smoku jeździć będziesz.
Słuchay co mowi Pan: kto mię miłuje;
przeciwko mnie
A w mym zakonie szczerze postępuje
Ja go też także w każdą iego trwogę
Nie zapamiętam i owszem wspomogę;
Głos iego u mnie nie będzie wzgardzony
Ja z nim w przygodzie, od mnie obrony
Niech będzie pewien, pewien i zacności,
I lat sędziwych, i mey życzliwości. —

Boże w dobroci nigdy nieprzebrany.
Żadnym językiem niewypowiedziany
Ty jesteś godzien wszelakiey miłości;
Poszanowania, chwały, uczciwości.
Ciebie czczę, pragnę, i ważę, samego
Nad wszystkie dobro. Tyś jest serca mego
Naywiększe dobro. Tyś w naywiększey cenie
Sam jeden u mnie nad wszystkie stworzenie;

Choćbyś mię nigdy za grzechy, móy Panie,
Niekarał, przecież żałowałbym za nie;
A żałowałbym dla tego samego,
Żem Cię obraził Pana tak dobrego.
Więc o móy Boże i teraz żałuię
Dla tego że Cię na wszystko miłuię;
Jto że siebie statecznie stanowię,
Że grzechów moich więcey nie ponowię,
Mam mocną wolą spowiadać się szczerze
I wiernie z Tobą zachować przymierze;
Co gdy uczynię, spodziewam się Ciebie:
Widzieć z radością i żyć z Tobą w Niebie.
O Boże dobry, Boże litościwy,
Racz być mey duszy nędzney miłościwy:
Jakoś ją stworzył, tak i do zbawienia
Dodaj pomocy, broń od potępienia.

# Bolesław.

Jeszcze Bolesław był małem dziecięciem,
Już czuł w sobie żądzę sławy,
Bo gdy Sieciecha za Czechów wtargnięciem,
Król wysyłał na Morawy,
Młodziuchny książę widząc szyki zbroyne
Jął prośby swoje przekładać,
Niech i ja, Oycze, rzekł idę na woynę,
Niech się uczę szablą władać;

Rozżewnion Oyciec tą dziecka ochotą,
Hełmem okrywa mu skronie,
Daie mu tarczę, miecz i zbroję złotą,
I mówi: w kraju obronie.
Użyj iedynie tych znamion rycerza,
Niech służą chwale nie dumie;
Chętnie Lud temu berło swe powierza
Kto orężem władać umie.

Mały Bolesław radością wzruszony,
W czernice laury zaczął zrywać;
Cały walkom poświęcony,
Służąc, uczył się jak miał rozkazywać.

Wre w nim ochota gdy trąba bóy głosi;
Naprzód się szyków wydziera;
Jeździ na czaty, głód i zimno znosi,
I po trudach siły nabiera

Młode swe lata zwycięstwami liczył
Ruś i Pomorzan zhołdował,
A gdy po Oycu berło odziedziczył,
Henryk co w Niemczech panował,

Pewien że tłumem najętych orszaków,
Zatrwoży dzielnych Polaków,
Nieznając jak nam ohydną zniewaga
Od Polski hołdu wymaga;

Ja mam hołdować? Bolesław zawoła;
Ja z cierpice taką zniewagę?
Nie zniży Polak przed obcymi czoła;
Póki ma oręż, odwagę!

Ach! stokroć w pośród krwawego zawodu,
Koronę, życie utracę
Niżeli z cierpię niesławę Narodu;
J podły haracz zapłacę.

Blisko Wrocławia bóy się krwawy wszczy-
Grzmią w powietrzu trąb odgłosy, na;
Uderza książę, w pień Niemców wycie-
Poległy trupów ich stosy. na

Tłum psów żarłocznych skrwawione
Okropnie wyjąć rozrywa, szczątki,
A Lud to miejsce dla srogiey pamiątki,
Psiem polem dotąd nazywa. — —

Julian Ursyn Niemcewicz.

A czy znasz ty bracie młody,
Te pokrewne twoje rody?
Tych Gorali i Litwinów,
I Żmudz świętą i Rusinów.
A czy znasz ty bracie młody,
Twoie Ziemie twoje wody?
Z czego słyną, kędy giną,
W iakim kraju i Dunaju?
A czy znasz ty bracie młody,
Twoiey ziemi buyne płody?
Twe kurhany i mogiły,
I twe dzieje, co się śmiły?
A czy wiesz ty, co w nich leży?
O nie zawsze, o nie wszędzie,
Młody orle tak Ci będzie,
Jako dzieciay przy macierzy!
Trzeba będzie ważyć, służyć,
Milczeć, cierpieć i wojować,
I nie jedno miłe zburzyć,
A inaczey odbudować.....

Kto tam zgadnie gdzie osiędziesz,
Jaką wodą w świat popłyniesz;
W którey stronie walczyć będziesz,
I od czyiey broni zginiesz?....

Wyleć ptakiem z tego gniazda,
Miłać będzie taka jazda.
Spoyrzyć z góry na twe ziemie,
I rodzinne twoje plemie....

Wyleć, wyleć orle młody!
Po nad ziemię, po nad wody,
Z myślą, z pieśnią, wyleć społem!
Potocz młodą duszę kołem!

Wyleć śmiało i wysoko,
I odetchnij w świat szeroko!
Obleć ziemię skrzydłem gońca!
Opatrz wszystko okiem słońca!

Bo tych twoich borów szumy,
I tych łanów złote kłosy,
I tych ludów śpiewne dumy,
I wód fale, i Niebiosy, —

Grają jedną pieśnią zgodną.
Jak Bóg, wielką i swobodną!
Pieśnią którey nie niestłumi!
Temu tylko zrozumiałą
Kto zrósł z ziemią duszą całą,
Kto za kray ten zginąć umie....

Pol

Boże szto Polszy prez nieśmietny wie-
ki
Dau cześć i chwału, ściaroh ad nie-
woli,
A nie žaleuszy atcouskoj apieki
[illegible]
Żeréd ałtary malitwu prynosim
Wolnu atczyznu waraci nam
[illegible]

* * *

Sy pažaleuszy jaje u złoj pryho-
dzie,
Nia raz pabici uraha dau siłu,
[illegible]
Dabawiu chwału choć paszła u
mahiłu.

Boże, Katory ułaść karanawanych –
Maulau bylinku, – słomisz u k[illegible]
sudzie,
[illegible]
Daj nam nadzieju szto [illegible]
[illegible]

\# \# \#

Wiarnie jej świetność staruju – jak
była,
Daj uradżaj na radnieńkoj mieży,
Sztob u [illegible] szczaśliwa [illegible]
[illegible]

\# \# \#

Ty [illegible] Dziewa
Ładyna maci prapaszczaho rodu,
Litwy i Rusi można karalewa
[illegible]
swobodu..

U Żurawicach, Barunach, Maskali
Siebie nas siłoj u kazionszczyzni
skuli;
Spraw szłob at szyzmy Ty i my
atitali,
Spraw, kalib z Polszej Unju wiac
nuli!
Pered altary malitwu przynosim
Wolnu atczyznu waraci nam
prosim!

chodimno my dane brate, w orle bite pote, na wysoku mohyłu
na skyroku Dołynu

Tam pobaczym – tam zapłaczem – z wiłły z hołowym na bi nu ukrainu
Bi! Bohdane bohdane, nowy ukrainśky hetmane – (a)
czoho ty tak dowho zamorały, we czornych dumkach chodysz
czomu do nas ne howorysz
Smiło ne spohlanesz, smito ne spohlanesz, na bidny Myr ukrainu –
czomu ne spohlanesz, na hotowu do bita matku Dnistru –
Tam moskali wsiuda, ipiut i hulajut –
Ukhpłanu haymyła, myr utyskuje – kimecheki rabuje i tatarva kara wyprawlajut –
Aty, hdeś dałeko, we czornych dumkach chodysz
donas ne howorysz – nasz wsiuda bez tatania –
Buszujut wnas neproszani hosti – hości moskalyska –
Nedwe dwom nie pozwoczuwały, stara matir zrabowały – (b)
ne dwoma z sobom, cało myła porwały (c)
A ty, hdeś dałeko, we czornych dumkach chodysz
donas ne howorysz, – nasz wsiuda bez tatania –
Czy ne baczysz batku, hde moskali nocziujut
we wszystim poli weczera hotujut,
Po taborach chodiat –
Myty w stozach za wereńky wodiat
A ty, hdeś dałeko, we czornych dumkach chodysz
donas ne howorysz, nasz wsiuda bez tatania –
Sidłay mini chłopcy konia – konia woronoho –
a ia budiaju dla batka zahyky – syroho stanoho – (bo we zdamania obudzania)
Ne sidłay myty konia – konia woronoho –
wsiety ne mij myty – ia ne twoja motowoho –
pamniatcy myty – doky żywa buduu
tebe luby nezabudu
chowi w hirki nedoli
w tiażkij newoli – ach hirkiż wsiuda, nasz myty, bez tatania –
Dierżaw każe razom – tarazom znamy – nam perwi westy –
Dierżaw każe razom – tarazom znamy, woroha z Polszczy wygnały –
Tam posła budem – pid Katranom Brate, med wyno pyty
i Boha chwalyty

Teper każe razom tarazom znamy, i nam perwi westy –
Orłonomu Orłowi perwe, a Ryi hotowu zwesty –
z Bohdanom Cara koły ne wperło, to w Sibir zahnały –
wperło joho stara baba, tam jomu perwe po smerti dinci
Carowi za utu polszczu, Bali za humanśky tanu
Do Sibirśkoho joho Hnizda, jomu pexto szlach Carśky uwiła –
Nasze polszcza, wsiuda bude, ukrainśky wilny myr. Mamuśki mi każe kozakowy Łupan!
A z woronym koni hajtowanije wiste –

(a) my. Ludu zwracaja się do Bohdana Zenowicza
(b) mowi ludu do palaczy kurowiana
(c) do Sapiehy

# Do Jcka.

## O naszych czasach.

Co powiesz o tych czasach, mój uczony Jcku,
Ty, co możesz dać wyrok po akademicku?
Nieprawdaż, że w tem życiu pomyślność, czy bieda,
Jak zacznie napastować — nic jéj rady nieda?
Ty się cofasz — a ciebie wprzód ciągną koniecznie...
Może dla tego zawsze trzymałeś się wstecznie?
Tak ten, któremu trudność nastawia łeb smoczy,
Cofając się ostrożnie, łatwiéj ją przeskoczy.
Wreszcie czy zechcesz przebiedz, czy obejść ukosem,
W obfitości jak w biedzie, nic nieporadzisz z losem:
Albo cię nazbyt cukry, albo nadto pieprzy...
Czyliż na tobie dowód nie jest w tem najlepszy?
Żaledwie na polskiego wyszedłeś de Maistr'a,
Już spada na cię handel i ciężkie rejestra.
Nie tyleć pewno straszą liczby i ułamki,
Jak to, że się zajmują tem lada Abramki.
Prawda, że pijany wieniec jest z laurowych liści,
Ale gdy je sprzedajesz, więcej jest korzyści.
Choćbyś zaczął inaczej mimo popęd czasu,
Natura zawsze wilka pociągnie do lasu.
Nie gardź tem, co fortuna przynosi w przysmaku:
Szedłeś do Panteonu — oparłeś się w rynku.
Tu z przeszłości nic jeden przypomniawszy wzorek,
Uznasz, że dobry wieniec — jeszcze lepszy worek.
Mędrzec licząc ubóstwo za największą plagę,
Minerwę mierzy łokciem i kładzie na wagę.
Rzecz warta jest namysłu — patrzaj: oto Abramek,

Już ma i świetny tytuł i wspaniały zamek.
Jakkolwiek cię honory te puste niewabią,
Rad nie rad, będziesz musiał zostać kiedyś hrabią.
Wszystko to wam przychodzi bez wielkiego trudu,
Dla tego, że jesteście z wybranego ludu.
A więc sprzedawaj owoc, ziarno, czy kożenie,
Będziesz baron, lub hrabia — takie powżenie.
Naprożno byś się zechciał oddawać rozpaczy:
Baron, lub hrabia — skończyć niemożesz inaczej.
Mniemam, że pojmowałeś to z właściwej strony,
Ty zwłaszcza o mój Icku! jak człowiek uczony,
Co czerpał wiadomości w Arystotelesie,
Że musi ten wyskoczyć, kto do góry pnie się.
Niedarmo żarliwości miary dają znaki,
Ujęłeś dumne serca — nie plebs ladajaki.
Sypali im winaty z pism twych, jak z mozilzony,
Przeto słusznie ci udział w ich blaskach należy,
Stosownie do powagi i zasług i celu.
Potem, dziś jak w zbłąkanym niegdyś Izraelu,
Powtórzyła się wiara gorąca w Mamona,
Którą wzięły za hasło najpierwsze imiona.
W dziewicy, której przodek czcził niegdyś Molocha,
Hrabia zechce mieć żonę, książę się zakocha.
Może z tego wyniknie przez gorliwość w wierze,
Pożądane ze starym zakonem przymierze?
To pewna, że gdy kasta wyższa tak prowadzi,
Wszyscy ją naśladować i służyć wam radzi.
Już nam niemożna z wami w żadne iń zapasy,
Wszędzie macie pierwszeństwo — takie teraz czasy.
Gdy my tylko wzdychamy zostając na dole,
Dla was wszędzie jest przystęp i otwarte pole.

Zaiste samo niebo wciąż się o was stara:
Za rubla macie wolność, tytuł za talara.
Słusznie wstręt do przejażdżek mając ku Tobolsku,
Możecie nawet wcale nieumieć po polsku;
Zostańcie tylko wierni sobie do ostatka,
Każdy zamiar wam pójdzie pomyślnie jak z płatka.
Napróżno my badamy z sumieniem Cenzora,
Starożytne klassyki i humanjora,
Cycerona, lub później odkrytego Fedrę,
Ty tylko zechciej — kantor weźmiesz i katedrę.
Co więcej — tu zazdrością serce moje ranne —
Jeżeli sobie życzysz, masz w dodatku pannę.
Do księżniczki zamkniętej dawniej na wrzeciądze,
Drzwi będą ci otworem — skoro masz pieniądze.
Nieżemy się, idź śmiało, stawaj do kobierca,
Jesteś pewny jej ręki — jeżeli nie serca.
Ach, gdy trzymają z wami już i nasze panie,
Co tylko zamyślicie, zadość się wam stanie,
Gdyż wiadomo, że światem tym rządzą kobiety...
One to snać odkryły w was takie zalety,
Że pominę talenta i brzęczące krocie,
O jakich my niewiemy nic — w naszej prostocie.
Ukarani za naszą ciemność nieudolną,
Niech nam przynajmniej będzie zazdrościć wam wolno.
Nic to wam nieprzeszkodzi w tej rzeczy postawie,
Rozkazywać fortunie, miłości i sławie.
Płyń więc uczony Icku szczęśliwie w twej łódce,
Tam, gdzie tak trudno przybić — a ty staniesz wkrótce.
Nieżądam cząstki zysków twoich, lub komfortu,
Czekających cię skoro zawiniesz do portu,

Lecz gdy w akademickiem rozsiądziesz się krześle,
Które tobie misterni zbudowali cieśle,
Zaklinam cię na dawną Babilońską wieżę,
Zaświadcz w uczonem kole, że do was należę.
Na tem cię żegnam — pewny, że dzięki tym czasom,
Zajdziesz dalej niż wiodą Gradus ad Parnassum.

Kricjas.

# Do Warszawy.

1. marca 1861.

Warszawa krzyk wydała! Bracia czyż nie pęka
Wam serce, wielkich uczuć potokiem wezbrane?
– Nie morduj! krzykła wrogom i przed Bogiem klęka,
Wskazując na swe szaty, po ziemi tarzane.
Pod baldakimem orła białego z pogonią
Stała śmiało! aż zdumiał się moskal pod bronią;
Szczękiem bagnetów, szabel i zabójczych gwarów,
głuszący skargę polską „wśród dymu pożarów.“ –
Warszawa głos wydała! Jakiż ból niewoli
Ścisnął pierś téj królewskiéj, dumnéj niewolnicy,
Kiedy aż płaszcz zrzuciła i klęknąwszy w ulicy,
Pokazała na serce i rzekła – że boli! –
Dzisiaj wiedzą, że cierpi! – od świata do świata
Blask jéj odwagi widny, jak słońca spojrzenie;
Ze wszech stron wierne syny ślą jéj pozdrowienie,
Które w wspólném uczuciu całą polskę zbrata.
Ustraszył się zaborca i Polski i Litwy!
Lecz jego strach krwią na nas opada – niestety!
Dopiero ujrzał nasze pieśni i modlitwy,
A już na łzę i pacierz wydobył bagnety!
Warszawo! masz łzę w oku, lecz zachwyt na czole;

Bo ci, których wróg zabił, nie umarli Tobie –
Ich krew to Boży zasiew na ojczyste pole –
Sprawiedliwość i wolność wzrosną na ich grobie.
Wstajem więc mężni z mogił; bo śród chmur boleści
Serce nowego życia wre dumą radosną;
Bo kraj Imię Ojczyzny znów wymówił głośno,
Bo na polskiej ziemicy brzmiały głosy cześci
I miłości ojczyzny z nadziemską rozkoszą!
Więc nawet śród żałoby jasny punkt widnieje
Buja skrzydłem nad nami, w obłokach się chwieje,
Jako orzeł i pogoń co nad tłum się wznoszą!
W trzydzieści lat tęsknoty, lud odzian żałobą,
Wpatrzony w niebo łaski, czekający rosy....
Gdy skrzydła białych orłów posłyszał nad sobą,
Upadł na twarz przed niemi z okrzykiem w niebiosy.
Lecz wzniosłszy wzrok na wroga – i łzy nie uronił!
Bezbronny – a bohater! pierwszy w dziejach świata
Przeciw bagnetom stawił wielką duszę swoją,
A innej broni niemiał – nawet pierś odsłonił....
I cierpliwy, wciąż naprzód szedł pod noże kata,
Zdziwionego tą świętą, nieznaną mu zbroją

Milczenia i boleści - zawistych w przestrzeni,
Których blask nowem życiem polskę
rozzieleni: —

W. Imościemu Bohdanowi Zalewskiemu.

# Drezdeński toast.

## (Sewerynowi Goszczyńskiemu).

Błogo Polsce! — bo w jej progi
po czterdziestu latach wraca
wieszcz — wygnaniec. — Sam ubogi,
lecz skarbami kraj wzbogaca:
Skarby wiedzy, czynów, cnoty,
i miłości i ofiary,
duch poświęceń a prostoty,
to są naszych wieszczów dary.
Z pełnych serc cześć Ci składamy.
Więc kielichem pełnym piję;
bo Ojczyzna nasza żyje;
kiedy takich wieszczów mamy.
Hej! Batku nasz! A tamanie!
Prowadź nas na Ukrainę.
Odbudujem tę ruinę.
Z gruzów nowy gmach powstanie
Daj nam ujrzeć te zamczyska,
gdzie Żmij wieszczy duch królowa.
W niebo wzrosną te zwaliska,
jak Ksiądz Marek prorokował.
Wrócim jeszcze! wrócim jeszcze!
Fenix rośnie już w popiele.
Przodem weterani — wieszcze.
Ty z Bohdanem nam na czele.
I polskiego ducha wodze.....
Razem Bogu chwałę damy.
A w powroźnej naszej drodze,
Europie zaśpiewamy:
Katów dłoń nam głowa nie ścięła.
Patrzcie! Polska nie zginęła. —

21° Kwietnia
187[illegible]

# Do Emigracii

## Improwizacia dnia 17 Grudnia 1860 r

Bracia moi w obcej ziemi!
O pielgrzymów rzeszo biała!
Jam się z wami, jak z dawnemi
Przyjaciołmi powitała.

Chociaż kraje nas dzieliły,
I [illegible] krwawe pole,
I [illegible] mogiły,
Jam gościła w waszem [illegible].

Bo spocta [illegible]
Wszystko widzi w snach wróżbity
Chociaż sam [illegible]
Nosi pierścień [illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Choć dzieliły nas przestrzenie,
Tam słuchała zachwycona . . . .
Każdą skargę i westchnienie,
Co wydarły wam się z łona.

Tam [illegible] przez [illegible]
Nim się [illegible] w [illegible] znaki;
Bo westchnienia są jak ptaki,
Wszystkie lecą w [illegible] pieśni.

Duch mój wziął podróżną trzcinę,
Z nas zgliszczowych [illegible] dymów
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

W [illegible] [illegible], [illegible] [illegible],
[illegible] [illegible] i nas [illegible]
[illegible] . . . [illegible] [illegible]
W [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible]

Przez trzy światy szłam jak Dante
Z wychodźcami przez trzy światy.

Niegdyś weszliście tułacze
A jakiś przód mroczny, [illegible];
Ten [illegible] są [illegible];
Ten najpierwszy za rozpacz;
Świat to [illegible] [illegible].

Wraz tam cały był [illegible],
[illegible] gasło... [illegible] za [illegible]
[illegible], jak [illegible] za [illegible]

A tam prosto w zachód słońca
[illegible] mgłą zachodu
Szedł [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible].
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

Na ostatnie wyszli wzgórze
I ostatni raz spójrzeli
Na krainę, co za niemi
Wyciągała drżąc ramiona
Na śniegi luby, co się tlenie
Jak roślinność [illegible],

Na cmentarzów [illegible] [illegible]
Pełen krzyżów [illegible] [illegible];

Ludy w koło przeciągały —
Nikt nie spójrzał na tułaczy
O mój Boże! Cóż to znaczy
Świat — że się nas wyparł cały?

Po czém myśmy tam stąpali
Czy po lądzie, czy po fali
Nawet pieśń tego nie zgadnie.
W wiecznem byliśmy rozdrożu —
Grunt nam się obsuwał zdradnie
Jak na zmarzłem nagle morzu

W mroku znikłéj, o bocianie!
Tylko czasem, szumy skrzydeł
Kierowały wędrowanie.
Często błyskał kraj mamideł:
W gorączkowych złudach wiary,
W mgłach zwodniczych wyobraźni,
Jako Arab wśród Sahary
Widzieliśmy najwyraźniej
Na dalekim widnokresie
Polskie stawy, a przy stawie
Przechodziły się żórawie.
I kmieć rąbać drzewo w lesie

Więc podróżyć w pęd bicia...
Wciąż ta ziemia niedaleka
Lecz widnokrąg wciąż ucieka!

W końcu tylko [illegible] [illegible] [illegible].
Leć bocianie, leć [illegible]!
[illegible] [illegible] w obcej ziemi,
A [illegible] się [illegible].
[illegible] [illegible] [illegible], [illegible] z [illegible]

[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible],
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]!
[illegible] siły i [illegible],
Czy [illegible] stan się wreszczem:
[illegible]! [illegible]... A rozpacze
W obcej ziemi zostawili,
Ach na samą myśl tej chwili
Lutnia mi ze szczęścia płacze.

Bliska doba się odsłania
[illegible] [illegible] świat [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible],
A [illegible] [illegible] [illegible]!

Wnet gościniec ów bez końca,
Który wiódł was w obce strony,
[illegible] zakładem [illegible] [illegible]
[illegible] różowy [illegible] [illegible]
[illegible] stopy [illegible]
Za [illegible] [illegible] [illegible]

# Duma.

Nad Pilicą we wsi z Rogu,
Stoi dwoie młodych w progu;
Dziewcze ze łzą w oku wzdycha,
A młodzieniec mówi z cicha: ;:bis;

Próżne żale, próżne płacze;
Już ja ciebie niezobaczę.
Przed okienko, Zosiu, twoie
Niezajdą koniki moie.

Jak topole jakby trzciny
Cztery Ojciec mój miał syny;
Na Ojczyzny krzyk „do broni!"
Wszystkim kosy błysły w dłoni.

Pod Grochowem dwaj śpią w dole -
Trzeci od ran cierpi boli. —
A mnie Bóg życia przedłużył,
Żebym teraz wrogom służył.

Zostawiam ci, moja miła;
Chorągiewkę którąś szyła. -
Szablę pod Wawrem zdobytą,
W krwi najeźdźców nieraz zmytą.

Tu zostánie Kónik wróny,
Towarzysz mój ulubióny;
Pójdź do niego czasem zrana,
Niech nietaknie garszci siana.

A gdy twój mściany Wianek
Inny przyjedzie wziąść Kochanek:
Niech zapewni Zosiu ciebie,
Że jch użyje w potrzebie.

Nr. 14. Lwów, Niedziela dnia 4. Kwietnia 1886. Rok XVIII.

# SZCZUTEK

Prenumerata we Lwowie wynosi całorocznie 10 złr., półrocznie 5 złr., ćwierćrocznie 2 złr. 50 ct., miesięcznie 85 centów.

Numer pojedyńczy kosztuje 20 ct.

Dodatek zawiera łamigłówki, szarady, zadania szachowe i inseraty.

Inseraty drukują się za opłatą 6 ct. od wiersza drobnym drukiem w jednej szpalcie. Stronnica inseratowa zawiera cztery szpalty.

Inseraty przyjmują: Administracja „Szczutka“ w drukarni Pillera i Spółki.

W Wiedniu: G. L. Daube & Comp. Ig. Knoll I. Am Hof 5. Ajencja Haasenstein et Vogler. W Berlinie: Rudolf Mosse.

W Krakowie: C. k. konc. Biuro dzienników i ogłoszeń, w Sukiennicach.

**Szczutek** wychodzi od roku 1868.

Prenumerata zamiejscowa z przesyłką pocztową wynosi całorocznie 10 złr. półrocznie 5 złr., ćwierćrocznie 2 złr. 50 ct., miesięcznie 85 ct.,

W Wielkiem księztwie Poznańskiem 5 talarów.

We Francji, Szwajcarji i Włoszech całorocznie 21 franków

Prenumerować można w Administracji „Szczutka“ w drukarni Pillera i Spółki, we wszystkich księgarniach i ajencjach dzienników i we wszystkich urzędach pocztowych.

Reklamacyj nie opłaca się.

Listy przyjmuje się tylko opłacone.

Manuskryptów nie zwraca się.

PISMO SATYRYCZNO-POLITYCZNE.

## Dzisiejsza pieśń...

Ostatnia gwiazda pieśni już zamarła...
A każda z gwiazd tych oświecała szlaki,
Gdy burza dziejów drogi nam zatarła,
Gdy rzucał w przepaść grom nas wieloraki.
Pieśń na olbrzyma pasowała karła,
I był w narodzie wielki zachwyt taki,
Że każdy z czołem walczył uwieńczonem
I marł w tej wierze, jako jest miljonem.

Dziś jaka-ż nuta brzmi na naszych polach?
I jakie hymny budzą nam letargi?
Czy mistrze słowa w dumy aureolach
Z potężnej piersi leją święte skargi?
Czy jako balsam w narodowych bolach
Ciepła pociecha płynie im na wargi? —
Dziś w takt do nuty pogrzebowych dzwonów
Wielkiej tej pieśni patrzmy epigonów.

Ach, oto stoi rzesza nader liczna,
A z arf rozdartych grzmi pesymizm modny,
Jakaś poezja niby wulkaniczna,
Niby omdlała jak wędrowiec głodny;
Na niej jest maska zawsze satyryczna
I uśmiech chory, blady, nieswobodny —
I każdy spiewak huci po kolei
Pieśń tę bez wiary, chorał bez nadziei.

A więc niech dalej spiewa desperacko!
Kłamana rozpacz serc nam nie rozpali! —
My będziem dalej czcili pieśń tę lacką,
Starą tę lirę, co spoczęła w dali,
Gdy wysączyła całą krew sarmacką
I słowa, kute w złocie i we stali, —
Bo ztamtąd płynie to, co wnukom Lecha
Jest wybawieniem: — miłość i pociecha!

## Pyśmo do Chołma.

*Lieber Skotyna!*

*U nas je nowa kalamancja. Od Pobiedonoscewa pryszoł befel, aby skasowaty entweder „Słowo“ oder „Nowy Prołom“, żeby nacjonałytet mał jedne serce i jednu aber fajnu makulaturu. Aber nacjonałytet każe, że jeden je durnyj, a der andere maje bzika. und weiss du, lubeńko, szczo my uradyły po telegraficznom Potpourri z naszym hofratom Adolfom Dobrjańskim? My sobi po prostu zichen Knoten szczo weczera u Breitmajera i szczo weczera sagt der eine, że gudz je falszywy a druhy każe, że gudza ne ma. A my tymczasem popywajem sobi duszkom i pjuczy pywo, kryczym ciłym krużkom; Hoch Pobiedonoscew i oba zwei redaktory i wsi naszi kapacitety!*

*Skazał raz Szakespeare: Lublu taku kalamancju! — Becher in Becher to samo każe*

*Twij*

***Moczymordowycz.***

---

## Żarcik brodzki.

Że w Izbie brodzkiej Rosenstock
Zwyciężył Rosenblata —
Logiczny w tem natury krok,
Co dzierży losy świata.

Bo wątłym zawsze Rosenblat.
A każdy mógłby przysiądz.
Że Rosenstock jak wyda kwiat
To będzie „blatów“ tysiąc.

---

## Primaprili!

„Bismark skruchę rozpoczyna
Przekonacie się wnet sami:
Weźmie Polskę do Berlina.
By się zgodzić z Polakami!
Z reichs-kanclerzem będą nasi
*Ganz gemüthlich* piwo pili;
Tak więc złe się samo zgasi...“
*— Primaprili!*

„Budżet Austrji na tor gładki,
Wejdzie wkrótce; każdy zoczy,
Że umniejszą się podatki,
Rosa jeść przestanie oczy.
Wyżej uszu grosza będzie;
Wpłynie zaś on w jednej chwili
Deszczem złotym spłynie wszędzie
*— Primaprili!*

„Nawet inne zajdą zmiany;
Polak nagle rozum zyska
I nie będzie już zaspany,
Przy energji stanie zbliska.
Niezatrwożon żadnym trudem,
Szalę losów swych przechyli
Własną ręką, a nie cudem“...
*— Primaprili!*

---

## Z Rady państwa.

*A.* Czy wiesz ty, co tam T ü r c k nawygadywał na żydów i na rząd?

*B.* Wiem. Ale zato E n g e l stawał w obronie rządu.

*A.* Ot, widzisz, co to znaczy szczęście. I Turcy rządu nie zmogą, skoro Aniołowie stają w jego obronie.

---

## Wesołość w parlamencie.

*I ja gazety czytam czasem,*
*A w tych budzą me zajęcie*
*Słowa włożone za nawiasem,*
*Brzmiące: „(Wesołość w parlamencie)“.*

*Widać, zabawą tam nie gardzą...*
*Wybaczcie, że tak chmurzę czoło —*
*Lecz im wesoło tam i bardzo,*
*A nam znów bardzo niewesoło!*

Pesymista.

---

# FELJETON.

## LAUR.

Nie dziś to, nie wczoraj się działo.
(Młodzieńcze te lata się zową),
Gdym dostał raz w darze wspaniałą
Zieloną gałązkę laurową.

Matczyne mi dały ją ręce,
Więc dar to był drogi i miły.
I nieraz me myśli dziecięce
O lauru przyszłości roiły.

Szlachetne, podając z rąk ziele,
Pamiętam, jak rzekła mi matka:
— „Starannej opieki, trosk wiele
Wymaga roślina ta rzadka.

„Lecz trud się opłaca sowicie
I wzajem czem innem wzbogaca.
Gdy wzbudzi w gałązce tej życie
— Troskliwość i zapał i praca.

„Nim zimna mnie ziemia pogrzebie,
Nim z sobą się kiedyś rozstaniem.
Uwieńczyć pragnęłabym ciebie
Wawrzynem, co wzrósł twem staraniem.“

Nie rychło korzenie puściła
Gałązka mej matki, dar drogi:
Zmartwienia z nią miałem, oh, siła! —
I trudów rozlicznych i trwogi.

A kiedy nakoniec liść świeży
Wskrzeszoną ozdobił roślinę, —
Ofiara śmiertelnej grabieży,
Przestało bić serce matczyne.

Rzuciłem więc smutne pustkowie,
Gdzie szczęścia nic odtąd nie zbudzi,
I z mnóstwem trosk różnych na głowie
Do obcych musiałem iść ludzi.

Zabrałem laur matki ze sobą
Na ciemne i ciasne podstrysze
By skrywszy się z moją żałobą,
Rozpocząć tam życie wieść mnisze.

Lecz z pierwszej rozbudzon rozpaczy,
Poznałem wnet, czego potrzeba,
Poznałem raz pierwszy, co znaczy,
Zdobyty mozolnie kęs chleba.

Bez marzeń, bez pragnień, bez szału,
Mijały mi chwile sieroce:
Do celu zdążałem pomału,
Pracując dnie całe i noce.

I poszła gałązka wawrzynu
W niepamięć przez walki powszednie —
I nie miał kto rzec mi: — „O, synu
Dla czego ten laur twój tak blednie?“

A kiedy cel wreszcie był blisko,
Gdym rzucać podstrysze miał moje,
By zmienić to ciemne schronisko
Na jasne, przestronne pokoje, —

Laur biorąc, spostrzegłem, że ziele
Straciło życiową moc całą...
Ach, ono przez dni już tak wiele
Wilgoci; ni światła nie znało!

Przez długi czas złudna otucha
Szeptała, gdym dumał trwożliwie —
Że wskrześnie roślinka ta sucha.
Że znów ją rozbudzę, odżywię...

Lecz szkielet, choć słońca pieszczoty
Ożywcze dawały mu ciepło,
Urąga się z mojej tęsknoty
Łodygą na wieki już skrzepłą.

I nie wiem, czy zmarniał ów pączek,
Że pieczy doznawał zbyt małej,
Czy przez to, że nie ma już rączek,
Co czoło me ubrać nim chciały?

*Olirio*

[illegible]
[illegible]
Co przez [illegible]
[illegible]
Uroń, ach uroń łezkę choć jedną!
On tobie Polskę przypomni [illegible].

[illegible]
[illegible]
Tułać się muszą po obcej ziemi,
Póki nadziei blask nie zaświeci.

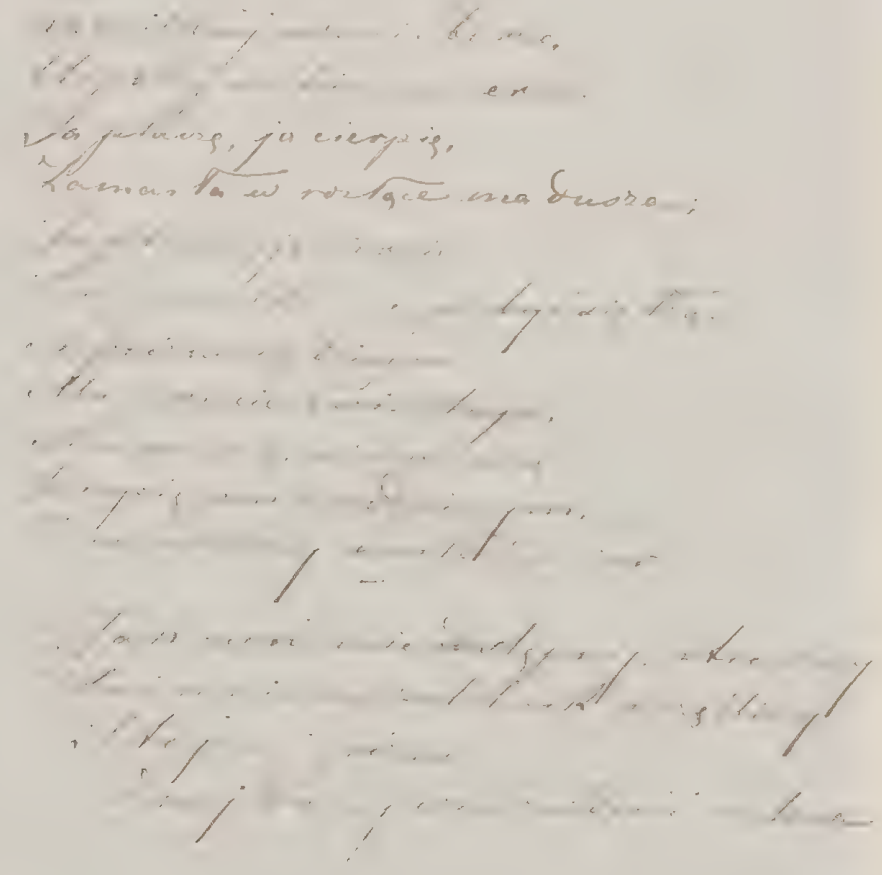
[illegible]
[illegible]

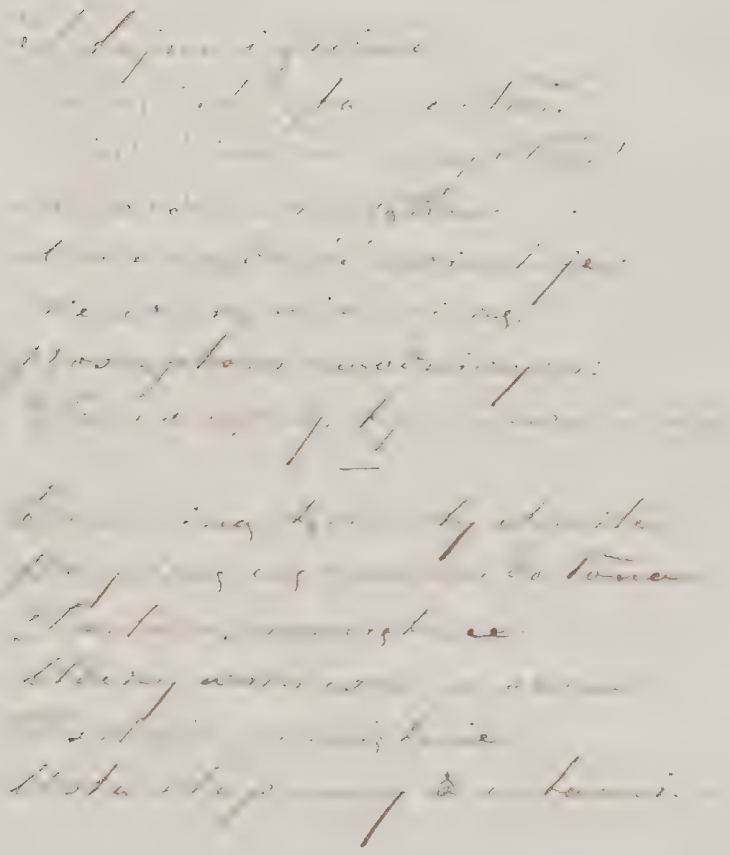
[illegible] się kiedy ujrzyć wydarzy
[illegible]
[illegible]
W którego wnętrzach ciągle się żarzy
[illegible] sobie, tak samo płonie
Miłość ojczyzny w Polaków łonie.
[illegible] kiedy, błądząc po świecie
Napotkasz naród wolny, szczęśliwy,

Którego jarzmo niewoli nie gniecie,
Gdzie bujnym plonem tocą się niwy.
Ach wznieś do niebios błagalne modły,
By takie losy na nas przywiodły.—

Śpiew Glinki

[illegible]
[illegible]
Ja płaczę, ja cierpię,
Zamarła w rozłące ma dusza;
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]





# Hutorka staraho dzieda!

„Ej skażycie dobry ludzie
Czto to wie — na świecie budzie, —
Czy to tak Boh sudzi z nami —
Propaść na wiek z Moskalami!
Oj nie bracie — nie tużycie —
Na tu porn — wspomianicie
Jak pod dawnymi hadami.
Biusia Polak z Moskalami; —
Za szłoż i wy wojowali
Stolko krowi rozliwali!
Oj za taje — szto naradu
Polak chacieu dać swobodu —
Jak Moskal toho doczuwsia
To na jeho i nawiernuwsia. —
I Niemiec stau pomahaci
Szczob Polaka zwojowaci; —
I bilisia wojowali —
Pokul Polaka prohnali! —
Oj da poniosł swoje hore,
Biednyj Polak aż za more; —
Do sławnoho do naradu —
Szczo sam wyszau na swobodu,
Szczo cełyj swit joho znaje,
I Francuzom nazywaje. —
Francuz przyniaw ich jak braci
Ależ nie moh ratowaci —

Bo sam ciażko z Niemcom biuŭsia,
Ot niewoli — boroniŭsia. —
A Moskal w Polszy rozsieńsia
Oj da zaraz u kości ujeŭsia,
Staŭ podatki wydzieraci,
U rekruty — zabiraci.
Kazaŭ sypać mahazyny
Niby dla hetoj pryczyny —
Szczob jak zdarytsia potreba
Mużyk miaŭ utkul uziać chleba; —
A jak staŭ wojowaci,
Kazaŭ mahazyny zabraci,
U oboz wieści usie zboże,
A Narod choć hiń nieboże!
I oddańszy usio iz chaty —
Jeszcze sam idzi u sołdaty,
Kidaj żonku dziatki u doma,
Jedź u kołodce — do pryjoma!
A jak wojska niepotreba
To sołdat sam — szukaj chleba,
Szle usich domoj choć nieznaje
Czy katoryj dom swoj maje —
Tolko wielać: nie szataćsia —
Nosić boty, stryćsia, brytsia,
Choć niemajesz czym umytsia!
Dawniej ludi — dobre żyli
I drukich — dobra uczyli, —
Moskal sam — dobra nie znaje —
To i licha nauczaje.
Staŭ kościoły zabiraci,
Zaczaŭ księdzow rozhaniaci,
Albo kazaŭ być popami —
Chodzić w ryzach z borodami!

Bić pokłony i uczyćsia —
Jak po Moskoŭsku molićsia —
(Choć paciery — takie maje —
Szczo ich czort — nie ponimaje)!
Niechajże słowo skaże,
Zaraz joho moskal zwiaże —
I zdrowoje odbiraje,
I na sybir posyłaje.
A gdzie żandar dzwonkom dzwiahnie,
To u turmu — zaraz ciahnie —
Czy ubohi — czy bohaty
Wołocze od ziemi chaty
Czynoŭniki usie zbytkujuć
Abdzirajuć i katujuć —
Hłumiać, krynodziać — rozbiwajuć
I płakać nie pozwalajuć.

\# \#

Za Polakom — to bywało,
I podatku płaćić mało
I kto maje Pana lichoho —
Paszoŭ sobie — do druhoho;
A jak Moskali nastali
To usich u skazki popisali —
I szlachtu z mużykami
Hłumiać jak zachoczuć sami.
Z duszy rekrut i podatki
Kto nie maje — druć ostatki!
U doreszty usich zhubili
Jak akcyzu ŭstanowili! —
Polak ujio heto znaje
Horki slezy proliwaje
Tolko pomohczy nie może,
Sam ŭ czużoj ziemli nieboże!

Ależ bratki nie tużycie
Lepsz u Boha poproncie
Miłosiernaho — kab skore
Pierěmieniů nasze hore.
Bo ůże pora nastaje
Szto moskal moc pacieraje —
A jak heto toje budzie —
To bierycie na um ludzie :—

Jak Polakoů zwojowali
I do Prancuza prohnali —
To i jeny chacieli sami
Idzci nazad z Polakami.
Jak Moskal toje doznaůsia
To zaraz z Niemcom zwiazaůsia —
Raj z Prancuzom wojowaci
I hroszyma prakupaci
I siudy tudy — krucili
Wojewali a płacili —
Pokul Prancuz nie podaůsia
I znoů u niewolu dostaůsia.
Jak Prancuz poszaů u niewolu
I Moskal znoů uziaů wolu —
Znoů poszoů narod hłumici
Polszu do reszty — hubici:
Prancuz tymczasom powoli
Staů wybiwatsia z niewoli
Prohnaů Korola lichoho
I wybraů sobie drohoho;
A jak tolko zmocowaůsia
To i z Moskalom zadaůsia
Zaczaů bici — wojowaci
Swoju krywdu wspominaci.

Oj biń dokul wojska stało,
I obniań ziemli – nie mało, –
Aż Moskal musień prosiśsia –
Sztab z Prancuzom pochodziśsia;
A Prancuz jak pisań zhodu,
To zaścierok: sztab narodu
Uszelakomu – wolność daci,
Nikoho nie prymuszaci.
Moskali choć obiecali –
Da potom nie dotrymali,
Bo Prancuz niemań spokoju
Poszoń na niemca wojnoju.
Ojbo i Niemiec u chytrość uszyńsia
Za [illegible] nie ustupyńsia
Do stań inszych zabiraci
Na swoj zakon prymuszaci.
Prancuzy jak uznali
Zaraz [illegible] ich napali
Daj znoń bitsia: kab narodu
Każdomu zdobyć swobodu!
Oj da – zońsim Niemca zwojewali
I z czużoj ziemli prohnali.
Na wiek wieków – wieleli
Kab Niemcy iści tam nie mieli.
[illegible] bolsz nie wojewaci
Daj narodu nie hłumici
Kab Cary nie mieli woli
Nikoho brać do Niewoli
Pońsiom swiecie zapisali
Sztab usie ludzie skazali
Jaki ktoraj chocze byci
Pod jakim zakonom życi? –

Da i do nas prydut' pytatsia
Jak my choczem ostawatsia:
Czy być uże z Moskalami
Czy znaŭ życi z Polakami?
— Pamiętajcież u tu poru,
Jak pryjdzie do prykaworu —
Kab czasom nie okpićsia
Na wiek — wiekaŭ — nie zhubićsia
Pakińcie horełku pici,
Sztob rozumu nie zduryci
Jak treba słowo skazaci —
Dalu sobi wybiraci.
Bo choć popy kruciać — muciać
Prostyj narod bałamuciać
Sztoto Moskal maje wolu
Polechczyć naszu dolu;
Oj nie wiercie temu ludzie —
Bo nie z hetoho nie budzie, —
Kab jon chociaŭ tak zrobici
Daŭnob to musiało byci.
Tak jon waŭsiem wolu znaje,
Jak chocze tak uprawlaje;
A jak tolko szto nakaże
Każden zrobić — jak prykaże.
Choć prostaki wymyślajuć,
Szto Pany pieresz kadzajuć
I kruciti i płaciti
I Moskali podkupili.

Na sztoż jemu podkup braci, —
Kali i tak — jak wielić daci
Każden zapłacić nieboże
I krucielstwo niepomoże!
Jak Pany nie prerobili
Tak Ich u Sybir wołoczyli; —
Tak ŭsiu szlachtu kasowali
I majątki odbirali?
Tak samo i z mużykami: —
Bo moskali chocżut' sami —
Kab ich Pany pilnowali,
Szatańsia nie pozwalali,
Sztob każdoho najci w poru
Do rekruckoho naboru,
Kab było, [illegible] łowici
Daj u pryjom wozici..
A jak pryjdućsia podatki —
Zdzierać z Pana choć ostatki,
Niechaj sobie Pany prawiać —
Agzakucju u domach stawiać!
Oj tak, tak — moi ludzie!
Z Moskalom dobra nie bidzie, —
Tak pomnijcie szto skazaci,
Tak u was budyć pytaci.
— Krykniem usie u odno słowo
Niechaj Polsza — budzie znowu,
Bo jak staniem Polakami —
Budziem raŭnyje z Panami." —

# Idźmy daléj!

Czy nas zima zmrozi lodem,
Czy skwar lelni piers przepali
Z dzielną wolą, z duchem młodym
Idźmy daléj - idźmy daléj!

Choć nam nieraz bratnie słowo
Utkwi w sercu ostrzem stali,
W Bogu czerpiąc siłę nową
Idźmy daléj - idźmy daléj!

Niechaj piorun błyska w górze
Niech stóletnie dęby wali,
Hy przez gromy i przez burze
Idźmy daléj - idźmy daléj!

Jak Waregów niegdyś łodzie
Po Dnieprowej mknęły fali,
Wpni w przyszłość - z wiarą - w zgodzie
Idźmy daléj - idźmy daléj!

Czy świat gorzkim jadem bryznie
Czy wyszydzi - czy pochwali
Służąc Bogu i Ojczyznie
Idźmy daléj - idźmy daléj!

Gdy nad Dnieprem i nad Wisłą
Bracia z bólu skamieniali,
Choćby słońce nam nie błysło
Idźmy daléj - idźmy daléj!

Bóg od wieków mnożył plony
Tym co w służbie wiernie trwali,
Niech On będzie pochwalony!
Idźmy daléj idźmy daléj!

Kopia: do niektórych rodaków w Paryżu —
Listu —

Litość co z Nieba swój początek wzięła,
Ona wielkich duszą, serca owładnęła.
A takich mało! o mało na świecie!
Którzy dla cierpiących, kwilą się jak dziecię.
Dzisiaj świat modny, od żalów ucieka.
Gnębiąc do reszty, zmęczonego człeka —
Blaskiem złota odzianych, nazwą cnotliwemi,
A upadłych, na fortunie, wariatem, głupiemi.
A nawet własni bracia, zimno odpychają,
Dumnie pytając, po co tu przybywają?
Każą się wracać w Moskiewską-Sybirską dolinę,
Zamiast dopomódz wolnego zwrotu w Litwę lub Ukrainę —
O zgrozo! o potęgą Nieba!
Zazdroszczą głupstwa, bo kawałka chleba!
Co to ta Obczyzna, zrobiła z naszemi?!!
Tak, jak byśmy byli, dla siebie obcemi —
Takaż to jedność w męczeńskim narodzie?!
W tem tu oddalonem od Ojczyzny grodzie?!!
Na kąpiel na łzach, dziatki me wskazali,
Fałsze, intrygi, za prawdę uznali —
Ja ustąpię Wam bracia niedługo,
Pójdę w lasy, szukać miłości u niemych drzew Pana,
I tam z drobnemi dziećmi, kończąc z głodu życie,
We łzach Wam przebaczając, swobodnie padnę na kolana;
Bo oddalony od intryg, a zawsze z miłością bratnią, błagać
będę Nieba, o jedność, miłość bratnią, i oto co dla
na Szczęście potrzeba — z którego kości jestem, i w kości się
obrócę — dla którego m skrócił wszystko, z czego się
nie smucę — I tam, swobodny, zanucę pieśń odleśli,
bo się dusza żali, że nas odepchnęli, że za serce, poświęcone kielich
goryczy podali —

( Tak )

Jak to zwykle zwykle świat płaci — lecz Bóg co na-
wietki osłodzi boleść moją, gdy zamknę powietrze, i wyrzec
mogę śmiało, że On tylko jest niezmiennym przyja-
cielem tego, który ukochał Krzyż, Męczarnie Jego —

Żegnam:

[illegible]

1.

Nie trać drogiego czasu ani jednej chwili,
Na to nas Pan Bóg stworzył, byśmy i my tworzyli.

2.

Nie skarż się na kłopoty jakie ci Bóg zdarza
Są to żywioły życia, wiatry dla żeglarza.

3.

Dziękój Bogu za wszystko, czém cię ułaskawił
A jeszcze bardziej za to, czego cię pozbawił.

4.

Kryją przed okiem ludzkiem dwie Boże zasłony,
Jedna przyszłość, a druga wiek dawno miniony.

5.

O swe ciało i duszę dbaj pieczołowicie
Byś ojczyźnie i bliźnim święcił dzielne życie.

6.

Łodzi twego żywota nie będzie pęd spory,
Jedno pod sterem miary i pod żaglem pory.

7.

Nie wzbijesz się na szczyty, nie zgłębisz w dnie jary
Pozbawion złotych drabin pokory i wiary.

8.

Dbaszli, o nieśmiertelne niebieskie wawrzyny,
Proś Boga przez modlitwę, czcij przez dobre czyny.

9.

Choćbyś miał wzrok jaśniejszy od promieni słońca
Nie dojrzysz ni początku wszechświata, ni końca.

10.

Chceszli być człekiem wolnym, dzielnym zapaśnikiem
Bądźże twych zacnych chęci kornym niewolnikiem.

11.

Tytuły, stopnie, krzyże, ordery złocone
Tylko tyle są warte, ile zasłużone.

12.

Zawsze ma czas człek czynny do swego użytku,
Ten tylko nie ma czasu, kto go ma do zbytku.

13.

Od tego co nas uczy katechizm i wiara
Rozumkowi swojemu powiedź „Tobie wara."

14.

Chceszli by ci się zdrowo i chwalebnie żyło
Rób co ci przynależy, i co drugim miło.

15.

Wiesz prawdziwej mądrości jakie są rozmiary;
Zmysłami rządź Rozumie! a sam słuchaj wiary.

16.

Oby mi Bóg nademną dał tak silną władzę,
Abym sam wykonywał, co drugiemu radzę.

17.

Niech ci Bóg ten dar ześle z wysokiego nieba,
Byś to pilnie wypełniał, co sam wiesz, że trzeba.

18.

Za twoje grzechy dzisiaj wylewaj łzy rzewne
Bo jutro jest nie twoje i bardzo nie pewne.

19.

Prawdziwej pobożności oto wizerunek:
Modlitwa - to jest okręt, dobry czyn ładunek.

20.

Jeśli czekasz we wszystkiem, aż ci kto pomoże,
To ci powiem, z westchnieniem, żeś wielkie nieboże.

21.

W tém tylko proś o pomoc, w czém koniecznie trzeba;
W zacny trud sam się rzucaj, pomoc przyjdzie z nieba.

22.

Chcesz, aby prośby twoje niebiosa przebodły
Proś Boga przez zasługi, nietylko przez modły.

23.

Jeśli cię kto ugryzie, odgryź własnym zębem,
Bądź nie pokornym bluszczem, ale krzepkim dębem.

24.

Abyś w podziale losów nie został na boku
Chwytaj szczęście w przelocie, jak piłkę w podskoku.

25.

Zachowuj, byś uniknął zawikłań i znoju,
Swoje rzeczy w porządku, swe myśli w spokoju.

26.

Co masz, toś winien Ojcu, Ojczyźnie i Bogu
Służ więc im z głębi serca, nietylko z nałogu.

27.

Niechaj się do greczyzny Grand Xiąże nie leni,
Wszystko co ludzie wiedzą, dali im Heleni.

28.

Niechaj będzie na oścież dla gości twój dworek,
Dla przyjaciela serce, dla ubogich worek.

29.

Nie zaradzisz ojczyźnie, ni własnej ozdobie
Nie umiejąc zaradzić we wszystkiém, sam sobie.

30.

Niech twój dzień będzie pełen zacnej tarapaty
A nie zbudzą cię w nocy bębny ni armaty.

## O Ostafijm Daszkiewiczu.

Ta dajdach! ta dajdach!
Tatarczukom trusyt strach
Tatarczycha borodaty
Biżyt konyka sidłaty.
Czarnobrywa wrodływaja
Za wikońce wyhladaje
Dumku dumaje.
Oj kołyb ja mała ta orłyny kryła
Oj tobym w kozaczyznu teper połetiła
A tam w Kozaczyzni Chrestom sia mołyła
Atamanu Kazaćkomu prawdu howoryła:
Oj! ty Atamane syzopiryj orłe!
Kołyż sia do tebe diwczyna pryhorne?
Diwczyna neboha u Tatar w newoli
A ty z Kozakami stoisz w czystom poli.
Diwczyna neboha tużyt taj sumuje,
A tataryn bysurmanyn i z tuhy hłumuje.
Oj! Pane Ostape! de ty zabarywsia?
Czy ty szcze z newoli taj ne widkupywsia
Czy i z kozakami po switi brodysz.
Oj czomu ty Kozaczeńku taj w Krym ne prywodysz?
Ja i z newoli taj newidkuplawsia
Czerez zemli Tatarskii konykom probrawsia
Po dorozi meni zwiri zabihały
Taj konia speniały;
Kiń zwiriw sia ne zlakaw,
Stalowymi pidkiwkami pid nohy toptaw
Poperedomnoju orły prolitały
I mene speniały;
Za ich meczom adhaniaw
Ta kryła łomaw

Za mnoju czorny wstawały chmary
A w chmarach buły Tatary;
No kiń mij wichrom, stepy probihaw
Za mnoju kuli w pohoniu łetiły
No mene braty nechtiły...
Bo na czorta chrest, na kulu je słowo
Tak ja w kozaczyna wernuwsia zdorowo.
A teperki w Tatarszczyni szcze pohulaju
Ta wże i zbroju narażaju.
Czy to czorny orły, kryła rozpustyły
Temneńkoju niczju sołnoczko zakryły
Czy to iz za mora chmara nastupaje?
Ni czorny orły, kryła rozpustyły
Temneńkoju niczju sołnoczko zakryły
To pid jasne nebo łuna nabihaje,
To chrobre kozacze Tatarów rozbyły
I horod bisurmański Oczakiw zapałyły.
Bazar horyt, a za more łuna ide
Pan Ataman Kozaczeńkiw do domu wede
A za nymy bisurmany połe pokrywały
Atamana kozaćkoho horosze uhoszczały
Horosze uhoszczały, daramy daryły
Oj! todi to Kozaczeńkiw ta wsi szanowały.

# Ode à la Jeunesse...

« Elle n'est pas morte, elle n'est
qu'endormie. »

## I

Nos pères nous l'ont dit : il fut des temps splendides
Pleins de souvenirs éclatants
Où l'on avait du cœur avant d'avoir des rides
Où l'on croyait à ses vingt ans ;
Où l'on laissait d'espoir se gonfler sa narine
Et flotter au vent ses cheveux
Où l'on avait du cœur, une vaste poitrine
Une âme forte, un bras nerveux.
On était jeune alors, et bravant sous son front
Bravant l'avenir incertain,
On lançait sans trembler ses fières espérances
A la conquête du Destin.
On marchait droit au but, on était la jeunesse
La jeunesse aux mâles désirs
Qui regarde de haut le bal, le jeu, l'ivresse
Et qui prend ailleurs ses plaisirs
Qui mesurent sans peur la grandeur de sa tâche
Se prépare aux efforts vaillants,
Qu'un échec n'abat pas, que la volupté lâche
Ne tord pas sous ses doigts brûlants ;
On était la jeunesse aux fougueuses paroles
A l'œil de flamme, au fier sourcil
Qui sait d'une main ferme en sortant de l'école
Mettre la cartouche au fusil,

Qui descend sans orgueil, sans regret dans la rue
La poudre et le plomb au côté,
Quand elle voit de loin vaguement apparue
Lui sourire la liberté.
Quand le pouvoir dressait ses lâches embuscades
Quand la mort volait dans les airs,
Qu'on voyait s'élever les hautes barricades
Pleines de fumée et d'éclairs:
On allait, on entrait en plein dans la fournaise
On forçait les rangs à s'ouvrir
On courait en chantant tous en coeur la Marseillaise
Vaincre, pardonner ou mourir.
On abattait un roi comme le vent d'orage
Renverse, abat un trône maudit!
Jeunesse voulait dire amour, vertu, courage,
Du moins nos pères nous l'ont dit.
C'était sublime alors! O folles escalades
De l'Olympe par les Titans!
O grands morts inconnus! o sombres mitraillades
Vieux immortels de vingt cinq ans!
Si tous n'ont pas péri dans ces luttes géantes
Dans ces formidables assauts,
S'il n'est que la mort aux cent gueules béantes
N'ait pas fait martyrs de héros:
Qu'ils viennent! ~~mais avant qu'à leur lèvre flétrie~~ Qu'il est rouvre sa porte, s'ombre,
~~N'échappe un seul cri de transport~~,
~~Un seul cri de salut à la mère~~
Et que Cayenne pour un jour
Consente à relâcher ceux qu'elle bas dans l'ombre
Elle étreint avec tant d'amour!
Que Bône et Lambessa, laissent ces rivants blêmes
Flairés déjà par les corbeaux
Abandonnés leur bagne, et que les morts eux mêmes
Sortent pâles de leurs tombeaux!

Qu'ils viennent ! mais avant qu'à leur lèvre flétrie
N'échappe un seul cri de transport,
Un seul cri de salut à la mère patrie,
Hélas ! qu'ils contemplent d'abord,
Qu'ils contemplent courbés et sentant battre à peine
Sous la main de leurs cœurs indigents,
Sans force et sans vertu, sans pouls et sans haleine
Qu'ils contemplent nos jeunes gens !
Ils ont de beaux habits et d'une coupe Anglaise
Large cravate et fin corset
Et s'ils ne savent plus la sainte Marseillaise
Ils chantent les vers de Musset !
Il leur importe peu que languissante et pâle
La France ait assez de souffrir
Que le droit soit vaincu ; que la liberté râle
Et pleure et se sente mourir .....
Drapés avec orgueil dans leur indifférence
Ils disent à la liberté :
« Je ne te connais pas ! » Ils disent à la France :
« Du respect pour l'autorité ! »
Ils sont heureux ! tant pis pour cette engeance vile.
Qui vient nous vendre la terreur !
Donc : honneur aux préfets ! gloire aux sergents de ville
Et surtout : Vive l'empereur !
Et l'on aymoure ! et ceux qui tiennent ce langage
Fiers à la face du ciel bleu,
Ne voient pas que Jésus sanglote à cet outrage
Qui fait rougir le front de Dieu !
Ils ne comprennent pas que leur doctrine infâme
Auprès des lâches aurait accès ;
Ils n'ont plus conservé qu'un culte dans leur âme
La Religion du succès ..
— Eh bien ! ô grands vaincus de la grande bataille
Du devoir soldats radieux,

Dressez vous devant eux de toute votre taille,
Proscrits martyrs, et demi-Dieux!
Ces nobles jeunes gens que notre époque immense
Quand vos noms sombrent dans l'oubli,
Ces nobles jeunes gens pour qui la conscience
N'est plus qu'un vieux mot aboli;
Que l'on voit tous joyeux, à l'honneur, à la gloire
Se tant de superbes défis,
Insultant chaque jour votre auguste mémoire!
Regardez les! ce sont vos fils! —

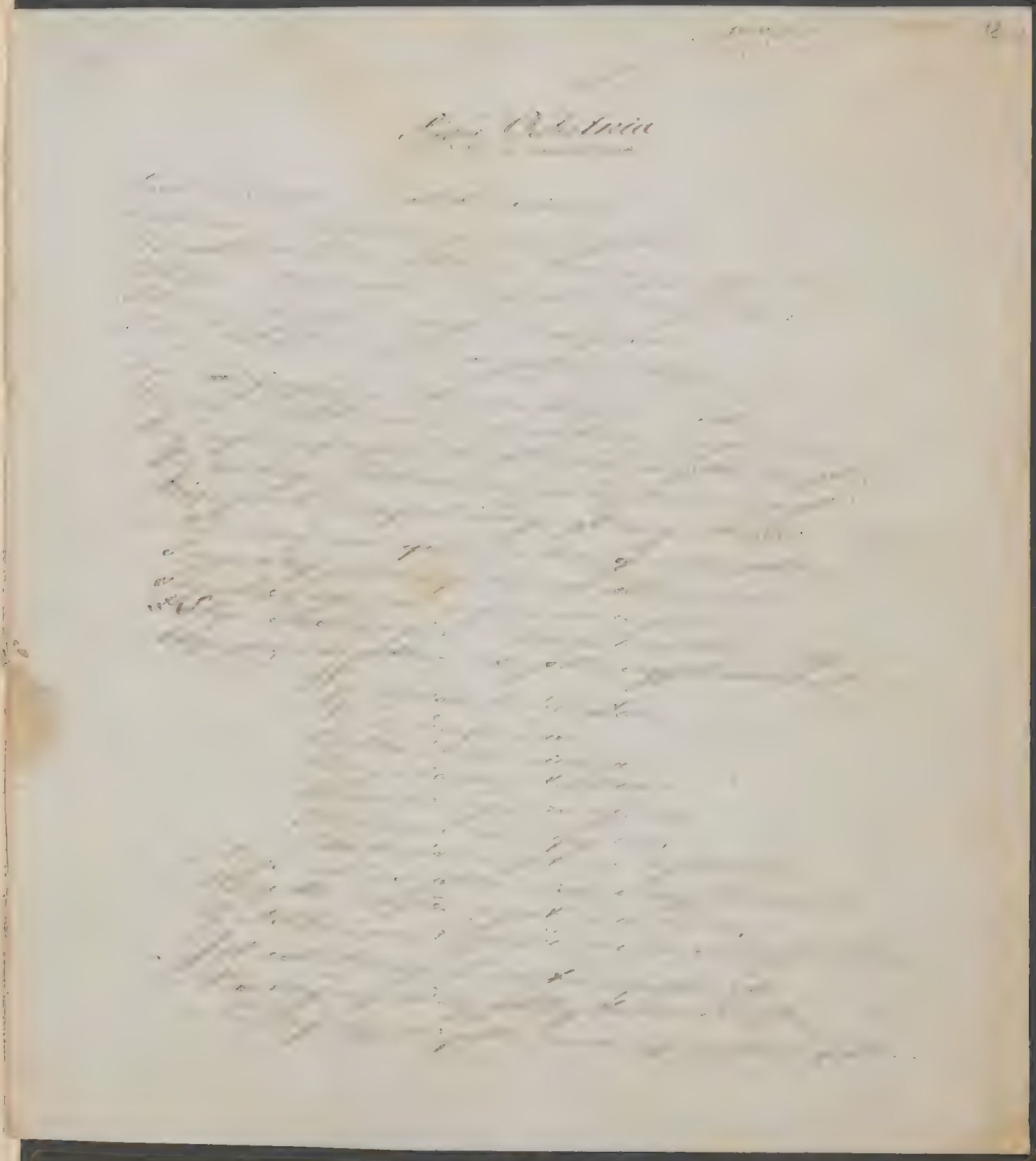
## II

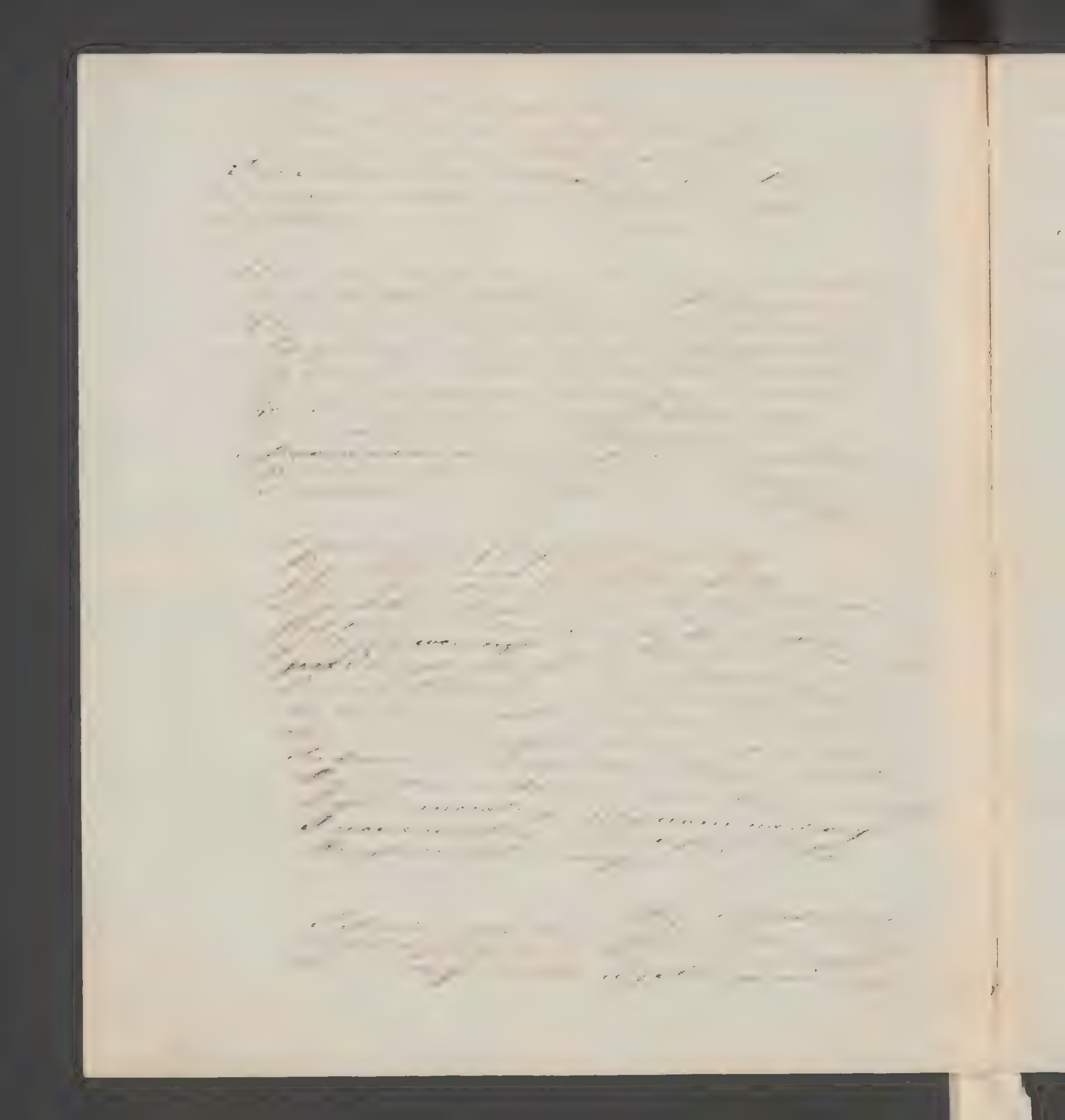
Voilà donc, grand Dieu, ce qui reste
D'un passé si grand par la foi
Jeunesse hélas!, vierge céleste!
Jeunesse qu'a-t'on fait de toi?

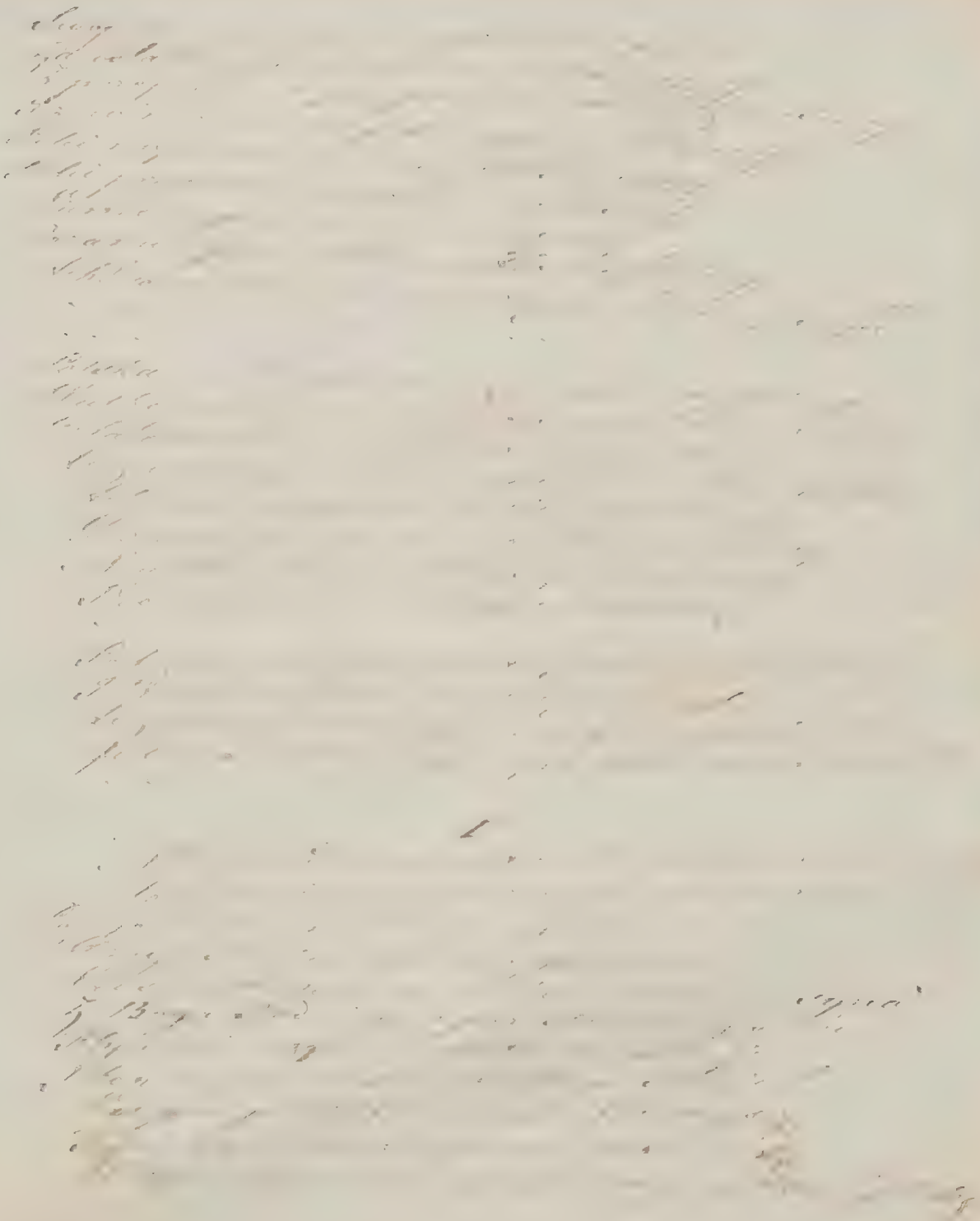
Tu serais si bien grave et belle
Seule sur ton haut piédestal
Et des lueurs de ta prunelle
Eclairant notre temps fatal;

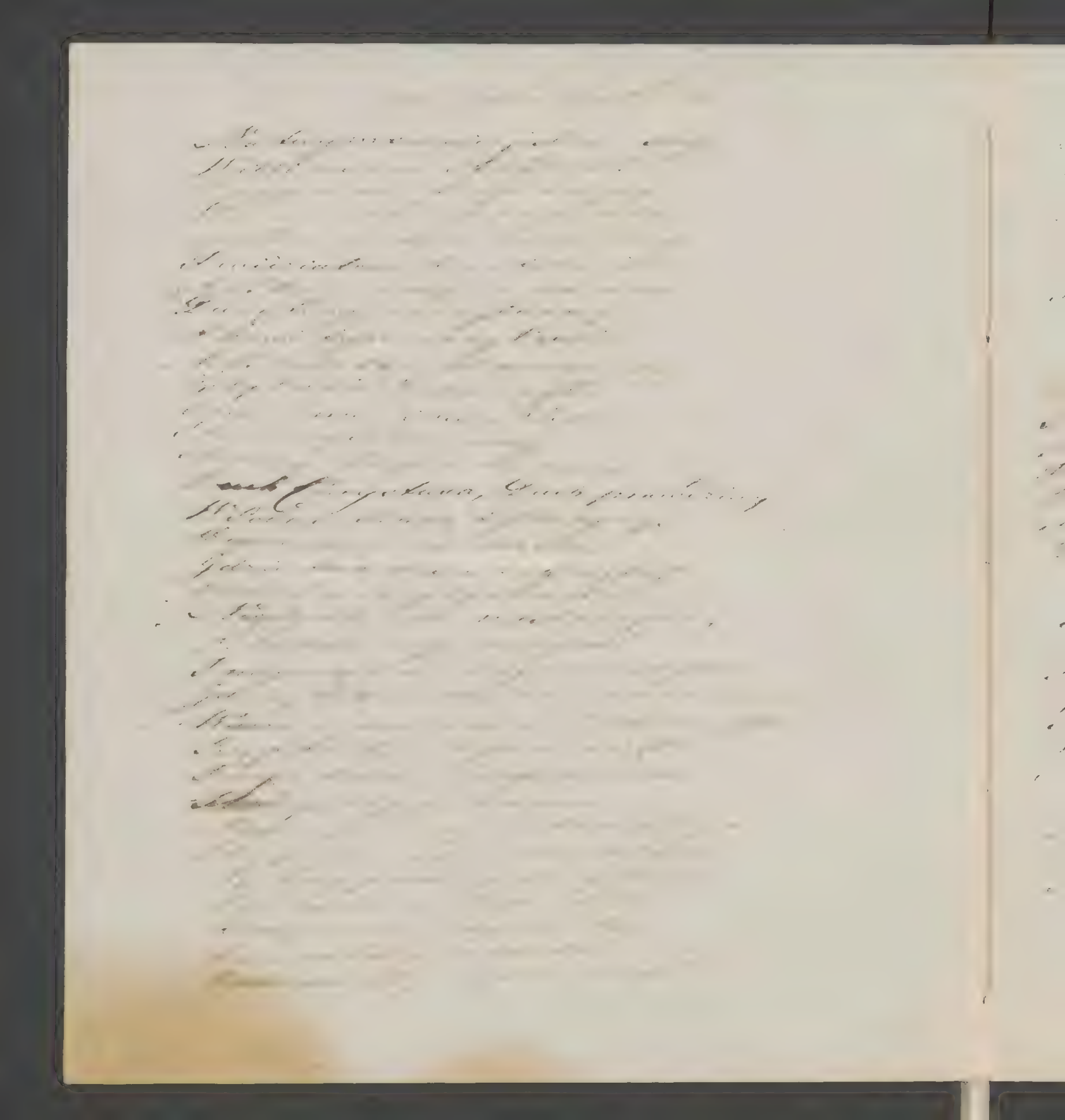
Comme la sève dans l'écorce
Sentant courir en toi ton sang
Voyant croître et grandir la force
Attendant l'heure en frémissant

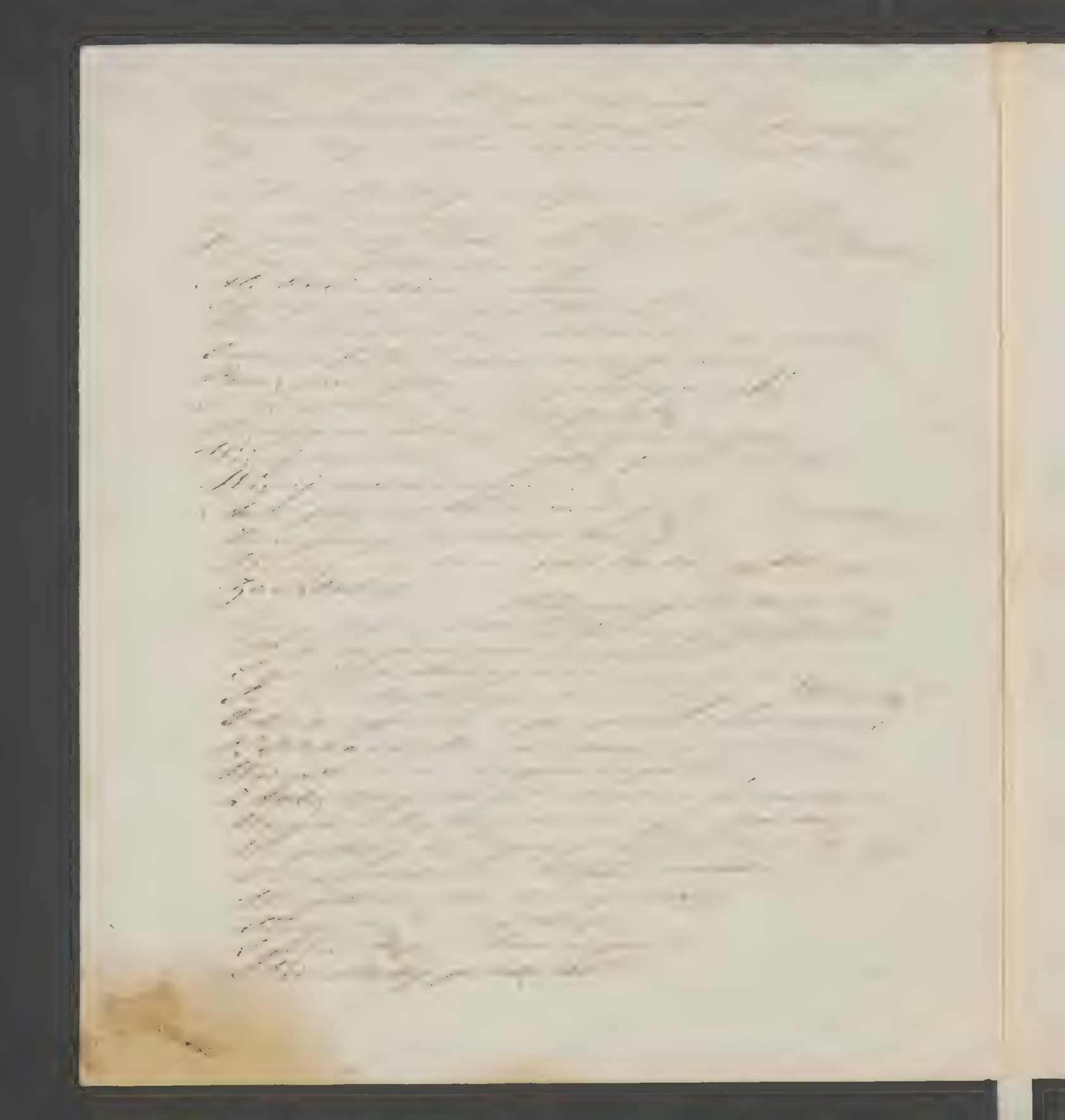
Les cheveux couronnés d'étoiles
La menace dans ton oeil noir
Sombre et terrible dans tes voiles;
Les pieds aux fers, au coeur l'espoir.

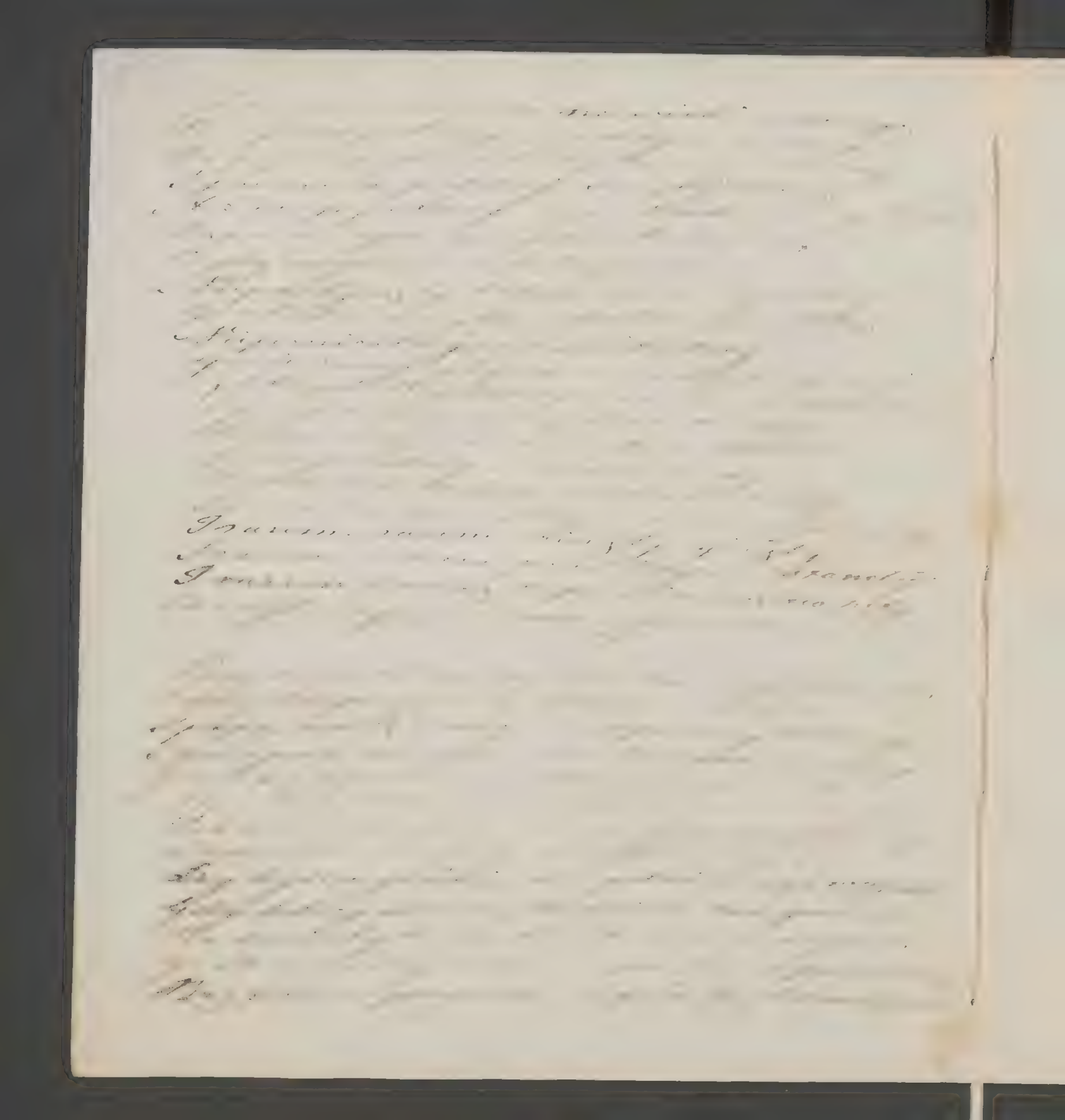


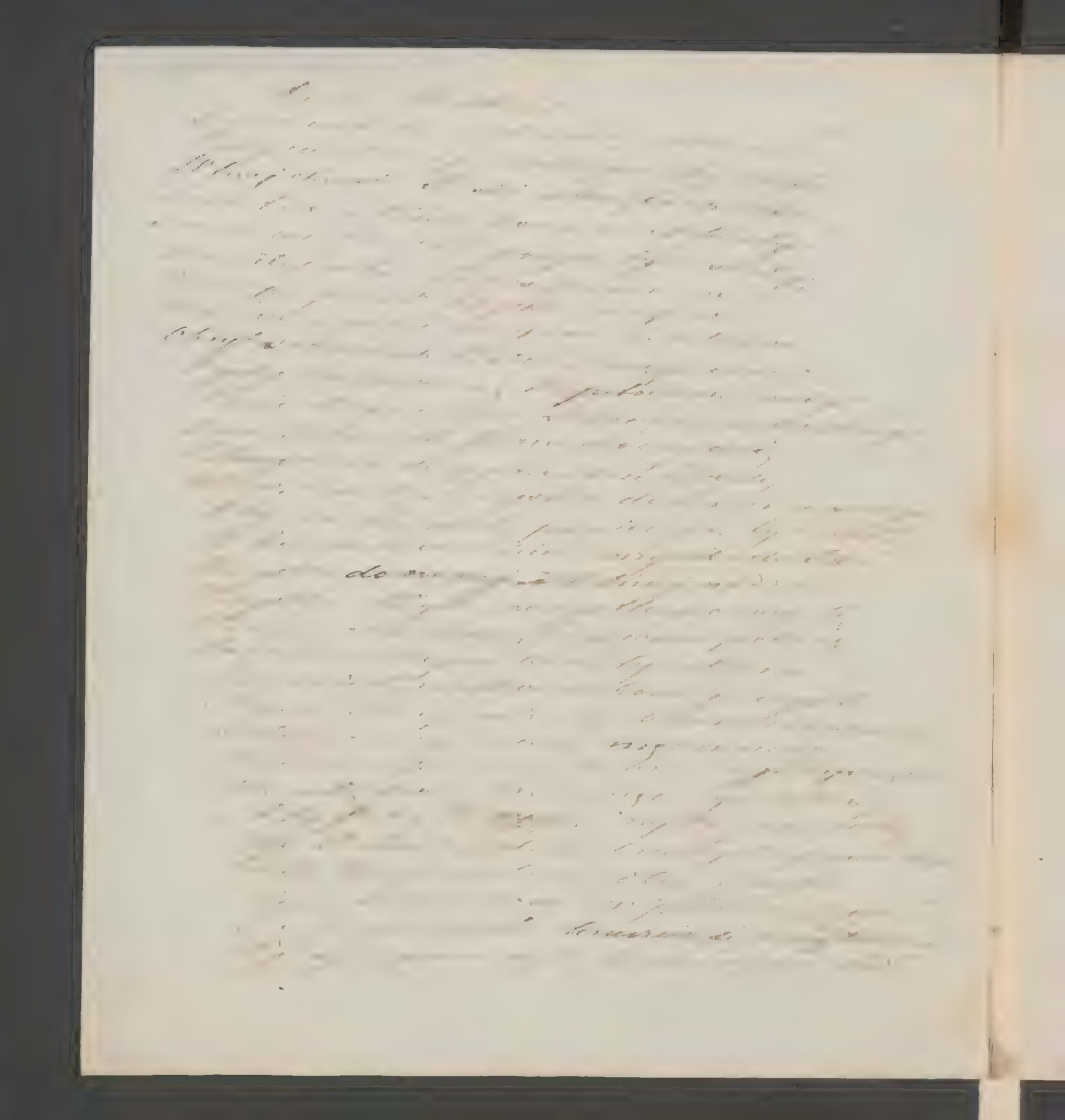


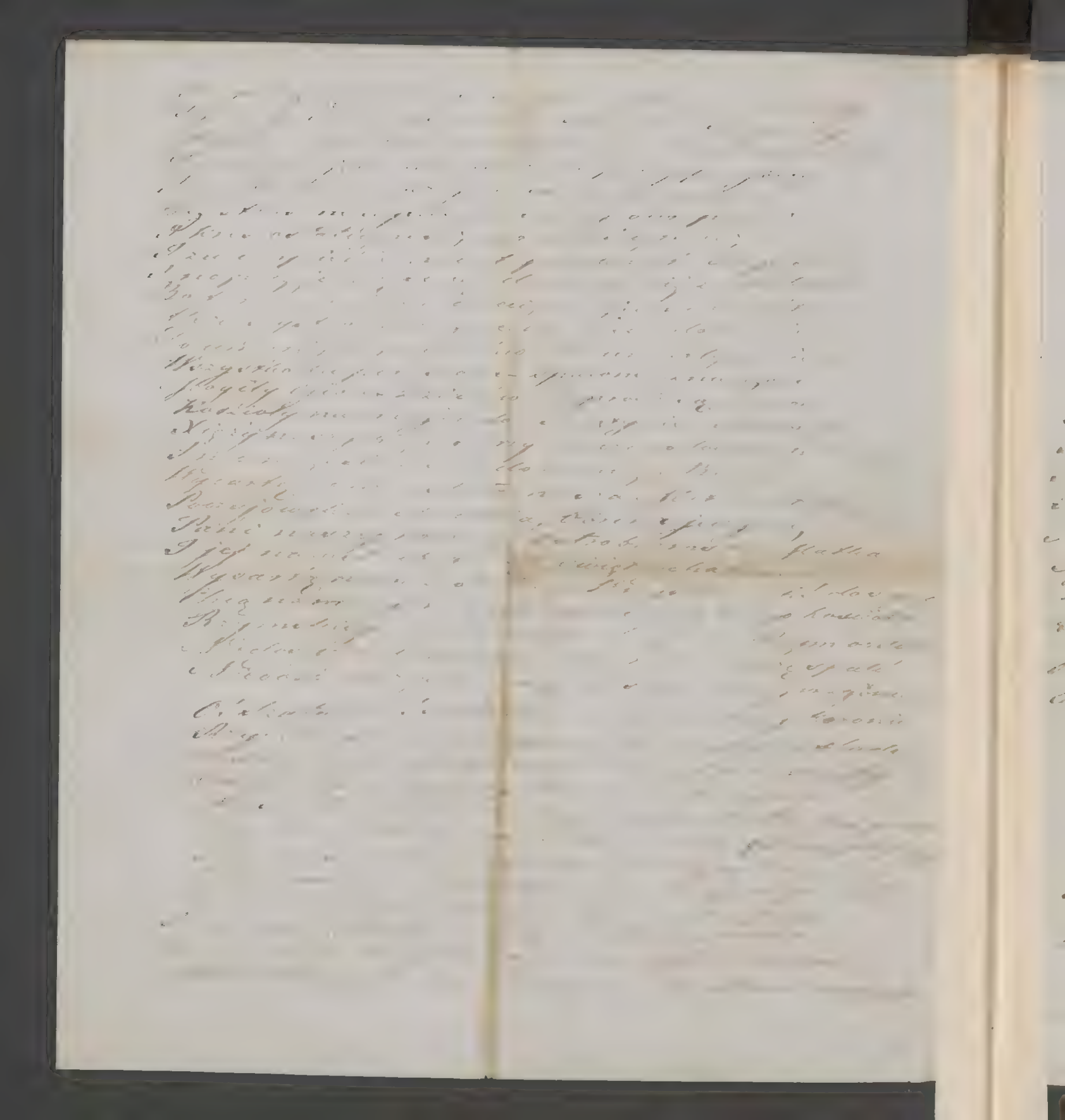


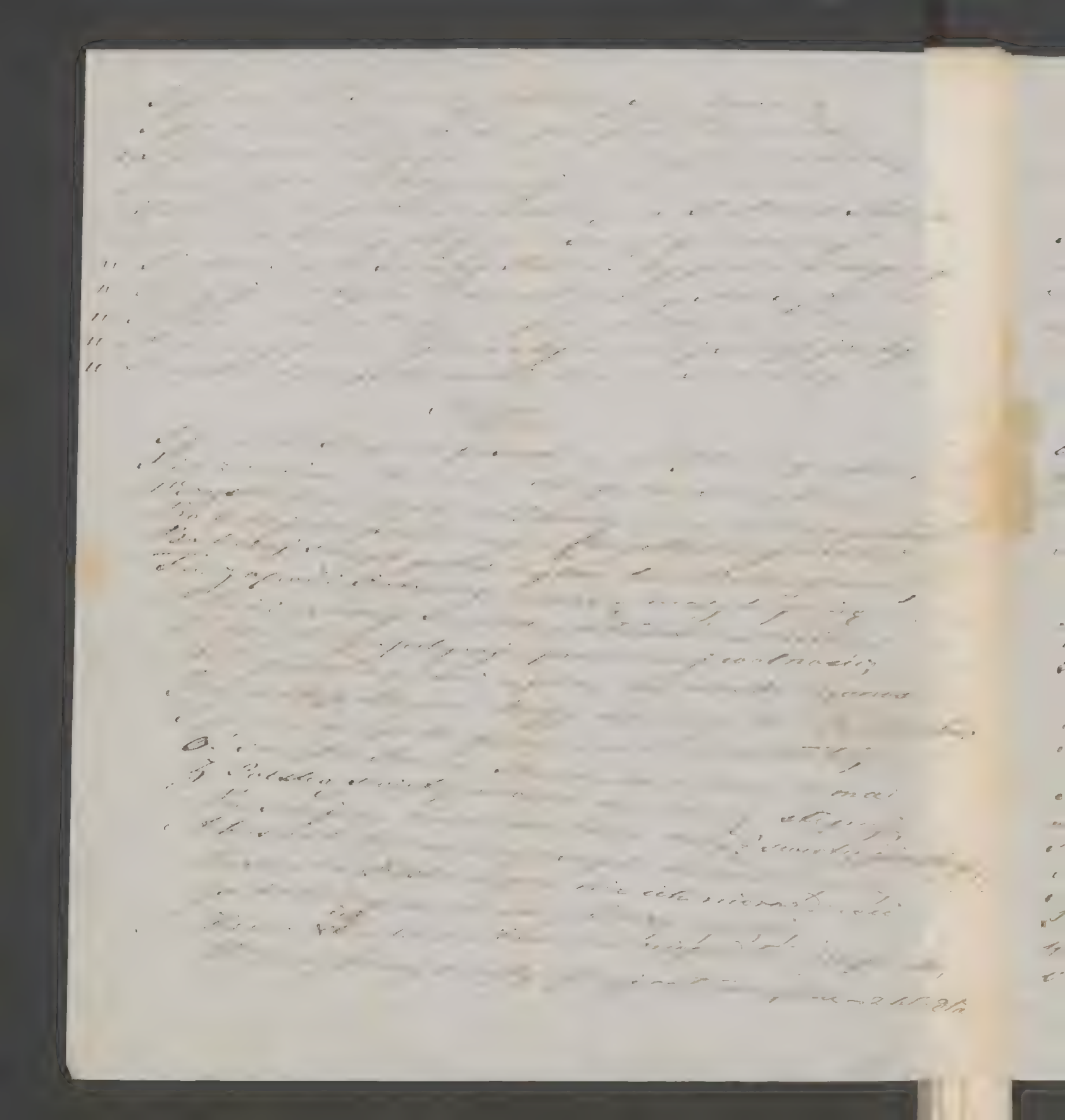


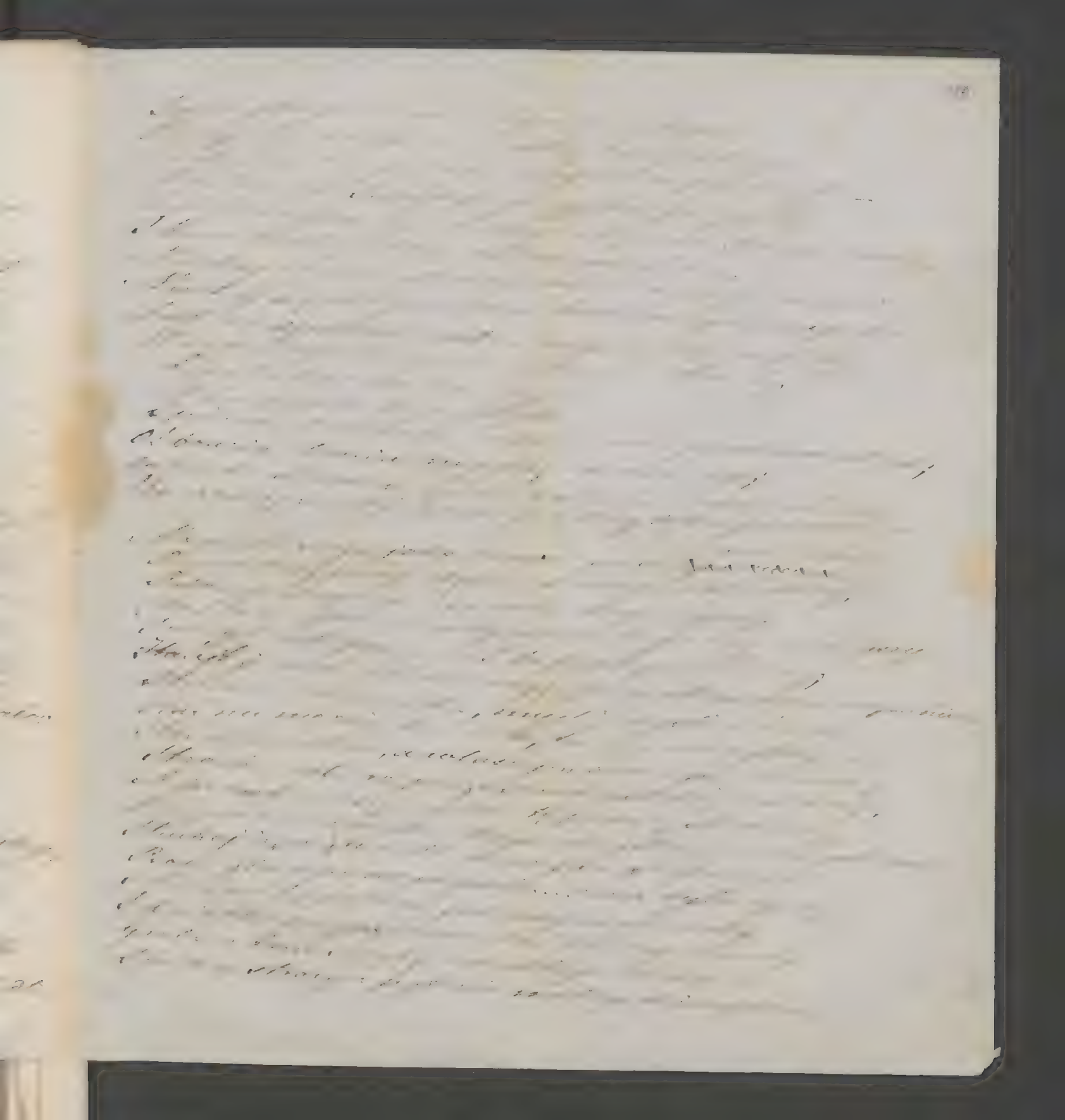












Podróżni.

Wiersz

[illegible] Kapt. Hoffman.

1.

Jak marząca dziewica
[illegible] na licu
[illegible] w tęskni
Szmaragdowej przepaści,
[illegible] by po nad otchłanie,
[illegible] Libanie
[illegible] się [illegible],
Błogą [illegible] tam, z granitu,
Wśród wiecznego rozkwitu
Koronuje cedr święty!
— Przez ciemiste tam drogi,
Wśród [illegible] szarej ubogiej,
[illegible] z różańcem w dłoni
[illegible] gorącą łzą w oku
Dziś w górach wędrowiec
A spojrzenia spragnione
[illegible] ciągle w tę stronę,
Gdzie jest Zbawcy grobowiec.

2.

[illegible] szczyt skały,
[illegible] Libanu wspaniały
Jest uwieńczona zielona,
[illegible] nadziei korona,
[illegible] religii dąbrowa
[illegible] człowieka
[illegible], gdzie [illegible]
[illegible] go czeka!

[illegible] kwiat w trawy objęcia
Wdzięczniej główki nie schyli
[illegible] kolebka dziecięcia
Nie zabuja się milej.
Tak łagodnie się wcina
Łódź [illegible] kołysze!...
[illegible]

[illegible] niesie nas morze,
Wiatr ją ścigać sam będzie
[illegible] wśród modrej przezroczy
[illegible] fal córka, roztoczy
[illegible] skrzydła żagli łabędzie!...
Mijasz brzegi skał ostre
[illegible] pogodą,
[illegible] żeglarzu! [illegible]
[illegible] jak siostrę.
Bo w niej płyną korale
[illegible] rybich [illegible]...
Łódź twa po jej kryształe
[illegible] jak wodna tancerka..
Mów żeglarzu [illegible]
Mów gdzie wstrzymasz się w biegu:
— „Gdzie się wstrzymam? u brzegu,
„Kędy złoto [illegible]
„Drugi [illegible] nas czeka,
„Czynna [illegible] zdobywa;
„Kalifornia szczęśliwa
„Złote góry przyrzeka!...
„Pędzę w ciszy i w burzy
„Ku czarownej tej ziemi
„Jeśli wrócę z podróży
„To z skarbami cudnemi!"

Świat poezyi, nauki
Jest bezdenną głębiną,
Mędrzec albo syn sztuki
Jak żeglarze tam płyną,
Myśl wędrowna człowieka
[illegible] się [illegible] zbogaca
W kraj natchnienia ucieka,
I z skarbami powraca.

Cóż granicę naznaczy
Dociekaniom badaczy?
Oni senne marzenia
Wprowadzają w byt śmiało;
Co utopją się zwało,
W rzeczywistość się zmienia
— Długie wieki [illegible]

Próżno myśli tęsknemi,
Czterniak nieśmiertelny z ziemi
Wzbić się w fale mgły białej...
W spotężnych obłoczach
Wzniósł się lecisz na pytaniach
Lub na dziwnych rumakach,
Hipogryfach, flegazach!
Gdy tego, tego się ludzie
Nie swoim losem zajęli,
Gdy po marzeń obłędzie
Czym w obcanej błysk chwili
Jak meteor wśród burzy,
Tak w powietrznej podróży
Siła gazów uniesła
Wolne całkiem bez wiosła?...
Biedz wzdrowcze w otchłanie
Sięgaj wiatry w lot gońca
Na niebieskim rydwanie
Wiru cześć Koroną, Stwórca
Lecz cudowna moc umysłu...
Powietrznych wrót jej Korona,
I znów świat mu zamyka.
Przy tłodzi drugi zorowana...
A rzesz wzdrowcze w bolesie...
I Bledniłeś... chwiejesz się w kroku
Ach! ni gwiazdom, ni obłokom
Nie wyprowadzi tej rzeszy.

---

Dwora cudem otrzymałaś
W świat wdzięczności ubłaś...
Bo kym złożyć kto dani
Co gwiazdami za dla niej
Ale lot jej podobny,
Nim ich zgoni – za mierzy...
O mię dla niej ta sfera
Gdzie Bóg natchnień ogarnia...

---

## Sen

/: do Andrzeja Kozmiana :/

Przed jasnem oknem jedwabna zasłona
Chwieje się z lekka na cichy głos wiatru,
Jest cisza... tylko w ciemności rozpostarta
Tajemna północ – duchów Monarchini
Kroczy spokojnie, jak wtenczas gdy wstanie
Bo w szklepieniu powietrznej świątyni
Ze swoim tronem, pełna [illegible]
Wśród postaci a świętymi [illegible]
Cała przestrzeń ze Bi biorów i ziemi
Kędy jej [illegible]
Mgłą się wtenczas w postępne [illegible]
Niby z Kadzideł [illegible]
Mój duch je widzi, nie oko je zna...
A serce widzi we wszystkich [illegible]

---

Wke pustky świecjów, wke pustkę [illegible]
Obnażam myśl moją, bojaźnią się w zachwyt
Bowiem się z tobą [illegible]
Bo ja poezyi chcę święcić me życie!

---

Lecz już od wschodu w białą świtu smugę
Przeleciał ku mnie hymn dzwonów dalekich
Przerwał marzenia, już czuwam na dworze
[illegible]

---

Tobie [illegible] to, co wstałeś [illegible]
W świątyń natchnienia, w obłoki [illegible]
Co Opiekuńczą mnie [illegible]
Kłonę się [illegible]
Tobie co dowiódł i piórem i czynem
Że obcy [illegible]
Kto jego myśli i serca jest synem –
Szczęściem wnorowym w miłości i w cnocie:
Tobie [illegible]
Co-mi rozwinęły [illegible]
[illegible]

[illegible] we śnie słowa co wypowiem,
Wyznam mą wiarę. Sędziwy zaiste!
[illegible] przeczucie a może widzenie. –
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
[illegible] mnie się roiło,
Gdy [illegible] przerywały mi drzemkę
[illegible] trwożliwie, niezmiernie
[illegible] już [illegible], w czasie widzieć [illegible].
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
[illegible] wśród fali,
[illegible] [illegible], [illegible] nagle;
[illegible] i [illegible] nagle,
[illegible] i nie [illegible] dalej.
[illegible] [illegible],
[illegible] to mnie [illegible] [illegible].
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ruchu [illegible] – alfa i Omega, –
[illegible] ziemskiej kuli,
[illegible] siedem mil przebiega?
[illegible], [illegible] kuli –
[illegible] duch [illegible] w [illegible] przemianie
[illegible] gdy się [illegible] stanie.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
[illegible] duchem był [illegible]
Oczarowały się [illegible] potokiem.
[illegible] „[illegible]!
[illegible] głębinom,
[illegible] jak czarne jezioro
[illegible] na mnie”
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
[illegible] z [illegible], [illegible],
[illegible] na [illegible] kolumnie;
[illegible] więcej [illegible] „
[illegible] w ciemności [illegible],
[illegible] byłem [illegible], nie byłem [illegible],
[illegible] w [illegible]
[illegible] w powietrzu [illegible]
[illegible] wiódł mię w życiu a [illegible]!

[illegible] wiódł mnie [illegible] do świateł [illegible]
[illegible] w [illegible]
. . . . . . . . . .
[illegible] wstrząsła się, cała
[illegible] światłości [illegible],
głos z niej wystąpił – przeleciał jak strzała
[illegible] w [illegible] słowa:
„Ty [illegible] byłeś na ziemi!
Stało się [illegible] na niebie”
[illegible] ciała z [illegible]
# „[illegible] duch mój [illegible] siebie.
„[illegible] w świecie [illegible].
[illegible] istot [illegible],
W [illegible] jestem [illegible]
A [illegible] w świecie ducha –
[illegible] jest [illegible],
[illegible]?
[illegible]?
[illegible]! [illegible] było [illegible].
Gdy [illegible],
[illegible]
[illegible] się w [illegible];
[illegible], [illegible] i przybyła
Do [illegible] ziemian świata.
Każdy z nas w [illegible] bycie
[illegible] w radości [illegible]
[illegible] wstąpił w widzialne życie;
[illegible] w ciało.
Słowo Boże tak mu brzmiało:
„[illegible] w [illegible]
W [illegible] ziemi [illegible];
W życia [illegible] koronę
Wplotę i ciernie i [illegible]”
„Gdy przepłyniesz życia fale
[illegible] i [illegible] i [illegible]
[illegible] moje [illegible]
[illegible] ciebie były [illegible]
[illegible] w [illegible] życia [illegible]!...

Niektórym są, umiłuje
Wyższe zdolności, dochodzi
Ale ja każdemu daję
Dwa serca: ojca i matki ...
Które matka ten do łona
Przytuliła córkę swoją;
Które w walce niestrudzona
Odziała ją, uzbroiła;
Które w uniesieniu całem
Dążyła z nieznanym nigdzie
Ze stałym celem ideałem
Jako serce wielki mojej
Miłość rozbiła w swojej piersi
Tej miłości w wielkiej księdze
Ognistym napisem złoi
W jasnych dni tu swych wieńcu
Serce matki nieprzemienia
Wskazuje nam cele życia
Bo ja sama, w każdej chwili
Widzi letycki to natchnienie
I którego nie nie myli —
Ja wiem w mem istnieniu całym
Wszystko w mej duszy zbroi
Dobrą chęcią lub nagrodą
Wszystko winnam łasce Bożej
I natchnieniu matki mojej
Więc niech duch mój się uzbroi.
Na tarczy co w mojej ręce świeci
W mej jasnej walki pięknych chwili
Widzą w zwiastunie dar Boży
Ale kiedy chlubne zdobą
Wstrzymości lecha mnie krwawej
Wprowadzają nowej;
Bo w więzi daty Niebo
Tym więzi im oddać trzeba
Serca przed Bożym obliczem
Stań i ci Niebo zdobi na Niebie
Ze w przyszłości jedności zrobię
Że w wieki wieków jest w cierpieniu"
Tu ich mój umiłuj i nowy wyrok
Na ten czas drżący przy mnie zabronię
Wstrzymać i milczą z światłości protokół
Powiedz mi przyszłości nie ten wyrok z góry.

Krwawe wyrazy obrzeciu nie mogą
Obwiązanych ustami tej skamieniałej chwili
Gdy chwila wieku wzniesienia krwawego,
Stoi sądu, w którym wieczności się przeniosły
Wtej niepewności wiekom w koło okiem
Bez chwil na chwilkę, pod nieuchronnym wyrokiem
Zerwali się wzięli w najwyższem wyrwem
U stóp mych obchodzi - w swym domu jak pokój
Tocznyda gdzie w ciemnych dymach fali,
W głębi czerwone jak wzgórz blaski
Słyszały kształtów prawie jak byście
Jak na dnie morza w jak nie bywali
Dziwiłem widok związanych w chwili takiej
Jeszcze mnie wyjrzeniem przejść więcej
Tam nie spojrzałam gdzie po nad ziemią
Światła byli zaty nadprzyrodzonym
Walle umarłych, w tym ruchomym bla
Z słońcem na tarczy, w noszi mojej
Słyszały w światłach przeszło na pół
Jak na dnie rzeki przed dobrego
Wśród tych mi w niem promienistej
Wsparta na chmurce z bitwy
Pobiegł w dobra wchodzą
Chwile wejrzeni zwracała ku niemi
W fatach jej sukni świtły fijałkiem
Gdzie cichości zgodnej z lasem woli
Z nim jej cudem pół ślubnej obrączki
Połyskiwała jak pół kurcoli
Bo berle śmierci, ostre rozwojenia
Skrzydła, mogłe te, obrzeżne, dzioba,
Światy w niebo wróży pół proroctwa
A pół na ziemi rozkwita w bezwolą...
Cudna pokaci, niebiańsk ozdobo
Za twoje imię zdradzam a tej chwili
Choć wśród śmiertelnych nie znadam się z Tobą
Ty musisz nosić imię Teofili
Bo ona tylko stworzony cnem będą
Cnem jest twa duszna, wiosenne Boga miła
Lecz inne jasne na wieki i ojciec
W twojej pokaci oko moje będą
Z twojego serca - lecz nie znajdą
Wszędzie z istnienia na ziemi
I jako promień elektrycznej rzeszy
Wije się prąd nigdy zgiąć chwili

Czekając słów tych które Anioł powie,
W trwodze, w ufności drżałem o me losy
Anioł miał wylać, światło się zaćmiło.
Śmiertelne we mnie drżało przerażenie
Chciałam się przemódz całą ducha siłę!
Krzyknęłam nagle znikło złudzenie
Zimne, grobowe przebiegły mnie dreszcze
Z snu wychodziłem trwożliwie, nieśmiało
Lecz serce moje z radości zadrżało
Czując że mogę przebudzić się jeszcze.

Koniec. —

1.

Jaż tam w ziemskiej dolinie Cię łączy
Z sercem twej Maryi ukochanej córki
Bo węzła który Matkę z córką splata
Żadna nie może rozerwać potęga
Jej miłość nawet z nieznanego świata
Świętem promieniem ku dziecięciu sięga
Z rzewnym zachwytem tonąc w tym widoku
Na chwilkę mojej zapomniałam troski
W tem srebrno pióry błysł w świateł [illegible]
Niósł wielkie księgę gdzie wygniste [illegible]
Wyrok najwyższy skreśliły Niebiosy
Sąd co w mojej wieczności stanowi

# PODANIE KOŚCIUSZKI

POLAKÓW PRZY JEGO MOGILE.

*W dzień 29 Listopada 1857 roku.*

My Polacy
Tu przybyli,
Złożyć ciężkie
Żale swoje,
Na mogile
Tu jest mili,
Co to nosi
Imie twoje,
Ty byłeś wolności śpiew, śpiew, śpiew;
Lecz Ci Polska poszła w brew, w brew, w brew.
Już Kościuszki
Ona nie ma,
Tylko zdrajców,
Co niemiara,
Zaprzedali,
Między Trzema,
Bo Despotyzm,
To ich wiara,
Wolność, Zdrajców zbije w puch, w puch, w puch,
Bo Ty jesteś zły ich duch, duch, duch.
Europa,
Cała teraz,
Jest w kajdanach,
Despotycznych,
Jęknie ona
Jeszcze nie raz
Przy tych tronach
Swych dziedzicznych
O Kościuszco, wspomni wszerz. wsz
Polski wołać będziesz
Pod Krakowem,
Austryjaki,
Twe mogiłę,
Spaskudzili,
Rozlizą się,
Te robaki,
Co to światem,
Tak kręcili,
Dla nich solą wolny Lach, Lach, Lach,
Złodziéj zawsze ma swój strach, strach, strach.
Precz z Moskalem,
Austryjakiem
I zdradliwym
Też Prusakiem,
Co to Polskę
Rozszarpali,
I bytności
Jéj się bali,
Ona ma Kościuszki śpiew, śpiew, śpiew,
Szablą Jego puści krew, krew, krew.

Wiecie Bracia,
Co zgubiło
Tak Kościuszkę
Jak i Polskę,
Że jedności
W nas nie było,
Ni ufności
W wiarę Boskę,
Do jedności teraz czas, czas, czas,
Łączcie się już przecie wraz, wraz, wraz
Miejcie zawsze
Na tych oko,
Co Ojczyznie
Cios zadali —
Ranę ciężką,
Tak głęboko,
By coś? z hańbą?
Uzyskali,
Ich potomek nędzny płód, płód, płód —
Niedba co to mieć swój ród, ród, ród.
Proś Kościuszko
W Niebie Boga,
By nad Polską
Się zlitował,
Niech nam zejdzie
Chwila błoga,
I wolnością,
Udarował,
Polska Matka nasza jest, jest, jest,
Tobie dała wiary chrzest, chrzest, chrzest.
O Ty Boże!
Coś tam w Niebie,
Obdaruj już
Wolnym krajem,
Dopomóż nam
W téj potrzebie,
Niech zagłady
Niedoznajem. —
Przez Kościuszkę ześli cud, cud, cud,
Bardzo kochał on swój ród, ród, ród,
Patrz Kościuszko
Wtenczas z Nieba,
Jak twych wrogów,
Będziem brodzić,
Twéj nam szabli
Będzie trzeba,
By Ojczyznę
Oswobodzić.
Wszak Ty jesteś Polski śpiew, śpiew, śpiew,
My oddamy za Nią krew, krew, krew.

Sprzedaje się na korzyść Komissyi funduszów emigracyjnych
w Księgarni Polskiéj, *rue de Seine-St-Germain*, 20.

PO CENTIMÓW 20.

Paryż. — W drukarni L. MARTINET, przy ulicy Mignon, 2.

# S. François de Paule.

En Calabre naquit ce père débonnaire,
Que Paule produisit au monde chancelant;
Et dont le souvenir dans la France prospère,
Autant que son éclat y fut étincelant.

Il voulut se montrer humble sur cette terre,
Et, à tous les instants, minime s'appeler,
Afin qu'il pût, un jour, au sein de la lumière,
Aux troupes des élus, sublime, se mêler.

De même, son désir fut qu'on nommât minimes
Ses frères, pour que tous, remplis d'humilité,
Ils pussent, eux aussi, des régions sublimes
Atteindre la hauteur et la félicité.

Enfin à son tombeau que la foule environne,
De celui qui languit il fait tarir les pleurs,
Et souvent, invoqué, de celui qui pardonne
Il obtient le salut et la fin des douleurs.

Ainsi l'aveugle voit, le boiteux s'achemine
Le sourd ivre de joie, ouvre l'oreille au son
Le mort reprend la vie, et la grâce [illegible]
La langue du muet brise enfin sa [illegible].

[illegible], venez tous, accourez à cette heure!
[illegible] grâces au Dieu qui couronne les saints;
[illegible] prépare une demeure
[illegible] humble [illegible] esseins!

Ainsi soit [illegible].

31.
116

# Słowo o pułku Igorowem.

# I

## Zanucenie.

Nie pięknież byłoby bracia! począć staremi słowy trudne powieści o pułku Igorowem, Igora Swiatosławicza!

Poczynać-że się tej pieśni wedle wydarzeń tego wieku, nie wedle Bojańskiego zamysłem.

Bo wieszczy Bojan[1] chciał-li komu pieśń tworzyć, rozciekał się myślą po drzewie, sirym wilkiem po ziemi, siwym orłem pod obłoki.—

Spomniał-li rzecz wojen pierwszych wieków, wtedy puszczał dziesięć sokołów na stado łabędzi, który pierw dociekł, pierwiej pieśń śpiewał: Staremu Jarosławowi, Mścisławowi chrobremu, który zarzezał Rededję przed pułki Kazogskiemi, krasnemu Romanowi Swiatosławowiczowi.

Lecz bracia! nie dziesięć sokołów puszczał

Bojan na łabędzi stado, jeno swoje wieszcze palce kładł na żywe struny, a ony same brzmiały sławę Książętom.—

Pocznijmyż bracia! powieść naszą od Włodzimirza starego do niniejszego Igora, który krzepkością swoją um (rozum) powściągnął, męstwem postrzył serce, napełnił się bojowym duchem, i powiódł chrobre pułki swoje na ziemię połowiecką, za ziemię ruską.—

II

Przygotowania Igora i Wsewołoda na wojnę.

Wtedy spojrzał Igor na światłe słońce, i wiedział od niego ćmą wszystkie swoje woje (wojsko przykryte.

I rzekł Igor drużynie swojej: „bracia i drużyno, „lżej być pociętym niż być w niewoli (płonie): wsią„dźmy bracia na nasze konie rączę i ujrzmy si„ny Don."—

Napadła chęć Księcia odwiedzić wielki Don
a myśl o tem zasłania przed nim złowieszcze
znaki niebieskie.

„Pragnęż-bo rzekł, połamać oszczepy kopie
„w końcu dziedzin połowieckich; z wami Rusini!
„chcę położyć głowę, lub wypić hełmem Don."—

O Bojanie! słowiku starego wieku abyś te
pułki opiewał, skaczącą po drzewie słowikiem,
myślą latając w obłoki, zwijając sławę obopólną
tego wieku, nasząc ją w ślady Trojana[2], przez
pola na góry. Igorowi piać było tobie, wnukowi Olega!..

Nie burza zaniosła sokoły przez szerokie
pola; stada kawek lecą ku wielkiemu Donowi!

Bojanie wieszczy! wnuku Welesów[3] piać ci było.—

Konie rżą za Sułą, dzwoni sława w Kijowie,
trąby trąbią w Nowogrodzie; w Putywlu wieją
sztandary. Igor czeka miłego brata Wsewołoda

I rzekł mu Buj-Tur[4]-Wsewołód: „jedyny bracie!

„jedyne światło, światły ty Igorze! Oba jeśmy świa-
„tosławicze, siodłaj bracie rącze konie swoje, mojeć
„gotowe osiodłane w Kursku na przedzie."—

„Moi Kurszczanie świadomi ludzie, pod trą-
„bami powici, pod hełmami wykołysani,
„końcem oszczepu wykarmieni, drogi im wia-
„dome, jarugi znajome, łuki u nich naprę-
„żone [illegible] (5) otwarte, szable wyostrzone, skaczą
„w pole jak szare wilki, szukając sobie cześci,
„Księciu sławy."—

## III

## Wystąpienie na Wojnę.

Wtedy wstąpił Książe Igor w złote strzemie
i pojechał po czystem polu.

Słońce ćmą mu drogę zakryło, noc obu-
dziła ptastwo stęknowszy burzą, świst źwierza
w legowiskach słychać.—

Dziw[6] krzyczy zwierzchu drzewa, każe słuchać nieznajomym ziemiom, po Wołdze, po morzu, po Sule i Surożowi i Korsuniowi i tobie Tmutorokański bałwanie.–

A połowcy nie bitemi drogami pobiegli ku wielkiemu Donowi: skrzypią (telegi) wozy północą; rzekłbyś łabędzie rozpuszczone.–

Igor ku Donowi wojsko wiedzi: a już przyszłą klęską jego ptastwo się pasie, podobnież wilcy groźnie się srożą po jarugach (wąwozach) orły klekotem zwołują zwierza na kości, lisy szczekają na szczyty (tarcze) czerwone.–

O ruska ziemii, jesteś już za górami!...

Długo noc mierzchnie, zorza świt zapadła, mgła pokryła pola; umilkł [redacted] dźwięk słowików, gwar kawek obudził się.–

Rufini przegrodzili wielkie pole czerwonemi szczytami, szukając sobie cześci, a Księciu sławy.–

## IV
## Zwycięstwo nad Połowcami —

Zaraniem w Piątek zdeptano pogańskie pułki po łowieckie, rozsypano się strzałami po polu; pojmano kraśne dziewy połowieckie, a z niemi złoto, powłoki (8) i drogie aksamity, ortmami i o pończami i futrami poczęto mościć mosty po błotach i topielach i wszelkiemi połowieckiemi sprzęty. —

Czerwony sztandar, biała chorągiew, czerwone czółko srebrny oszczep chrobremu Swiatosławowiczowi. —

Drzymie w polu chrobre gniazdo Olega, daleko zaleciało, niebyć krzywdzie zrodzone, ni sokołowi ni krzeczotowi, ni tobie czarny kruku pogański połowczynie. —

Szak bieży sirym wilkiem, Konczak ku wielkiemu Donowi drogę mu ściele. —

## V
## Początek nowej bitwy przy rzece Kajale. —

Drugiego dnia rano, krwawa zorza świt zapowiada; czarne chmury idą z morza; chcąc przykryć cztery słońca, drżą sinie błyski.—

Biją gromy wielkie, idą deszcze strzałami z wielkiego Donu,—

Tu się druzgocą oszczepy, tu pryskają szable o hełmy połowieckie, na rzece Kajale u wielkiego Donu.

O ruska ziemio tyś już za górami!...

Wiatry, Stryboga[9] wnuki wieją z marza strzałami na chrobre pułki Igora; ziemia tętni, rzeki mętnieją, (kurzawa) prochy przykrywają pola, łopocą sztandary. Połowcy idą od marza i od wszech stron, ruskie pułki odstępują.—

Dzieci bisowe pola przegrodziły krzykiem, a chrobrzy Rusini czerwonemi sztandarami.—

Jan-turze Wsewołodzie! stoisz na obronie, pryskasz na wojsko strzałami, grzmiż o hełmy hartownemi mieczmi.—

Gdzie Jar poskoczy, gdzie błyśnie swoim hełmem złotym; tam leżą pogańskie głowy połowieckie z owarskiemi hełmy, pocięte harłonnemi szablami, od Ciebie Jar Jurze Wsewołodzie.—

Jak drogie rany bracia, temu, który zapomniawszy czci i żywota, grodu Czernihowa, szczere złotego tronu, i lubej żony Glebówny, i jej pieszczoty.—

VI

## VI. Wspomnienia o poprzednich Książętach.

Były wieki Trojana, minęły lata Jarosławowe były półki Olgowe. Olega Swiatosławicza!

Ten bo Oleg mieczem kował niezgodę i siał strzały po ziemi. Wstępuje w złote strzemie w grodzie Tmutorokaniu.—

Ten dźwięk sławy słyszał dawny wielki Jarosław, syn Wsewołoda, a Włodzimirz po wsze dni zatykał uszy w Czernihowie.—

Zaś Borysa Wiaczesławicza przywiodła sława na sąd boży, na czarność, zielną prześcieliła powłokę mu za krzywdy Olega chrobrego i młodego Księcia.—

Z tejże Kajały wziął Światopełk ojca swego między Węgierskiemi junaki i powiódł ku Świętej Zofji do Kijowa.—

Wtedy przy Olegu Górysławskim siały się i rosły kłutnie, zaginęło życie Dadźbogo[10] wnuka, w Książęcych niezgodach skraca się wiek człowieczy.

Wtedy po ruskiej ziemi rzadko rataje[11] radowali się, jeno często krakały wrony dzieląc się trupami, a kawki rzecz swoją gwarząc leciały na żyrowisko.—

To było za czasów tych wojen i tych pułków, a o takiej jak dzisiejsza wojna, niesłyszano.—

## VII

## Porażka Ruskich na rzece Kajale.—

Z rana do wieczora, z wieczora do świtu lecą hartowne strzały, grzmią szable o hełmy, trzeszczą hartowne oszczepy, w nieznanem polu, po śród ziemi połowieckiej.-

Czarna ziemia pod kopyty kośćmi była usiana, a krwią polana, weszła niedolą dla ruskiej ziemi.

Co za szum, co za dźwięk tak wcześnie przed zorzą? To Igor pułki swe zwraca: żal mu miłego brata Wsewołoda.-

Bili się dzień, bili się drugi; na trzeci dzień o południu padły sztandary Igora.-

Tutaj to na brzegu bystrej rzeki Kajały rozdzieli się bracia, tutaj to krwawego wina im nie dostało. Tutaj skończyło ucztę chrobre ruskie plemię, napoiwszy wroga, legło za ziemię swą.

Omdlewa trawa żałością, a drzewo ze smutku ku ziemi się skłania.-

## VIII

## Nowe zwycięstwo Połowców nad Rusinami

Już-bo bracia! nie wesoła nastała godzina; już pustynia przykryła naszą siłę. Wstała krzywda w dziedzinach wnuków Dadźboga: wstąpiła dziewicą zguby na ziemię, plasnęło łabędziem skrzydły na siniem morzu, u Donu, plaśnięciem obudziła mordercze wieki.

Ustały wojny Książąt na pogany, bo brat brata rzekł: to moje i to moje, a tamto także moje i poczęli Książęta za rzecz małą, wielkie rzeczy mówić, a sami przeciw siebie niezgody knować; a poganie ze wszech stron wkraczali zwycięsko na ruską ziemię. —

O, daleko zaszedł nasz sokół ku morzu bijąc ptaki, — a Igora pułku chrobrego nie wskrzesić!

Za nim krzyczy Karna[12] i Żła[12], skacząc po ruskiej ziemi, rozsiewając pożary z płomiennego rogu. —

Żony ruskie płaczą i mówią: „już naszych „miłych mężów, ni myślą zmyśleć, ni dumą zdu„mać, ani oglądać żywemi oczyma, a złota „i srebra ani trochy niema!"—

Stęknął, bracia, Kijów smutkiem, a Czernihów napaść ćmi, smutek (żałoba) rozlał się po całej ziemi; płynie głęboka tęsknota środkiem ziemi ruskiej.

A Książęta sami przeciw sobie niezgodę knują, a poganie ze zwycięstwem szperają po ruskiej ziemi, wybierając dań po wiewiórce (13.) od domu.—

Bo ci dwaj chrobrzy Światosławicze Igor i Wsewołod obudzili szemranie, które był uśpił ich ojciec Światosław groźny, Wielki Książę Kijowski.—

Był on groźbą: gromił silnemi pułki i hartownemi mieczami ziemię połowiecką,— przygniótł góry i jarugi, wzmącił rzeki i jeziora,

wysuszył potoki i błota, a pogańskiego Kobiaka z łuku morza od żelaznych pułków połowieckich wichrem wyrwał — i padł Kobiak[14] w gród Kijowski w Świetlicę (Stolicę) Światosławową. —

Tu Niemcy i Wenedzi, tu Grecy i Morawianie pieją sławę Światosławową, skarżą Księcia Igora że pogrążył bogactwa na dno Kajaly rzeki połowieckiej, na sypawszy ruskiego złota. Tu Książe Igor przesiadł ze złotego siodła na siodło niewolnika. —

## IX

## Sen i Smutek Światosława.

Posmutniały miasta, wesele znikło. A Światosław miał smutny sen. —

W Kijowie rzecze: „na górach tej nocy „z wieczora, odziewaliście mię czarną powłoką, „na łożu cisowem. Czerpaliście mi sine wino „z trucizną zmieszane, sypaliście na mnie

„pustemi sajdaki, pogańskich wierzbiarstw wielką
„perłę na łono i głaskaliście mnie! Już deski
„bez tramu belki w moim złotowierzchim ~~[illegible]~~ pokoju.
„Cały noc biesowe wrony krakały u Plesenska
„na błoniu, biegły ku ~~[illegible]~~ puszczy Kisajskiej i nie zle-
„cieli ku siniemu morzu." –

Przekły bajary Księciu: „O Książe! troska
„mu (rozum) twój owładneła; bo dwa sokoły
„zleciały ze szczerozłotego tronu zdobyć gród Tmu-
„torokań lub wypić hełmem Don. Już sokołom
„skrzydła przycięli poganie szablami, a samych
„zakuli w żelazne pęta." –

Bo było ciemno trzeciego dnia; dwa słońca
zamierzchły, oba różowe słupy pogasły, a
z niemi i dwa młode miesiące (księżyce) Oleg
i Swiatosław ćmą się powlokły. Na rzece Ka-
jale ciemność pokryła jasność.

Połowcy wspierzchli się, po ruskiej ziemi,

jak pardwowe gniazdo pogrążyli w morze
naszą siłę i wielką hardość podali Chanowi:
Już się zmieniła chwała w hańbę; w nędzę
dostatek, już ~~się~~ zleciał dziw na ziemię.

Oto Gockie kraśne dziewy pieją na brze-
gu siniego morza, dzwoniąc ruskiem zło-
tem, pieją wiek Busa[15], kołysząc ~~zest~~ zemstę
Szarokańską[16]; a dla nas drużyno niema już wesela.

Wtedy wielki Swiatosław wyrzekło wiel-
kie słowo zmieszane ze łzami. I mówi on
„o moi synowie Igor i Wsewołód! wcześnie
„poczęliście ziemię połowiecką mieczami kar-
„cić, a sobie tém sławy szukać. Nie z chlubą
„wojowaliście, nie z chlubą krew przeleliście
„pogańską."—

„Wasze chrobre serca ukute z rzążącej
„się stali, a w męstwie zahartowane; cozeście
„zrobili dla mojej srebrnej siwizny."—

„Już niewidzę władzy silnego i bogatego i wie-
„lodrężnego brata mego Jarosława z Czernihowskie-
„mi bywalcami, z Mogutami, i z Tatrami, i z
„Szelberami i z Topczakami, i z Rewugami, i z
„Olwerami; ani bez szczytów z rohatyną śród
„okrzyków zwyciężali pułki."—

„Dzwoniąc pradziadowską sławą, wy zaś
„czekliście dużajmy się (pasujmy się) sami, przed
„nią sławą sami pochwycim, a żadnej sami
„podzielimy się."—

„A czyż dziw bracia! staremu odmłodnieć?
„Kiedy sokół w borach gości, wysoko buja za
„ptakami; nie dopuści gniazdu swojemu krzy-
„wdy.— Jeno źle że Książąt niemam za sobą; na
„nie się te czasy nieprzydały."—

„W Urymie krzyczą pod szablami poło-
„wieckiemi: a Włodzimierz Książę pod ranami,
„smutek i tęsknota synowi Gleba".—

# X

## Wezwanie do Książąt o pomoc.

Wielki Książe Wsewołodzie! nie przyleciesz-że myślą zdala, podeprzeć szczerozłoty tron, byś mocen Wołgę rozbryzgać wiosłami, a hełmami wejść Don, gdybyś tu był; byłaby niewolnica po nagórze[17] i niewolnik po rezanie[17]. Bo ty umiesz na lądzie samostrzały (szarszamy 18) strzelać, jak mężnemi synami Gleba. —

Ty śmiały Ruryku i Dawidzie! nie waszeż wełmy złocone pływały we krwi! nie wasza chrobra drużyna ryczała jak tury - raniona narłownemi szablami w polu nieznanem! Wstępujcie Panowie (gospodyni) w złote strzemiona za krzywdy tego wieku, za ziemię ruską, za rany Igora, śmiałego Swiatosławicza.

Galicki Ośmiomyśle Jarosławi, wysoko siedzisz na swojém złoto kutym tronie, podparłeś

góry Karpackie swojemi żelaznemi pułki, zagrodziłeś drogę królowi, zamknąłeś wrota Dunajowi, gromadami miotasz przez obłoki trzymasz sądy po Dunaj. Groźby twoje po ziemiach cieką, otwierasz wrota Kijowa, ze szczero-złotego tronu strzelasz za ziemiami Sułtany. Strzelaj gospodynie Konczaka, pogańskiego Koszczeja, za ziemię ruską, za rany Igora, śmiałego Światosławicza.

A ty mężny Romanie i Mścisławie! chrobra myśl nosi um wasz na dzieło! bujacie wysoko za sprawami, jak sokół szybacie we wiatrach chcący bić ptaki. Wy bo macie żelazne pręty pod łacińskiemi[19] hełmami. Przed niemi drży ziemia i mnogie kraje Chanowe, Litwa, Jatwież, Deremela, i Połowce swoje dzidy i głowy swoje kłonią przed waszemi stalowemi mieczami.—

Lecz już Książe Igorze! ucierpiała światłość słońca, i drzewo niebolęgiem liść uroniło; po Rusi,

miastami się podzielono, a Igora chrobrego pułku niewskrzesić. Książę! Don ciebie woła i wyzywa Książąt do zwycięstwa. Chrobrzy Książęta dośpieli już do broni.

Ingwarze i Wsewołodzie i wszyscy trzej Mści sława synowie! sześcioskrzydlacze nie złego gniazda, którzy losem niezwyciężonym szeroką władzę zagarneli, na cóż wasze hełmy złote i łackie dzidy i szczyty! Zagrodźcie polu wrota ostremi strzałami, za ziemię ruską za rany Igora Śmiałego Swiatosława.

## XI.

## Wspomnienia o poprzednich Książętach.

Już bo Suła nie ciecze srebrnemi strugi ku miastu pierejasławskiemu, a Dźwina błotem ciecze ku groźnym połowczanom, śród krzyków pogańskich. —

Jeden tylko Jarosław syn Wasylka, pozwa-
nia swemi ostremi mieczy o hełmy litewskie;
zrównał sławą dziadowi swemu Wsesławowi, a
sam pod czerwonemi szczytami na krwawej
trawie rażony litewskiemi mieczami.

I podniósłszy się na śmiertelném łożu, rzekł:
„drużynę twoją Książe! ptaki skrzydłami dzieli,
„a zwierz krew polizuje."

Nie było tu brata Brzeczisława, ani dru-
giego Wsewoloda: sam jeden on uronił perłową
duszę z chrobrego ciała, przez złoty gardziel.
Ucichła wrzawa znikło wesele, trąby trąbią Goro-
dzieńskie.

Jarosławie i wszyscy wnuki Wsesławowe!
pochylcie wasze sztandary, schowajcie wycią-
gnięte miecze, boście już odpadli od dziadow-
skiej sławy. Wy-to niezgody waszemi nawiedliście
pogan na ziemię ruską, na życie Wiesława

Jakież to były napaście od ziemi połowieckiej

W siódmym wieku Trojana, rzucał los Wiesław i dziewicę lubą. – Spiął on konia ostrogami, skoczył ku miastu Kijowu; i dotknął się oszczepami złotego tronu kijowskiego. I stamtąd skoczył krwiożernym zwierzem ku Białogrodowi, otoczył się mgłą, i dniem uderzył Starszunami, otworzył wrota Nowogrodu, zaćmił sławę Jarosława, skoczył wilkiem do Niemiegi[20] z Dudutek. –

Na Niemiedze snopami ścielą głowy, młócą hartownemi cepy, kładą na łok żywoty, wieją duszę od ciała... Krwawe brzegi Niemiegi posiane były niebolęgiem, posiane kośćmi ruskich synów. –

Książe Wiesław przysądzał ludom, Książętom grody urządzał, a sam uganiał wilkiem po nocy z Kijowa do Tmutorokania.

Wielkiemu Chersowi wilkiem drogę przeskakiwał.

Jemu w Połocku zadzwoniono na jutrznię rano u Świętej Zofji w dzwony, a on w Kijowie słyszał dzwonienie. A chociaż wieszcza dusza w ludzkiem ciele, nie często zbywał się on trosk.

Już wieszcz Bojan dawno rzekł mu, rozumne przysłowie „ani chytremu, ani bystremu, ni jak ptak rączemu, nie minąć sądu Bożego.“

Bojan pieśniotwórca wojen Świato sława w starym Jarosława wieku rzekł; Oldze Kogania znalazłszy: „ciężko ci głowo „bez pleców, źle ci ciało bez głowy, tak ruskiej ziemi bez Igora.“

O, stękać ruskiej ziemi, spomniawszy pierwsze czasy i pierwszych Książąt. Starego Włodzimierza nie można było przygwoździć ku górom Kijowskim, sztan-

-dary.

rury jego wieją u Ruryka, a drugie u Dawida, jeno zwierz roganosy spasa tam błonie; nad Dunajem opiewają jego walki.

## XII

## Płacz Jarosławny.

Słychać głos Jarosławny; kukułką nieznajomą ona rano kuku: „polecę, mówi, kukułką „po Dunaju! umoczę bobrowy rękaw w rzece Kajale, otrę Księciu jego rany, na gorącem jego „ciele!"

Jarosławna rano płacze w Putywlu na „wieżycy, i mówi: „o Wietrze, wietrzyku, czemu „panie mój, tak gwałtownie wiejesz? czemu „mieciesz chańskie strzały swojem lekkiem skrzydełkiem na wojsko mojego miłego druha. Małoż-ci jeszcze wiać górami, pod obłoki, kołysać okręta po sinem morzu! — Dla czegóż

„panie mój, rozwiałeś wesele moje po kniejach?"

Jarosławna płacze rano w Putywlu na „wieżycy i mówi: „O Dnieprze sławą ciekący, „Ty przebiłeś kamienne góry środkiem ziemi po „łowieckiej; tyś kołysał w sobie Świętosława „łodzie; na pułki Kobianowe, przynieś panie „mój, mojego miłego druha ku mnie. Abym „nie słała ku niemu łez na morze co rana".

Jarosławna płacze rano w Putywlu na wieżycy, i mówi: „Światłe słońce i trzy „kroć światłe! Wszem jesteś ciepłe i kraśne! „Czemuż, panie mój, rozpocierasz swój żarzący „promień, na lube wojsko moje) mego mile „go druha (przyjaciela) męża..! W polu bezwod„nem spiekotą sprężyły się im łuki, żalem „zatkałeś sajdaki (tuły)? –

## XIII

## Ucieczka Igora z niewoli

Prysnęło morze północą; idą zmazy mgłami; Księciu Igorowi Bóg wskazuje drogę z ziemi połowieckiej do ziemi ruskiej, ku ojczystemu złotemu tronowi.

Wieczorne zorze pogasły, Igor śpi, Igor budzi się, Igor myślą mierzy przestrzeń od wielkiego Donu do małego Dońca. Koń o północy, świsnął Owlur za rzeką, chce być od Księcia zrozumianym. Niebyć Księciu Igorowi.

Tętni i klekoce ziemia; szumi trawa, podnoszą się połowieckie wieże. A Książę Igor skacze gronostajem w trzciny, i białą kaczką po wodzie, wskoczy na rączego konia, i skoczy zeń bosym wilkiem i bieży ku błoniom Dońca, leci sokołem pod obłokami bijąc gęsi i łabędzi na śniadanie obiad i wieczerzę.

Kiedy Igor sokołem leci, wtedy Owlur wilkiem bieży strząsając sobą zimną rosę. Bo utracił swojego rączego konia.

Doniec rzekł: Książę Igor! „niemało ci sła
„wy, a Konczakowi zgryzoty, a ruskiej ziemi wesela."

Igor rzekł: „O! Donieu niemało iły masz
„sławy kołysząc Księcia na swych falach, ścieląc
„mu zieloną trawę na swoich srebrnych brzegach,
„odziewając go ciepłemi mgłami w cieniu zielonych
„drzew; strzegąc go kaczką na wodzie, czajkami na
„strudze, cyrankami we wiatrach". –

Nietak rzekł: „Stugna rzeka: niedobrą ma
„strugę, a pożarłszy cudze ruczaje rostrzaskuje
„o pień łodzie!".

„Młodemu Księciu Rościsławowi zapart
„Dniepr ciemne swe brzegi, płacze Rościsława mat
„ka po młodym Księciu Rościsławie, więdną kwia-
„ty żałobą, a drzewo z tęsknoty ku ziemi się skłoniło."

I nie skrzeczą sroki, w ślad za Igorem jedzie
Gzak z Konczakiem – wtedy w ony niekrakały
kawki umilkły, ani sroki nie skrzeczały, tylko

dzięcioły skacząc po gałęziach stukiem swém wskazywały drogę ku rzece, Słowiki wesołemi pieśniami świt zwiastowały.-

Mówi Gzak Konczakowi, „jeśli sokół „uleci ku gniazdu, sokolę rostrzelamy naszemi „złotemi strzały."-

Rzekł Konczak do Gzaka, „jeśli sokół „ku gniazdu uleci, sokolę zwiążemy z kraśną „dziewicą."-

I rzekł Gzak Konczakowi: „jeśli go z „kraśną dziewą zwiążemy, nie będziemy mieli „ani sokolęcia, ani ładnej dziewy i poczną „nas bić ptaki w połowieckiej ziemi!"-

## XIV

## Powrót Igora na ziemię ruską.

Słońce świeci na niebiosach, Książe Igor w ruskiej ziemi.-

Dziewice pieją na Dunaju, płyną głosy przez morze do Kijowa.-

Igor jedzie w Boryczewo[22] ku Świętej pirogowskiej[23] Bogarodzicy. Strony (kraje) rade, (miasta) grody wesołe pieją pieśni Książętom starym a potem młodym.

Brzmij sławo! Igorowi Swiatosławowiczowi, Buj-Tur-Wsewołodowi.- Zyjcie Książęta i drużyno, bijąca się za chrześcijaństwo z pogańskiemi pułki.-

Sława Książętom i drużynie

# Objaśnienia

1) Bojan, sławny pieśniarz dawnych czasów na Rusi.

2) Trojan, był starożytny przodek Igora.

3) Weles (Wilos), bóg pasterzów u Słowian.

4) Tur, dziki wół w Polszcze, Litwie i Rusi wyłącznie zamieszkały. U starożytnych sławian był on symbolem nadzwyczajnej siły.

5) Sajdak, (Tuł), naczynie na strzały.

6) Diw, po polsku Dziw, dziwo było bóstwo karzące i prześladujące.

7) Tmutorakań, księstwo należące dawniej do Rusi później do Połowców.

8. Powłoki, rodzaj materji drogiej.

9.) Strybóg, bóg wiatrów u Sławian.

10. Dadźbóg - Dażdboh, bóg szczęścia u Sławian, czczony był w Kijowie.

11) Wyraz rataj, znaczy rolnika i żołnierza.

12) Zła i Karna, wodzowie połowców.

13) Wieniorka lub Wiekosza, gatunek monety skórzanej.

14 Kobiak, książę połowców który był pobity i wzięty do niewoli z dwoma synami przez Światosława w 1184 r.

15.) Bus, sławny książę połowiecki, pod którym kraj ten przyszedł do najwyższego stopnia sławy. Pieśń niniejsza spomina raz busa, drugi raz biesa – co według wszelkiego podobieństwa jedną osobę oznacza. –

16.) Szarokań, wedle ruskich historyków miasto na Dońcu. IIII.

17.) Nogat i Rezan, podobnież jak wiewiórki, moneta stara

18.) Szarszuny (samostrzały) rodzaj broni palnej. –

19. Łatyninem nazywano w tamtych wiekach człowieka łacińskiego obrządku. –

20.) Niemiga, starożytna nazwa Niemna. –

21.) Owlur, połowczanin który ułatwił ucieczkę Igorowi.

22.) Boryczewo, miejsce na którem dziś cerkiew Sᵗᵃ Jędrzeja stoi w Kijowie. –

23.) Pirogoszcz, wedle objaśnień historyków, przyniósł obraz Matki boskiej z Konstantynopola do Kijowa, który później został przeniesiony do Moskwy – do cierkwi Uśpieńskiej, i nazwany Bogarodzicą Włodzimirską

# Wczoraj i Dziś

## Część pierwsza

Wczoraj tak sławne tak urocze było
Śmiało się chwałą, laurem zieleniło!
Wiódł biały orzeł skrzydlatych hussarzy,
O orlim wzroku i wąsatej twarzy
Za cześć i całość ojczystych ołtarzy,
Z bojów na boje, od ziemi do ziemi:
Od Euxynu do wód bursztynowych
Od białej Łaby do progów dnieprowych. —
Grzmieli rozgłośnie piersianie turzenie,
Święta pochodu pieśń Boga Rodzicy,
Orle wnuczęta rycerze rolnicy. —
I pieśń tę nucąc ostrzem dzid hussarskich
Z polski gościnnych otworzystych progów
Jak miotła gniewów bożych mietli zgraje wrogów.
I w takt tej pieśni szabla w dłoniach dziarskich,
Półbach moskiewskich, szwabskich i tatarskich,
Aż w niebie słychać rozgłośnie dźwięczała,
I grzbiety wraże w pogoni orała. —

Spytajcie o tem dr błoni Obertyna!
Grunwaldu, Orszy, Wiednia i Kluzyna!

2.

Dzielniż to byli ci wczorajsi ludzie
O których dzisiaj mówim jak o cudzie.
Ów król wolności z stotysięczną głową,
Z dłonią na szabli, a z serdeczną mową,
Z dumą książęcą pod strzechą ubogą,
Ów wszystkim równy niższy od nikogo,
Naród Szlachecki! Szabla mu do dłoni
Zbroja do ciała, a ciało do koni
Zdaje się wrosły! Bo ~~szablę~~ zbroję zdejmował
Na krótko tylko na rodziny łonie,
Konno do lubej i na bój czwałował
Konno na Sejmik, a z szablą pracował
Na potem Ojców zroszonym zagonie.

3.

Pług mu i rola najmilsza zabawa;
Tańcem mu była wojenna wyprawa.
Gotów dać głowę k' woli przodków wierze
Kiedy się modlił to modlił tak szczerze
Aż łzy gołębie z orlich ócz się lały!

Gdy szablą rąbał aż skry się sypały!
A kiedy według starego zwyczaju,
Wici wzywały na obronę kraju,
Jak z gniazd sokoły, lotem błyskawicy
Biegli z pól swoich rycerze rolnicy.
A przed żarem ich męztwa, jak śniegów nawały,
Przed żarem słońca, tajał wróg zuchwały
I spływał krwawym ucieczki potokiem
W polskie zagony wsiąkając trupami. —
A gdy bój zagasł westchnieniem szerokiem
Szląc dzięki niebu że wróg poskromiony
Te pyszne orły, srogie lwy przed wrogiem
Zdjąwszy z ciał zbroję, z serc butę, męztwo
Były jak korne baranki przed Bogiem
Na jego łaskę składając zwycięztwo.

4.

Strasznym brat Szlachcic dla wrogów był w boju!
Lecz wódź którego z chrobrych towarzyszy,
Kiedy na siebie wdział kontusz pokoju
W błogiej ogniska domowego ciszy;
To każdy taki szlachetny, kochany
Sercem by ogrzał i lodowe ściany!

Ani byś pewno poznał w tym rolniku
Który się krząta śród rolniczych wozów
Śród stad i pługów śród żniwiarzy szyku,
Błogosławionym potem pracy zlany
Tego lwa, orła bitew i obozów!

5.

A widź go jeszcze kiedy w obrad kole
Siądzie z powagą i myślą na czole.
Patrz, jak obstając za wolności sprawą
Pychę obrzuca wzgardą i niesławą,
Jak murem staje samolubnej dumie!
Patrz, jak za prawdę zastawić się umie,
Choć szabli dobyć, choć nałożyć głową,
Choćby się przyszło przyznać prawdę wrogu!
Jak gotów zawsze, otwarcie i śmiało,
Wypalić w oczy gorzkie prawdy słowo,
Ojcu, Królowi, choćby nawet Bogu
Gdyby się Bogu przeczyć podobało.

6.

A widź go jeszcze w chwilach wesołości,
Gdy w cześć domowej lub świętej rocznicy
Zasiądzie z gronem kontuszowych gości
Do sutej misy i pełnej szklennicy.
Jakże serdecznie i szczerze zaprasza,

Na to co Bóg dał, czem chata bogata,
Kłania się prosząc i jeszcze przeprasza
Że nie ma przyjąć czemś godniejszem brata.
Chociaż mu głowę zdobi szron sędziwy
Mową i ruchem to jak młodzian żywy;
A gdy krew żywą węgrzyn rozwesel.
Sercem i duszą z tobą się podzieli. —
To choćbyś wówczas Tatarskiego chana
Lub Cara Moskwy, lub też Sudermana
Los jakiś dziwny przyniósł w jego progi,
Toby zapomniał szlachetnie że wrogi,
I miejsca swego przy stole ustąpił
A ugoszczenia i serca nie skąpił.

7

O z takim mężem gdy ci się zdarzyło
Na jednej ławie siedzieć przed kominem;
I z parę godzin przegawędzić miło
I ochrzcić wspólną znajomość węgrzynem:
Gdy przytem serce i twoje i jego
Na jedną nutę w szczery tak zabiło:
To możesz jakby na siebie samego
Liczyć na niego i zawsze i wszędzie!

Powierz mu śmiało mój honor i mienie
I młodą żonę, choćby i zbawienie;
Ciałem i duszą strzedz i bronić będzie
Więcej niż swoje i lepiej od ciebie. –
Nagród nie przyjmie choć gotów w potrzebie
I własnem dobrem za tę straż zapłacić
Niźli zdzbło słomy z twego dobra stracić.

8.

Chcesz z nim żyć w zgodzie to noga przy nodze
Serce przy sercu po życia idź drodze,
I w lad ci pójdzie z takim współwędrowcem
Bo chodzić krzywym nie lubi manowcem.
Ale nie radzę zacząć się z tym mężem.
I wleźć mu w drogę ostem albo wężem;
Bo jako wulkan serce nosi w łonie:
Niech tam najmniejsza iskierka upadnie,
Do dna się wzruszy i wybuchnie snadnie,
Zemsty i gniewu lawą cię pochłonie.

9.

O! jeszcze!.. strap go ciężkich krzywd tysiącem
A przyjdź doń potem z sercem żałującem
I dłoń ścisnąwszy rzeknij: „Przebacz bracie!..

Pierzchnie mu z serca chęć zemsty zawzięta,
Bratniej wymówki wzrokiem spójrzy na cię,
I ze znaczącem głębokiem westchnieniem
Rzeknie ci tylko: „niech Bóg nie pamięta!"
I zgodę stwierdzi bratniem uściśnieniem.

10.

Lecz jeśliś drasnął jego cześć szlachecką,
A cześć swą ceni on więcej niż siebie
I więcej kocha niż matka swe dziecko,
To nieprzebaczy chyba tylko w niebie,
I tylko wtedy gdy Pan Bóg rozkaże.
Ale na ziemi głowie twojej brada!..
Otwartą wojnę tobie odpowiada:
A póki krwią swej obelgi nie zmaże,
Jak Czarownicy złośliwe nasłanie,
Jak kara boża póty nieodstanie.
Wykręt choć djabli nic tutaj nie nada
Bo on jak Sokół otwarcie, śmiało
Z góry i w oczy nie z boku napada!

To jeśli bracie nie z ciasta masz ciało
Z bronią staw czoło szlachetnemu wrogu
A duszę swoją polec Panu Bogu!
Bo twój przeciwnik rębacz znamienity
Ostrą ma szablę co na poły płata!
A jeśliś bracie jest tchórzem podszyty
To zmykaj lepiej choć na koniec świata
Bo się od niego sianem nie wykręci
I nie wymodlą nawet wszyscy Święci.

II.

A przecież mąż ów kiedy jął się księgi,
Ze czcią wychodził i nie podrwił sprawy;
I tu jak zawsze śmiały, wolny, prawy
Przez rozumowań zdradzające kręgi,
Przez kłamstwo, i złudzeń, i zwątpień zawady:
Jako na wroga wstępnym godził bojem
Zmiatając chytre zasadzki i zdrady:
Tak szedł ku prawdzie po polsku.. przebojem!
I ciął rozumem przy pochodni wiary
Uczone węzły jak szablą Tatary!

12.

Nie prawdaż? Zaświadcz boski Kopernicku
Coś wzlatał duchem aż za mleczne smugi,
I mimo ciemnych bluźnierców okrzyku
Rozkazał słońcu stanąć po raz drugi!
I sam, jak słońce w rozumu wszechświecie
Nowe dał życie nie jednej planecie.
Świadcz za swych ziomków Astronomie prawy
Co jako gwiazdy nad Polską błyszczeli,
Lecz gasną w świetle twej słonecznej sławy
Bo twoją sławą świat się z nami dzieli.

13.

A przecież mąż ów miał dłoń równie wprawną
Do ciężkiej szabli i pióra lekkiego. —
I w wiejskiej ciszy czasu sposobnego,
Mową od serca a solą zaprawną,
Pismem szerokiem jakby szablą skreślał,
Ku pożytkowi bran i Ojczyzny
Spisywał sobie co czynił co myślał.
Gdzie z wrogiem tańczył, gdzie odebrał blizny,
Jak to hulali panowie Hussarze

Jacy to w Polsce byli Dygnitarze,
Na jakim z mową wystąpił Sejmiku:
Tak o tem stoi w Paska pamiętniku. –

14.

A przecież mąż ów kiedy chwycił lutnię
I przygrywając wesoło lub smutnie,
Nucił rozgłośnie piersiami zdrowemi,
Polską a choćby starej Romy mową,
Pieśni o Bogu i o Polskiej ziemi:
W tak wdzięczny wieniec wiązało się słowo
Że go i Polska z radością słuchała
I w takt klasnęła Europa cała.

15

Świetnaż bo była takich synów matka,
Zdradnych narodów szlachetna sąsiadka
Dwóch mórz, rzek siedmiu wolnowładna Pani,
Ludzkością, krasą, męstwem znamienita
Przesławna Polska Rzeczpospolita!
A drżeli przed nią ludzkości tyrani
A czcili jednak kryjąc zawiść w łonie;
Znały ją mędrce, ludy szanowały
I rade wieści o Polsce słuchały
Jakby Ballady o jakimś Baronie. –

16.

I była Polska jak wielkim kościołem,
Gdzie różnowierca z prawowiernym społem
Równe miał prawo każdy po swojemu
Zasyłać modły Stwórcy najwyższemu.
A w świecie wówczas, krzyż, godło zbawienia,
Stał się narodom rószczką udręczenia
Do krwi bijącym knutem w ręku kata.
Fanatyzm zlęgły w brudach szat kapłana
Syn kazirodny wiary i Szatana
Harcował w Cyrku chrześcijańskiego świata
I jak przed wieki lew z Cyrku Cezara
Złopał krew ludów w Zbawiciela imię,
Bratu dał w dłonie krwawy miecz na brata,
Utrapił ludzkość jakby boża kara
I wzniósł klątwo kuźnie, w prawowiernym Rzymie.
A krzyż co laski lśnił wprzódy tęczami;
Dziś sczernion w stosów i pożarów dymie,
Splugawion krwawo Judaszów ustami,
Jak znamię groźby ciężył nad ludami.

17.

I była Polska w owo czesnym świecie
Jak dwór gościnny w kupieckim powiecie,
Kędy wrót sknerstwo niemieckie nie strzegło.
I dokąd drogi zielsko nie zaległo,
Kędy nie zbrakło na sercu i chlebie
Żeby go z bliźnim podzielić w potrzebie;
Kędy przychodniom nie zabrakło strzechy
Nieszczęsnym wsparcia, strapionym pociechy.
Drogę do Polski znały Cudzoziemce
Wykrętne Włochy i łakome Niemce;
I Gall po szczęście do Polski wędrował
Dobrze bo widać Polsk chleb smakował

18.

I była Polska sławnych czasów onych
Śród samolubnych Monarchji Zachodu.
Nakształt możnego granicznego Grodu.
Gdzie zamiast murów zbroją najeżonych,
Zakędy wroga na wodzy trzymała,
Czapka rogata i pola kontusza;
A pod kontuszem prawa polska dusza.

A w grodzie onym od wieków mieszkała
Dzielna, serdeczna, rycerska rodzina:
Bracią Szlachetną zwała się w pokoju
A Towarzystwem w obozie lub boju
A męstwo w spadku szło z Ojca na syna!
Jak w dawnej sporcie osiwiałej głowie
Cześć tam czyniono, sędziwi Ojcowie,
Jak Patrjarchy na łonie rodziny,
W grozie i cnocie chowali swe syny
Według świętego dziadów obyczaju,
Ku chwale bożej i posłudze kraju.
A mąż co wyszedł z tej szkoły domowej
Pełne miał wiarą i miłością łono,
Dziarsko mu serce biło w piersi zdrowej
A nie ostygło chyba w zimnym grobie!
A jeśli go kaszy szydłem nie uczono
A do tej kaszy nie dał naplwać sobie.
Zuch był do korda, do pióra do rady,
Do dziew, do konia, i do ostrej zwady;
Zuch był do tańca; zuch i do puhara;
Djabła się nie zląkł, a tem bardziej wroga;

Przez łeb się rąbał, chwalił Pana Boga,
Wiodła przez życia manowce go wiara
A twardą duszę na losy miał twarde.
A ród ich: z Dziada Lachy butne harde
A z Ojca Piasta, serdeczni Polanie
A wszystko sławy i swobód kochanie.

19.

I była Polska jako niepożyta
Krzyża, wolności, ludzkości Strażnica
Licznemi szturmy w dziejach znamienita;
A bracia Szlachta jak jedna szablica,
Co rzadko w pochwie, częściej w dzielnej dłoni
Sypała dzwięcząc iskry z wrażej broni.

20.

Wszak po Lignicą onych czasów Polska
Za ludzkość krzyża krwawo się pociła;
I ona straszna nawała Mongolska
Przed którą Azja kornie czołem biła,
A Europa w trwodze się rozjękła,
O mężne piersi polskie się rozpękła
Niby Uragan o skały Tatrzańskie;

I upłynęła w stepy nadwołżańskie
Jakby własnego zwycięstwa się zlękła.
Wszak pod Chocimem wstrzymana, złamana
Pół miljonowa potęga Osmana
Ostrzem dzid Lackich niby zwierz zażarty
Dzielnem ramieniem myśliwca odparty. –
Wszak sławnych czasów za Jana trzeciego
Pod Wiedniem, polskiej swobodny ptak ziemi
Szlachetne skrzydły zasłonił białemi
Przed półksiężycem Orła habsburskiego.

21.

W księdze ludzkości ryte nasze dzieje
Sokolem piórem szablą zaostrzonem,
Stal grzmi, a wolność i chwała z nich wieje
Jak wiosna wonią; a świetna, wesoła
Jak promienica co przed Stwórcy tronem
Świeci boskością z sprawiedliwych czoła.

22.

Szeroko Polski progi się rozbiegły! –
Nimfy Bałtyku na jej rozkaz biegły,

Stroić w bursztyny złotowłosą Panię,
A stopy w czarnym kąpała limanie.
Kolana w kwiecie i kłosy wieńczyły,
Drużki Rusałki po ładzie pokrewne.
Wiatr jej stepowy nucił dumki rzewne.
A trąby w Dniepru jej sławę dzwoniły.
Zbiały Anioł od progu wschodniego
Stał z płomienistym bułatem na ~~twarzy~~ straży,
A wolna Pani z majestatem w twarzy
Niby Minerwa wzroku błękitnego
Na wschód i zachód dłonie rozpostarła....
Prawą na śniegach karpackich oparła
A z lewą dłoń swą splotła siostra miła
Serdeczna Litwa rozkochana Księżna.
W krasy i siły młodym Majestacie
Jako Minerwa w świecie się pięknila..
Dumna, serdeczna, mądra, i orężna.
Siostra dla obcych, Matka wolnych dzieci
Na Monarszego jej płaszcza szkarłacie,
Jako gwiazd siedem, siedem stolic świeci.

23.

O! tchnie z przeszłości westchnieniami chwały!
Stawił przed Królem i sejmowem Kołem
Koronny Hetman pyszne Moskwy Cary,
W schylonym hołdzie powiewał płaszcz biały
Z wielkiego Mistrza plec - i biły czołem
Pruskie Krammice, Wołoch Hospodary
Czołem hołdowne na Rusi Książęta!
Iż Bogiem była polska sprawa święta!
I święci polscy słynęli w świat cudy
Pany chrześcjańskie im niosły pokłony
Do dłoni polskiej garnęły się ludy,
Prosząc o pomoc przyjaźń i braterstwo
I mosząc w darze wierność i korony
Królewskim dzieciom - a polskie rycerstwo
Miało dank męstwa, czy w otwartej bitwie
Czyli też w męzkiej na ostre gonitwie.

24

I bezprzykładnym obyczajem w dziejach
Na bratnią spólność w łowiec kolejach,
Sprzęgły dwa dzielne narody swe dłonie
Społecznym ślubem na podziw ludzkości!

Jako w dwóch jedno, dwa ludy się stały,
Jak jedno serce choć w podwójnem łonie;
Jako dwa dźwięki w muzyce wolności
Jak na dwóch czołach wspólny wieniec chwały,
Jako dwa pola śród herbu jednego,
Jako dwa ostrza miecza rycerskiego;
I Polak z chlubą nazwał się Litwinem
A Litwin z ~~chlubą~~ dumą wolnej Polski synem.

—

Koniec pierwszej Części

## Część druga

1.

Och! o tem wczoraj śpiewaćby bez końca
Bo był wczorajszy gdy serca doleci
Buja w sto pieśni i wonie i świeci
Jak w kwiat był roślin pod wejrzeniem słońca.
Wiele wspominać! wzdychać może więcej!
Na strun tysiącu pieśni stotysięcy
Błogiego ~~dzisiaj~~ wczoraj ~~hańby nie wyjęczy~~ chwały nie wydźwięczy
I tego dzisiaj hańby nie wyjęczy!
Ha! dzisiaj hańba! piekło z temi słowy!
Och! tak'em błogo, tak rozkosznie marzył.
Jak dech biegunów powiał wiatr grobowy
Białym całunem okrył marzeń pole
I pot zapału zmroził na niem czole.

2.

O jakże dziwnie moja lutnia szczękła!
W piersi mi chłodno i pieśń moja zlękła
Od słów ucieka.. lecz dośpiewać muszę,
Chociażbym z pieśnią wyzionąć miał duszę.

Niech ból w takt pieśni mem sercem zabije,
Skończę pieśń!. Bracia! moja pieśń dwulica
Jedną twarz błogość i uśmiech oświeca
Laury i róże wieńczą błogie skronie;
Druga rękoma spłakany wzrok kryje
Kasa w bezsilnej w rozpaczy swe dłonie
Smutna bo w grobów zabrudzona pleśni!
Więc dosłuchajcie mej dwulicej pieśni

3.

Wiele wspominać, wzdychać więcej jeszcze!
Wczoraj jak sławne i zwycięzkie hura
Z swobodnych piersi.. a dzisiaj złowieszcze
Jako brzemienna hańbą noc ponura
Jak krwawe w więzach spłakane „niestety!..
Wiele wspominać! więcej jeszcze wzdychać!
Namby od postów wychudnąć w szkielety
I łzom by naszym nigdy nie osychać!
Namby ze wstydu kirem zakryć lice
Namby pokutną włożyć włosiennicę,
Rozedrzeć szaty i na nasze głowy

Zhańbione jarzmem posypać popiołem,
I wziąść za kościół matki głaz grobowy
I wołać, wołać z świętym Ojcem społem
„Przed oczy twoje Panie, nasze winy składamy
„I karanie które za nie odbieramy, przyrównywamy;
„Karę za grzechy dobrze czujemy
„A przecież grzeszyć nieprzestajemy. –

4.

Gdzie wolna Pani? widzę ją.. trzej katy
Kochanki piekła świadczący się niebem.
Płaszcz jej królewski rozdarli w trzy szmaty
I swe psy głodne karmili jej chlebem. –
Wieńcem tortury jej czoło oplotli
Grobowym głazem stopy jej przygnietli.
Na nim krwią piszą: „z rozpusty skonała!„
Widzę ją.. we łzach i krwi szata biała
Ciało ujęte w potrójne kajdany.
Wjadły się w ciało. przegryzły do kości..
Gdzie nasz ptak biały.. biały ptak wolności
Czy go zerwały z ziemi uragany. –

I gdzieś zawisłszy buja pod chmurami?
I póki spadnie z pomsty piorunami,
Karmi swą duszę piorunów piosnkami
A dziób i szpony stali w błyskawicy?
I z tamtąd zrzuca na cierpień ochłodę
Pani swej rosę z niebieskiej krynicy?
I roni pióra gromami ochrzczone
Na bohaterów i wieszczów zozrodę?
Może w dni one łzawe i skrwawione
Dobre genjusze piekłu go wykradły?
W zaczarowane uniosłszy gdzieś kraje
W starej zbroicy na sen go układły?
I tam go strzegą póki mocą cudu
Zniesie stalowe przyszłych odmian jaję
Z którego mściciel wylęgnie się ludu?
Czy gdzieś uleciał za morza za góry,
Prosić wyklętych kapłanów natury
O zbawcze leki dla swej chorej Pani
I przynieść w dziobie żywej wody dla niej?
Czy mleczną drogą skargę przed Tron Boga

Od męczennicy poniosł zapomnianej
I chce wybłagać grom pomsty na wroga
I sprawiedliwość na ludów tyrany.

5.

Trzy czarne ptaki na mej matki łonie
Strojne w korony co orłom pokradły
Trzy sępy orłów, samozwańcy siadły
Wianiem swych skrzydeł wieją śmierć na skronie
I skry z ócz błotem i krwią zlanych płoszą.
I na skon wolnej czekając, z rozkoszą
2. Z jaką się patrzy na świeżą krew zwierzę
1. Z jaką kat patrzy w kark pod miecz podsłany
Patrzą na męki i liczą jej rany. –
Lecz jej wzbroniono, i westchnień wzbroniono!
Miljon bagnetów jej westchnienia strzeże
Gotowych wpić się w wznoszące się łono,
Miljon wampirów ślepi wzrok gasnący!
A w głuszy wieku co bawiąc się złotem
Wzniósł po nad góry łeb koroną lśniący

Śród ludów w nędzy leżących pokotem
Pełni się jakieś dopuszczenie boże!
Jak Prometeusz za ludzkość cierpiący
Wolna zaległszy madejowe łoże
Kona codziennie i skonać nie może.

6.

Gdzie Zaporoża Sokoły udałe
Pokrewne Orła z stalowymi szpony
Dum bitw i stepów wychowanki śmiałe
Groźliwe ptaki od pogańskiej strony?
Gdzież te obrońce Sławiańskich gołębi
Rodzone wrogi z czarnych wód jastrzębi?
Czy się ukryły pod płaszczem Bojana
Sławiańskich pierwów Ojca Atamana
Czy pod cień skrzydeł Anioła białego,
Jak biały orzeł czekać dnia wielkiego.

7.

Smutno nad Dnieprem, nie tańczą Rusałki
Bo po kochankach, po Mołojcach płaczą
Głucho nad Dnieprem, i udałe śmiałki
W czajkach przez progów trzynaście nie skaczą.

I Dniepr już przodem czajki atamańskie
Nie nosi echa dumy młodeckiej
Na pobledniemie dziatwy muzułmańskiej
Co to spędzała krew z twarzy niemieckiej

8.

Grzmiałoż bo życiem ponad temi wody.
Jak mary serca dziarskiego młodego
Gdzie śmią się sława, kochanie i boje,
Jak krasne, jasne obrazki swobody
W wolności stepu, czasu wczorajszego
Dziarskich mołojców konne mknęły roje.
A powieść o nich.. echo młodej sławy
Jak sen rycerza na pobojowisku
Z głową na siodle w przeddzień ostrej sprawy,
Jak pieśń przy wojów nucona ognisku.
Jakieś wznoszące łonem epopeje
Z których dzielnością w serca mężów wieje. —

9.

Bujnem się życiem matka Lecz mówiła
A dziatwa raźnie po stepie tańczyła..
Z nad Wołgi trzody przypełzły Carycy
Sokole gniazdo złe kruki opadły

Jedyne dobro swobodę rozkradły,
Nie stało dziatwie Siczy młodycy...
I w stepach głucho tęskno po kozaku
Jak w dziewy sercu po miłym chłopaku.
Zmurniała dziatwa, tylko garstka mała,
Zbyt rozkochana w swobodzie kozaczej,
Podawszy skrzydła złej doli tułaczej,
Za czarne wody z jękiem uleciała..
I gdzieś zapadła przy gardle Dunaju
Słać nowe gniazdo w bisurmańskim kraju
U dawnych wrogów prosić gościnności!
Czy to nasienie czegoś tam w przyszłości

10.

Nie ma już Siczy nie ma Atamanów
Co na żer krwawy Sokoły wodzili;
Wrzał Dniepr po nich tęskno przy porohach kro
A pług oracza pone pierś kurhanów!
Serdeczna prawda daleko gdzieś w niebie
A stara sława o żebranym chlebie
Z lirą skrzypiącą po Rusi się włóczy
A po sokołach dziedziczy ród kruczy.

11.

Złoto, zielono, młodo w Ukrainie
W kwieciu, w zieleni, rozkosznie wzrok ginie
Strudzi się Stentor nim policzy snopy.
Mnogie stulecia olbrzymiemi stopy
Szły tędy pieszo lub na grzbiecie konia,
I zapisały nad Dnieprzańskie błonia
Przeszłe swoich dziejami językiem kurhanów.
Niby westchnieniem Stepu do wolności
Wyparte z bólem te Sfinxy przeszłości
Stoją i milczą dla mędrków i Panów —
Próżno Ciekawcy w ich wnętrznościach ryją
Tylko spróchniałe oddadzą im kości
Ale tajemnic swoich nie odkryją.

12.

A wiele wiele w kurhanach tam leży
Prócz starych zbroi i kości rycerzy;
Ale te zgłoski sercem czytać trzeba;
Trzeba wybłagać na to łaski z nieba
Bo nic nie dojrzy nie wtajemniczony.
Lecz jeśli będziesz na to namaszczony
Wyczytasz głoski to kurhanów mową

Jakiś przeszłości milczącego ducha!
A stare wieki przyjdą na twe słowo
Zapadłe usta podadzą do ucha..
Trzęsąc na cię z swoich głów szron siwy
Krwi swojej zaschłe ukażą ci strugi
Wspowiedzi cichej a strasznej a długiej
Wyszepczą zmarłe i poczęte dziwy

13.

Złoto, zielono, młodo w Ukrainie,
W kwieciu, w zieleni rozkosznie wzrok ginie
Strudzi się Stentor nim policzy snopy!.
Lecz na serc niwie wcale nie zielono!
Ludzie.. nie bracia, a Pany i Chłopy,
Patrzą ku sobie ci zyzem ci z góry
Jakby ich drużbę krwią Abla ochrzczono.
Wzrok tego ludu tęskny i ponury
Choć takie jasne niebo doń się śmieje.
Lud ten sierota w macochy dziecię
Co własnej matki biedne nie pamięta,
Jakieś tam żywi zbłąkane nadzieje,
O jakimś lepszym śni w przeczuciach świecie,

Mgli się mu jakaś myśl wielka i święta
Ale tej myśli, biedny, nie rozumie!
Czegoś chce, biedny; a nazwać nie umie!
To lud o bracia.. a nad nim Panowie...
Lecz me westchnienie niech za mnie odpowie!

14.

Zazdrośne orlej i sokolej chwały
Siały szatany strute ziarna siały
Na ukraińskiej czarnej bujnej roli
Na bied rozpłodek.. a męże złej woli
Karmiły żółcią. zdradzieckim tchem grzały
Na rozjednanie serc jednoplemiennych!
Aż wybujały plemię a szeroce,
Dały kwiat krwawy i krwawsze owoce;
Co dojrzewały pośród burz jesiennych.
Jadło je plemię orle i sokole,
A szał pijany zgłuszył dobrą wolę,
Zawrzało w łonach złą żądzą kaina;
I krwawym płaczem jękła Ukraina.

15.

W jarzmie kark ludu.. do jarzma przykuta

Dłoń panów drżąca od poklasku knuta,
Chłopskie żelazne pańskie złote pęta
Lecz obu gniecie hańba ołowiana
Z pod serca chłopa i z pod tentna Pana
Lsą krew o szyi czerwonej pisklęta
W kale kradzieży zlęgłe pasożyty.
A nad tem wszystkiem czarnych skrzydeł cienie
Tak groźne jakieś boże dopuszczenie
Tak znak złej wróżby mgłą krwawą okryty
Ohydną plamą ciną niebios błękity

16.

Lecz jeszcze dobra nie konaj nadziejo
Nie stygnij serce choć złe wiatry wieją
Choć chmury z gradem nad nami zawisły
Bracia z nad Niemna, Dniestru i Wisły
Do góry czoła i na sercu dłonie!
Pokutne hymny śpiewajmy, a w łonie
O żywmy ducha polskiego Żmiż święty
A kto nas dmucha zwątpieniem przeklęty
Prośmy o burze, w burzach nam zbawienie.

W burzach, prócz burzy w kosie i szablicy
Nie w cudzoziemców zdradnej obietnicy!
Im sroższe grady groźniejsze chmur cienie
Tem śmielej bracia cieszmy się radujmy
I milcząc ducha do czynów gotujmy
Bo to w burz ryku przemawia duch boży
Co świat ku prawdzie żenie z kłamstwa bezdroży

17.

Pod kurhanami przyszłych czynów słowo
Chrzczone nie ludzką lecz Aniołów mową
Leży jak cudów nasienie zaklęte.-
Czas się dopełnia a słowo dojrzewa!
Wejdą dni one, te dni już poczęte
We mgłach przyszłości, czas skrzydłem powieje
Bojan pieśń Wojów sławiańskich zaśpiewa
I ziarno w groźbę Tyranom dojrzeje.-
A będzie o tem dobra wieść w narodzie!
A ziarno nakształt olbrzymiego drzewa
Grzbiet macierzysty kurhanu przebodzie;
Drzewo wybuja wysoce, szeroce,
Pokryje Ruską zdrowym cieniem ziemię.

I wyda dobre kwiaty i owoce
Nakarmi orle i sokole plemię.
A lud poczuje w sobie szepty boże
I duch jak rzeka na wiosnę się wzmoże.
Hukną ku sobie od Niemna do Odry,
Od grodu Kija aż do Królów Miasta;
Pod hasłem Łady, modlce Radegasta,
Aż klaśnie raźno o progi Dniepr modry.
A w dni te biada złej sprawie świadczącym,
Biada królowom w one dni rodzącym,
Biada łakomym prawnukom Odina
Za krew Sławiańską i za krew Litwina;

Wiersz nadesłany na skon ś. p. Juljanny *Delater*, ze Zgromadzenia PP. Sakramentek.

Wkrótce, już wkrótce, Aniele,
Wieńcem zasług uwieńczona,
Na Oblubieńca wesele,
Ulecisz z naszego grona.
Zaledwo trzy doby miną,
Ja ci przycisnę powieki,
Na martwe ciało łzy spłyną,
Pożegnamy się na wieki.
Trzy razy słońce zaświeci,
Trzy razy w ziemi utonie,
A duch Twój w Niebo uleci,
I spocznie w Aniołów gronie!
Żyłaś i konasz w ukryciu,
Świętem twe było istnienie,
W całem twem Anielskiem życiu,
Grzech twe nie skalał sumienie.
Jakżeś szczęśliwa swobodna,
Szatan Ci szkodzić niezdoła,
Idź ztąd, bo ziemia niegodna,
Nosić na sobie Anioła.
Choć serce moje żal ściska,
Choć tracąc Cię wiele traci,
Idź już do Świętych siedliska,
Idź do Aniołów twych braci.
Czemuż z mych oczu łzy płyną?
Żegnam Cię istoto droga,
Idź, lecz za życia doliną,
Racz za mnie ubłagać BOGA. — **

*Józefiny*, i odśpiewaniu kilku narodowych pieśni, udało się na salę zbiorową, i zaczęło zabawę odtańczeniem czardasza; po nim nastąpił mazur, w którym i leczący się, udział przyjęli. Czardasz podobał się tu ogólnie. Taniec ten pełen życia i zapału, wydał się bardzo właściwie przy dzielnych i swobodnych postaciach mężczyzn; nienaturalnym tylko być się zdawał dla kobiet przybranych, niestety! w paryzkie krynoliny i długie suknie, w których wszystkie ich ruchy niknęły. Lecz nietylko wesołe ale i smutne zaszły tu w tym roku wypadki. W d. 7 Sierpnia, pochowaliśmy na miejscowym smętarzu zwłoki ś. p. *Kisielnickiego*, Obywatela Królestwa Polskiego. W d. zaś 8m Sierp: wybuchnął pożar, który zniszczył chatę i wszystkie zabudowania jednego z tutejszych górali. Hojne składki wróciły w części stratę poszkodowanemu. Możemy tu pochwalić gorliwość i zręczność tutejszych mieszkańców, w ugaszeniu ognia. Osób w tym roku leczących się w Szczawnicy, było blizko 800.

W roku bieżącym w Państwie Austrjackiem wychodzi słowiańskich pism perjodycznych: 1 czesko-morawskie, słowackich 20, polskich 10, serbsko-chorwatskich 7, słowieńskich (chorutańskich) 4, rusińskich czyli ruskich 3, razem 44.

*Czytelnia polska składająca się z 3,500 tomów*, dzieł wyborowych, w bardzo dobrym stanie, jest do sprzedania za umiarkowaną cenę; wiadomość w xięgarni Gustawa *Sennewalda*, przy ulicy Miodowej, pod numerem 2 (481).

Utrzymujący magazyn ubiorów męzkich przy ulicy

Wiersz przypisany znakomitej naszej
Autorce Pani Truszak-Duchińskiej,
w dniu 3 Maja 1874, pod [illegible]
[illegible] aruż

---

Od stu lat Mongolskie plemię,
Z chciwym, przebiegłym Teutonem
Depcą naszą świętą ziemię,
Naszych pól się żywią plonem.
Habsburg, co w ostatniéj [illegible],
Przystał do naszéj zatraty,
Za to żeśmy go zbawili,
Gości też wśród naszéj chaty.

Więc od stu lat w naszym domu
[illegible] się dzieje, istne piekło!
Wśród wrażych łoskotów grom[illegible]
Lecz naszéj krwi wyciekło!
Ileż to przekleństw na na[illegible]
[illegible]!
[illegible] Bismarck,
[illegible]!

Francya, z którąśmy szli [illegible]
Pełni otuchy i miary
Zwyciężona ich żelazem,
[illegible].

Bóg też zesłał Tobie męża,
[illegible] dłoni;
On [illegible],
[illegible]!

[illegible],
[illegible],
Piętnem Turanów naznacza;
Przy dziejów jasnym połysku.
Prawda, płonąca pochodnią,
Którą tłumi wróg w ukryciu,
[illegible];
[illegible]!

[illegible],
[illegible],
[illegible],
Waszym pracom błogosławi!

---

[illegible]

[illegible]